This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

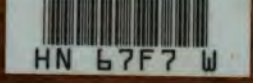
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KC
15540
(13)



KC
5540
(13)

The Gift of
the Society at
Edinburgh, Scotland
for Propagating
Christian Knowledge
1766-69

N. Hurd BOSTON.

9.4.0

17.3.8.34

PENSÉES
SUR
DIFFERENS SUJETS
DE MORALE
ET
DE PIETÉ,

TIRÉES DES OUVRAGES

Jean Baptiste

De feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire; Les Freres ESTIENNE, à la Vertu.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

E1286.30
KC15540 (13)
HARVARD UNIVERSITY LIBRARY APR 28 1904

AVERTISSEMENT.

L'On aura remarqué ſans doute, en liſant le P. Maſſillon, qu'il eſt ſemé par-tout de penſées & de traits rendus avec cette vivacité d'expreſſion, ce tour heureux & original qui frappe, qui ſaiſit & qui caractériſe les grands Maîtres. Quelques perſonnes ont deſiré que l'on fît un recueil de toutes ces penſées, & qu'elles fuſſent imprimées ſéparément, rangées ſous différens titres.

C'eſt l'exécution de ce deſſein que nous préſentons au Public. Nous nous y ſommes prêtés d'autant plus volontiers, que les raiſons qui en ont fait naître l'idée, nous ont paru bonnes & ſolides. Nous ne comptons point parmi ces raiſons le goût & l'avidité du Public pour les Ouvrages de caractères, Ouvrages toujours courus, parcequ'ils ſervent de pâture à la malignité du cœur humain, ravi de pouvoir faire à celui-ci ou à celui-là l'application des différens portraits du vice que l'Auteur n'a tracés que d'après la nature en général. Ce recueil pourra, comme les

autres, occasionner de ces applications odieuses si contraires à la charité *qui ne pense point le mal;* mais ce sera contre notre intention : des motifs plus purs & plus chrétiens nous ont fait entreprendre ce travail.

Il est peu de gens du monde qui lisent des Livres de piété & de religion. Pour se dispenser de ce devoir, plus essentiel que l'on ne pense communément, les prétextes ne manquent jamais. Ce sont les affaires qui emportent tout le tems, & qui n'en laissent point pour ces sortes de lectures : c'est qu'on est incapable d'une longue application; l'esprit se fatigue & se perd dès qu'il faut suivre le fil d'un discours & une suite de raisonnemens : c'est qu'on ne prétend lire que pour s'amuser; le sérieux des Livres de piété ennuie, l'on n'y trouve aucune sorte d'agrément. Voilà les prétextes; la vraie raison, c'est qu'il n'y a ni piété ni religion dans le cœur de la plupart des hommes; & l'on n'aime guères à s'occuper de ce qui tient si peu au cœur. Donnez-moi un vrai chrétien au milieu des embarras du siécle, il saura, sans nuire à ses affaires, se ménager du tems pour les bonnes lectures; loin que ces lectures le fatiguent, elles lui tiendront

lieu d'un délaſſement auſſi agréable qu'utile.

Mais ce n'eſt point ici le lieu d'attaquer ces prétextes, nous voulons même en quelque ſorte y avoir égard. Dans cette vûe, nous préſentons à ceux qui les alléguent une lecture qui demande peu de tems, une application légère, & qui pouvant être d'une grande utilité, a cependant des agrémens qui valent bien ceux de tant de livrets auſſi frivoles que pernicieux dont le Public eſt inondé; livrets auſſi propres à gâter les eſprits qu'à corrompre les cœurs.

Toutes les penſées qui compoſent ce Recueil ſont courtes, détachées les unes des autres, & ſans aucune liaiſon néceſſaire entr'elles. L'on peut n'en lire qu'une ou deux à la fois, paſſer d'une matière à l'autre, revenir ſur ſes pas ſans aucun inconvénient; & il n'eſt aucune de ces penſées qui ne contienne ou quelque grand principe ou quelque réflexion judicieuſe, ou des vérités édifiantes; le tout mis dans le plus beau jour, & revêtu de toutes les graces de l'élocution. Pourrions-nous craindre qu'il y eût quelqu'un aſſés occupé pour ne pouvoir dérober impunément à ſes affaires les inſtans que demande une pareille lecture,

quelque tête assés peu forte pour en être fatiguée, quelqu'homme assés dégoûté du sérieux pour y être insensible ?

A l'égard de ces derniers, qui ne veulent lire que pour s'amuser, nous leur rendrions un grand service, si la lecture que nous leur offrons, en les amusant par ce qu'elle a d'agréable, pouvoit les guérir par sa solidité de ce goût dépravé pour le frivole, qui devient, si l'on n'y prend garde, le goût dominant & distinctif de notre Nation, & dépare étrangement les autres qualités dont nous nous flattons, peut-être un peu légèrement.

TABLE

Des Sujets contenus dans ce Volume.

	Pag.
De l'Exiſtence de Dieu,	1
De la Providence,	8
De la Vérité,	11
De la Religion,	22
Du Culte extérieur,	27
De la Loi de Dieu,	30
Des divines Ecritures,	37
De l'Egliſe,	40
De la Foi,	49
De la Piété,	59
Du Zèle,	69
De la Mort,	80
Du Choix d'un état,	87
Des Talens,	89
Des Grands,	102
Du Monde,	115
Des fauſſes Vertus,	129
Des Hommes,	132
Des Paſſions,	135
De l'Orgueil,	139
De l'Ambition,	146
De la Vanité,	153
De la Jalouſie,	160
De la Vengeance,	167
De l'Avarice,	171
De l'Amour-propre,	174
De l'Injuſtice,	178

De l'Adulation, 183
De la Diſſimulation, 196
De la Médiſance, 197
De la Volupté, 206
De l'Amitié, 219
De l'Incrédulité, 222
De l'Ennui, 243
Du Bonheur, 247
De l'Héréſie, 256
De l'Idolâtrie, 261
Des Eſprits forts, 264
De l'Héroïſme, 274
De l'Affabilité, 276
De la Gloire, 289
Des Bienfaits, 296
De la Conſcience, 301
De l'Agitation, de l'Inconſtance de la Vie humaine, 307
Des Occaſions dangereuſes, 313
Des Jugemens des hommes, 316
Des Souverains, 324
De la Cour, 337
Des Princes, 340
De la Naiſſance, 342
De l'Education, 344
De la Jeuneſſe, 348
Des Loix, 349
Du Tems, 354
Des anciens Philoſophes, 359
De l'Immortalité de l'Ame, 364
Du Sacerdoce, 371
Des Prédicateurs, 388

PENSÉES
SUR
DIFFÉRENS SUJETS.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

QUEL lieu de la Terre pourrions-nous parcourir, où nous ne trouvions partout ſur nos pas les marques ſenſibles de l'Exiſtence de Dieu, & de quoi admirer la grandeur & la magnificence de ſon nom ? Si des peuples ſauvages ont pu laiſſer effacer l'idée que Dieu en avoit gravée dans leur ame, toutes les créatures qu'ils ont ſous les yeux la portent écrite en caractères ſi ineffaçables & ſi éclatans, qu'ils ſont inexcuſables de ne pas l'y reconnoître. Paraphraſe du Pſeaume VIII.

L'impie a beau ſe vanter qu'il ne connoît pas Dieu, & qu'il ne trouve en lui-même aucune notion de ſon

essence infinie; c'est qu'il le cherche dans son cœur dépravé & dans ses passions, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il retrouvera son Dieu partout; toute la terre le lui annoncera. Il verra les traces de sa grandeur, de sa puissance & de sa sagesse, imprimées sur toutes les créatures; & son cœur se trouvera seul dans l'Univers, qui n'annonce & ne reconnoisse pas l'Auteur de son être.

Dieu a gravé si visiblement dans tous les ouvrages de ses mains la magnificence de son nom, que les plus simples même ne sçauroient l'y méconnoître. Il ne faut pour cela ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse; les premières impressions de la raison & de la nature suffisent. Il ne faut qu'une ame qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que Dieu a mis en elle en la créant, & qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténébres des passions, & par les fausses lueurs d'une abstruse & insensée philosophie.

Qu'est-il besoin de nouvelles recherches, & de spéculations pénibles, pour connoître ce qu'est Dieu? nous n'avons qu'à lever les yeux en haut,

Nous voyons l'immenſité des cieux qui ſont l'ouvrage de ſes mains ; ces grands corps de lumière qui roulent ſi régulièrement & ſi majeſtueuſement ſur nos têtes, & auprès deſquels la terre n'eſt qu'un atôme imperceptible. Quelle magnificence ! Qui a dit au Soleil : Sortez du néant, & préſidez au jour ? & à la Lune : Paroiſſez, & ſoyez le flambeau de la nuit ? Qui a donné l'être & le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de ſplendeur le firmament, & qui ſont autant de ſoleils immenſes attachés chacun à une eſpéce de monde nouveau qu'ils éclairent ? Quel eſt l'ouvrier dont la toute-puiſſance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raiſon éblouie ſe perd & ſe confond ? Quel autre que le ſouverain Créateur de l'Univers pourroit les avoir opérées ? Seroient-elles ſorties d'elles-mêmes du ſein du haſard & du néant ; & l'impie ſera-t-il aſſez déſeſpéré pour attribuer à ce qui n'eſt pas, une toute-puiſſance qu'il oſe refuſer à celui qui eſt eſſentiellement, & par qui tout a été fait ?

Les Peuples les plus groſſiers & les plus barbares entendent le langage des Cieux. Dieu les a établis ſur nos têtes comme des hérauts céleſtes qui

Paraphraſe du Pſeaume XVIII.

ne ceſſent d'annoncer à tout l'univers ſa grandeur : leur ſilence majeſtueux parle la langue de tous les hommes & de toutes les Nations ; c'eſt une voix entendue par-tout où la terre nourrit des habitans. Qu'on parcourre juſqu'aux extrémités les plus reculées de la terre, & les plus déſertes ; nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il ſoit au reſte des hommes, ne peut ſe dérober à l'éclat de cette puiſſance qui brille au-deſſus de nous dans les globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà le premier livre que Dieu a montré aux hommes pour leur apprendre ce qu'il étoit : c'eſt-là où ils étudièrent d'abord ce qu'il vouloit leur manifeſter de ſes perfections infinies : c'eſt à la vûe de ces grands objets, que frappés d'admiration & d'une crainte reſpectueuſe, ils ſe proſternoient pour en adorer l'Auteur tout-puiſſant. Il ne leur falloit pas des Prophétes pour les inſtruire de ce qu'ils devoient à ſa majeſté ſuprême ; la ſtructure admirable des cieux & de l'univers le leur apprenoit aſſés. Ils laiſsèrent cette religion ſimple & pure à leurs enfans ; mais ce précieux dépôt ſe corrompit entre leurs mains. A force d'admirer la beauté & l'éclat des ouvrages de

Dieu, ils les prirent pour Dieu même : les aſtres qui ne paroiſſoient que pour annoncer ſa gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leurs divinités. Inſenſés, ils offrirent des vœux & des hommages au Soleil & à la Lune, & à toute la milice du Ciel, qui ne pouvoient ni les entendre, ni les recevoir. Telle fut la naiſſance d'un culte impie & ſuperſtitieux qui infecta tout l'univers. La beauté de ces ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devoient à leur Auteur. Ce ſont toujours les dons de Dieu eux-mêmes répandus dans la nature, qui nous éloignent de lui : nous y fixons notre cœur, & nous le refuſons à celui dont la main bienfaiſante répand ſur nous ſes largeſſes. Ses ouvrages & ſes bienfaits, les biens, les talens du corps & de l'eſprit ſont nos dieux ; c'eſt à eux ſeuls que ſe bornent tous nos hommages. Ils n'étoient deſtinés qu'à élever nos cœurs juſqu'à Dieu, par les ſentimens continuels de l'amour & de la reconnoiſſance ; & l'unique uſage que nous en faiſons eſt de les mettre en ſa place & de les employer contre lui-même.

Que les impies qui ſe piquent de ſupériorité d'eſprit & de raiſon, ſont mépriſables, de ne pas reconnoître la

grandeur de Dieu dans la ſtructure magnifique de ſes ouvrages! Ils ſont frappés de la gloire des Princes & des Conquérans qui ſubjuguent les Peuples & fondent des Empires; & ils ne ſentent pas la toute-puiſſance de la main du Seigneur, qui ſeul a pu jetter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'induſtrie & l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des Palais ſuperbes que le tems va dégrader & détruire; & ils font honneur au haſard de la magnificence des cieux, & ils ne veulent pas reconnoître un Dieu dans l'harmonie ſi conſtante & ſi régulière de cet ouvrage immenſe & ſuperbe, que la révolution des tems & des années a toujours reſpecté, & reſpectera juſqu'à la fin. Les hommes de tous les ſiécles & de toutes les Nations, inſtruits par la ſeule nature, y ont reconnu ſa divinité & ſa puiſſance; & l'impie aime mieux démentir tout le genre-humain, taxer de crédulité le ſentiment univerſel, & ſes premières lumières nées avec lui de préjugés de l'enfance, que ſe départir d'une opinion monſtrueuſe & incompréhenſible, à laquelle ſes crimes ſeuls, ces enfans de ténébres, ont forcé ſa raiſon d'acquieſcer, & que ſes crimes ſeuls ont pu rendre vraiſemblable.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le ſpectacle magnifique des aſtres & des cieux, l'impie pourroit y ſoupçonner du preſtige : il pourroit ſe perſuader que ce ſont-là de ces jeux du haſard & de la nature, de ces phénoménes paſſagers qui doivent leur naiſſance à un concours fortuit de la matière, & qui formés d'eux-mêmes, & ſans le ſecours d'aucun être intelligent, nous diſpenſent de chercher les raiſons & les motifs de leur formation & de leur uſage. Mais ce grand ſpectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des ſiécles : la ſucceſſion des jours & des nuits n'a jamais été interrompue, & a toujours eu un cours égal & majeſtueux, depuis qu'elle a été établie pour la décoration de l'univers & l'utilité des hommes : le premier jour qui éclaira le monde publia la grandeur de Dieu, par la magnificence de ce corps immenſe de lumière qui commença à y préſider ; & il tranſmit avec ſon éclat à tous les jours qui devoient ſuivre, ce langage muet, mais ſi frappant, qui annonce aux hommes la gloire du Seigneur, & la puiſſance de ſon nom : les aſtres qui préſidèrent à la première nuit, ont reparu & préſidé depuis à toutes les

autres, & font paſſer ſans ceſſe avec eux, par la régularité perpétuelle de leurs mouvemens, la connoiſſance de la ſageſſe & de la majeſté de l'ouvrier ſouverain qui les a tirés du néant.

DE LA PROVIDENCE.

Avent. Sermon du I. Dimanche.

QUELLE idée aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'Univers, ſi nous ne jugions de ſa ſageſſe & de ſa juſtice, que par les diverſes deſtinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens & les maux ſeroient diſpenſés ſur la terre, ſans choix, ſans égard, ſans diſtinction? le juſte gémiroit preſque toujours dans l'affliction & dans la misère, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaiſirs & d'abondance; & après des fortunes ſi différentes, des mœurs ſi diſſemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel?

Myſtères. Sermon de la Purification.

Que le monde eſt grand, qu'il eſt magnifique! que le gouvernement des Etats & des Empires offre à nos yeux de ſageſſe, d'ordre & de magnificence, quand nous y voyons

une Providence qui disposé de tout, depuis une extrémité jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure : qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes ; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens : qui donne au monde des Princes & des Souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les Peuples ; qui donne la paix ou qui permet les guerres, selon les vûes de sa sagesse : qui donne aux Rois des Ministres sages, ou corrompus ; qui dispense les bons ou les mauvais succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage ; qui régle le cours des passions humaines, & qui par des ménagemens inexplicables, fait servir à ses desseins la malice même des hommes ! Que le monde considéré dans ce point de vûe, & avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie & de magnificence ! Mais si on en sépare la Providence, & qu'on le regarde tout seul ; si on n'y voit plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement : ce n'est plus qu'un cahos, qu'un théâtre de confusion & de trouble, où nul n'est à sa place ; où l'impie jouit de la récompense de

la vertu ; où l'homme de bien a souvent pour partage l'abjection & les peines du vice ; où les passions sont les seules loix consultées ; où les hommes ne sont liés entr'eux que par les intérêts mêmes qui les divisent ; où le hasard semble décider des plus grands événemens ; où les bons succès sont rarement la preuve & la récompense de la bonne cause ; où l'ambition & la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, & qu'on refuse au mérite ; enfin où l'on ne voit point d'ordre, parceque l'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, sans en comprendre le secret & l'usage.

Voilà le monde séparé de la Providence.

Petit Carême. Sermon du III. Dim.

Quelle affreuse Providence, si toute la multitude des hommes n'étoit placée sur la terre, que pour servir aux plaisirs d'un petit nombre d'heureux qui l'habitent, & qui souvent ne connoissent point la main qui les comble de bienfaits !

Les Grands seroient inutiles sur la terre, s'il ne s'y trouvoit des pauvres & des malheureux. Ils ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics ; & loin que les Peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes

tout ce qu'ils ſont que pour les Peuples. La Providence ſe décharge ſur eux du ſoin des foibles & des petits. Tout ce qu'il y a de réel dans leur grandeur, c'eſt l'uſage qu'ils en doivent faire pour ceux qui ſouffrent; c'eſt le ſeul trait de diſtinction que Dieu ait mis en nous. Ils ne ſont que les miniſtres de ſa bonté & de ſa Providence; & ils perdent le droit & le titre qui les fait Grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes.

DE LA VÉRITÉ.

LA Vérité eſt cette régle éternelle, cette lumière intérieure, ſans ceſſe préſente au dedans de nous, qui nous montre ſur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes, qui juge nos jugemens, qui nous approuve ou qui nous condamne en ſecret, ſelon que nos mœurs ſont conformes ou contraires à ſa lumière; & qui plus vive ou plus lumineuſe en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons ſuivre. Avent. Sermon de l'Epiphanie.

Telle eſt la deſtinée de la Vérité: Paneg. de

Saint Jean-Baptiſte.

elle eſt preſque toujours odieuſe, parcequ'elle ne nous eſt preſque jamais favorable. Les Grands, ſur-tout, font comme une profeſſion publique de la haïr, parceque d'ordinaire elle les rend eux-mêmes très-haïſſables. Ils lui donnent toujours les noms odieux d'imprudence & de témérité, parceque l'adulation ſeule uſurpe auprès d'eux le nom glorieux de la Vérité : trop heureux, dans la dépravation de mœurs où nous vivons, de trouver encore des hommes qui oſent la leur dire ; mais encore plus à plaindre auſſi, de ne la connoître que pour la mépriſer, & de ſe croire au-deſſus de la Vérité, parcequ'ils ſe voyent au-deſſus de tous ceux qui la leur annoncent.

Carême. Second Serm. du Mercredi des Cendres.

La Vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à ſe défendre : elle force en ſa faveur une raiſon ſaine & épurée ; elle met tôt ou tard un eſprit ſage & élevé dans ſes intérêts. Les paſſions peuvent éblouir pendant quelque tems, les exemples peuvent entraîner, les diſcours de l'impiété & du libertinage peuvent étourdir ; mais enfin la Vérité perce le nuage & prend la place dans un bon eſprit, de tout le frivole qui l'avoit amuſé. Laſſé d'avoir couru long-tems après le ſonge

& la chimère, on veut quelque choſe de ſûr & de réel; & on ne le trouve que dans la Religion, dans la Vérité de ſes maximes, & la magnificence de ſes promeſſes. Il n'y a qu'un eſprit faux & ſuperficiel qui puiſſe demeurer juſqu'à la fin dans l'illuſion; le monde ne peut ſéduire pour toujours, que des hommes ſans réflexion & ſans caractère: il regarde lui-même comme tels, ceux qui n'ont pas ſçu mettre quelques jours ſérieux dans toute leur courſe, quelqu'intervalle entre la vie & la mort. Le goût du frivole qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuſe plus, nous rend enfin mépriſable.

Les uns ſont de la Vérité un ſujet de contention & de vaine philoſophie; les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, ſouhaitent, ce ſemble, la connoître; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parcequ'au fond ils ſeroient fâchés de l'avoir trouvée. Avent. Sermon de l'Epiphanie.

La connoiſſance de la Vérité eſt rarement pour les Grands une affaire ſérieuſe: les diſcours qu'ils tiennent là-deſſus, ſont plutôt des diſcours oiſeux, que des deſirs de s'inſtruire. S'ils conſultent quelquefois, c'eſt moins pour connoître leurs devoirs, Carême. Sermon du Vendr. Saint.

que pour chercher des ſuffrages à leurs paſſions. Les vérités déſagréables ne viennent jamais juſqu'à eux, parceque perſonne ne les aime aſſés pour oſer leur déplaire, & que par les bienfaits dont ils récompenſent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

Ce qui fait que la Vérité ſe montre preſque toujours inutilement à nous, c'eſt que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laiſſe dans notre ame, mais par l'impreſſion qu'elle fait ſur le reſte des hommes au milieu deſquels nous vivons. Nous ne conſultons pas la Vérité dans notre cœur, nous ne conſultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainſi, en vain mille fois ſa lumière nous éclaire, le premier coup d'œil que nous jettons enſuite ſur l'exemple des autres, répand un nouveau nuage ſur notre cœur. Dans ces momens heureux où nous ne conſultons la Vérité que dans notre propre conſcience; nous nous condamnons: un moment après, ne conſultant plus que l'exemple commun, nous nous juſtifions; nous nous défions de la Vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injuſtice, nous la ſacrifions à l'erreur & à l'opinion publique; elle

nous devient ſuſpecte, parcequ'elle nous choiſit tous ſeuls pour nous favoriſer de ſa lumière; & c'eſt la ſingularité même de ſon bienfait qui nous rend ingrats & rebelles.

Les puiſſans de la terre veulent être ſouverains par-tout. On diroit que la Vérité eſt de leur reſſort: il faut qu'elle ſe trouve, quelque part qu'ils veuillent la placer. Ils ne ſavent pas avoir tort; & leur oppoſer la raiſon, c'eſt preſque ſe rendre coupable du crime de félonie. L'air même qu'on reſpire auprès d'eux, a je ne ſai quoi de malin qui dérange toute la conſtitution de l'eſprit. Tel, qui loin de la grandeur, & dans l'obſcurité de la Province, s'applaudit en ſecret de ſon déſintéreſſement, ne trouve plus cette même force & ce même courage, dès qu'il eſt une fois expoſé au grand jour. On plie la loi, on l'ajuſte au tems, à l'humeur, au beſoin, on n'a point de ſentimens propres, on n'a que les ſentimens de ceux auſquels il eſt avantageux de plaire.

Paneg. de S. Thomas d'Aquin.

On ne mérite les réponſes de la Vérité, que lorſque c'eſt le deſir de la connoître, qui l'interroge; & c'eſt dans le cœur de ceux qui parlent & diſputent le plus ſur la Vérité, qu'elle

Petit Carême. Sermon du Vendredi Saint.

eſt d'ordinaire plus effacée. On l'a déja trouvée, quand on la cherche de bonne-foi. Il ne faut, pour la trouver, ni creuſer dans les abîmes, ni s'élever au-deſſus des airs, il ne faut que l'écouter au-dedans de nous-mêmes; un cœur innocent & docile entend d'abord ſa voix. Les doutes & les recherches que forme l'orgueil, loin de la rapprocher de nous, ferment les yeux à ſa lumière : elle aveugle les ſages, & les juges orgueilleux de ſes myſtères, & ne ſe communique qu'à ceux qui font gloire d'en être les diſciples. La ſoumiſſion eſt la ſource des lumières; plus on veut raiſonner, plus on s'égare : la raiſon une fois ſortie des régles, ne trouve plus rien qui l'arrête; plus elle avance, plus elle ſe creuſe de précipices.

Oraiſon funebre du Prince de Conty.

Un Prince véritablement grand, n'aime que la Vérité dans les autres, & nul intérêt n'entre jamais dans ſon ame en concurrence avec elle; elle lui paroît le premier devoir de l'homme, & le titre le plus glorieux du Prince. Il laiſſe aux ames vulgaires les déguiſemens & les fineſſes utiles, ou pour nous parer d'une gloire que nous n'avons pas, ou pour cacher nos défauts véritables : toutes ſes paroles ſont dictées par la Vérité même; il ne

ne trouve de beau dans les hommes que la Vérité. Il ne cherche point ſes amis parmi les flateurs ; ſon rang même lui eſt ſouvent à charge, par les ménagemens qu'on s'impoſe devant lui ; & tout ſon plaiſir eſt d'entendre parler les hommes naturellement, & ſe montrer tels qu'ils ſont ; plaiſir aſſés inconnu aux Grands, qui ne voyent des hommes que la ſurface, & qui n'en aiment ſouvent que le faux.

L'eſprit du monde eſt un eſprit de ſoupleſſe & de ménagement ; comme l'amour-propre en eſt le principe, il ne cherche la Vérité qu'autant que la Vérité lui peut plaire : nous n'avons qu'à nous juger de bonne-foi, pour convenir que c'eſt-là notre caractère. Toute notre vie n'eſt qu'une ſuite de ménagemens & de complaiſances ; par-tout nous ſacrifions les lumières de notre conſcience aux erreurs & aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoiſſons la Vérité, & cependant nous la retenons dans l'injuſtice ; nous applaudiſſons aux maximes qui la combattent ; nous n'oſons réſiſter à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flaterie & au deſir de ne pas déplaire, mille choſes que notre con-

Myſtères. Sermon de la Pentecôte.

ſcience nous reproche, & d'où notre goût même nous éloigne; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes & pour la Vérité, nous vivons pour les autres & pour la vanité: & de-là vient que dès que la Vérité eſt en concurrence avec quelques-unes de nos paſſions, & qu'il faut leur donner atteinte en ſe déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous diſſimulons; ainſi toute notre vie ſe paſſe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs paſſions, à ſuivre leurs exemples. La complaiſance eſt le grand reſſort de toute notre conduite, & n'ayant peut-être point de vice à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

Plus on aime la Vérité, plus tout ce qui ſe couvre de ſes apparences peut nous ſéduire. La vertu ſimple & ſincère, juge des autres par elle-même. C'eſt preſque toujours notre obliquité qui nous inſtruit à la défiance. On eſt moins en garde contre la fraude & l'artifice, quand on n'a jamais fait uſage que de la droiture & de la ſimplicité; & les gens de bien ſont plus expoſés à être ſurpris, parce qu'ils ignorent eux-mêmes l'art de ſurprendre.

Ce ſont les Grands, ſur-tout, qui doivent craindre les préjugés & la ſurpriſe : outre que les ſuites en ſont plus dangereuſes, c'eſt qu'ils ſont d'autant plus ſuſceptibles de préjugés, qu'ils aiment moins la peine de l'examen, & l'embarras de la défiance; & qu'ils trouvent plus court & plus aiſé de juger ſur ce qu'on leur dit, que de l'approfondir & de s'en convaincre.

Mais c'eſt l'obſtination dans les préjugés qui rend le mal plus incurable. Il ne leur eſt pas honteux d'avoir pu être ſurpris : comment pourroient-ils s'en défendre? tout ce qui les environne preſque, s'étudie à les tromper. Eſt-il étonnant que l'attention ſe relâche quelquefois, & qu'ils puiſſent ſe laiſſer ſéduire? l'artifice eſt plus habile & plus perſévérant que la défiance; il prend toutes les formes, & met à profit tous les momens; & quand tous ceux preſque qui nous approchent ont intérêt que nous nous trompions, nos précautions elles-mêmes les aident ſouvent à nous conduire au piége.

A nous entendre, nous aimons la Vérité; nous voulons qu'on nous la faſſe connoître; mais une preuve que ce n'eſt là qu'un vain diſcours, c'eſt

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

que ſur tout ce qui regarde cette paſſion chérie, que nous avons ſauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond ſilence. Nos amis ſe taiſent, nos ſupérieurs ſont obligés d'uſer de ménagement, nos inférieurs ſont en garde, & prennent des précautions continuelles; on ne nous parle qu'avec des adouciſſemens qui tirent un voile ſur notre plaie: nous ſommes preſque les ſeuls à ignorer notre misère; tout le monde la voit, & perſonne n'oſeroit nous la faire voir à nous-mêmes. On ſent bien que nous ne cherchons pas la Vérité de bonne-foi, & que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réuſſiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle. On perd tout ſon mérite auprès de nous, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable, on avoit tous les talens propres à s'attirer l'eſtime & la confiance; mais depuis qu'on nous a parlé ſans feinte, on eſt déchu dans notre eſprit de toutes ces grandes qualités; le zèle n'eſt plus qu'une humeur; la charité qu'une oſtentation, ou une envie de tout cenſurer & de tout contredire; la Vérité qu'un

phantôme qu'on prend pour elle. Ainſi ſouvent convaincus en ſecret de l'injuſtice de nos paſſions, nous voudrions que les autres en fuſſent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la Vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons ſouffrir qu'on nous les reproche : nous ſommes bleſſés que les autres ſe joignent à nous contre nous-mêmes ; & par une corruption du cœur pire peut-être que nos paſſions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la Vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent.

Paraphraſe du Pſeaume XVIII.

On n'a pas de peine à ſe ſoumettre à la Vérité quand on l'aime : mais l'amour de la Vérité eſt un amour humble & docile. L'orgueil nous fait ſouvent mettre nos fauſſes lumières à la place de la Vérité ; nous croyons l'aimer, & nous n'aimons que nos préjugés & nos propres penſées ; nous croyons tout ſacrifier pour elle, & nous ne ſommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement.

DE LA RELIGION.

Avent. Sermon de la Circoncision.

DIEU ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, & ce que les hommes lui doivent; & la Religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, & qui régle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires; la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connoissance & la sanctification de son nom dans l'univers, & l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

L'ancienneté en matière de Religion, est un caractère que la raison respecte; & l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes, & par la simplicité des premiers tems, forme déja un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres; & qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui semblent disputer avec

la vérité de l'ancienneté de leur origine; mais à qui veut en ſuivre l'hiſtoire, il n'eſt pas mal aiſé de remonter juſqu'à leur naiſſance : la nouveauté ſe trouve toujours le caractère le plus conſtant & le plus inſéparable de l'erreur.

La Religion eſt la fin de tous les deſſeins de Dieu ſur la terre; tout ce qu'il a fait ici-bas, il ne l'a fait que pour elle. Tout doit ſervir à ſon aggrandiſſement; les vertus & les vices, les Grands & le peuple, les bons & les mauvais ſuccès, l'abondance ou les calamités publiques, l'élévation ou la décadence des Empires, tout enfin doit coopérer à ſa formation & à ſon accroiſſement. Les Tyrans l'ont purifié par les perſécutions; les incrédules & les libertins l'éprouvent & l'affermiſſent par les ſcandales; les Juſtes ſont les témoins de ſa foi; les Paſteurs, les dépoſitaires de ſa doctrine; les Princes & les Puiſſances, les protecteurs de ſa vérité. Petit Carême. Serm. du II. Dimanche.

L'hiſtoire de la naiſſance de la Religion des Chrétiens, eſt l'hiſtoire de la naiſſance du monde même. Les autres Religions qui ſe ſont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité, que des récits fabuleux qui Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'hiſtoire du monde par un cahos de ſiécles innombrables & imaginaires, dont il n'eſt reſté aucun événement à la poſterité, & que l'hiſtoire du monde n'a jamais connus. Les Auteurs de ces groſſiéres fictions n'ont écrit que pluſieurs ſiécles après les faits qu'ils nous racontent; & c'eſt tout dire que d'ajouter que cette Théologie fut le fruit de la Poéſie, & les inventions de cet art, le plus ſolide fondement de leur religion.

Petit Carême Serm. du II. Dimanche.

Ce ſeroit dégrader l'Evangile & adopter les anciens blaſphêmes de ſes ennemis, de la regarder comme la Religion du peuple, & une ſecte de gens obſcurs. Il eſt vrai que les Céſars & les Puiſſans du ſiécle n'y crurent pas d'abord, mais ce n'eſt pas que ſa doctrine réprouvât leur état, elle ne réprouvoit que leurs vices. Il falloit même montrer au monde que la puiſſance de Dieu n'avoit pas beſoin de celle des hommes; que le crédit & l'autorité du ſiécle étoit inutile à une doctrine deſcendue du Ciel, qu'elle ſe ſuffiroit à elle-même pour s'établir dans l'univers; que toutes les Puiſſances du ſiécle en ſe déclarant contre elle, & en la perſécutant, devoient l'affermir; & que

que ſi elle n'eût pas eu d'abord les Grands pour ennemis, elle eût manqué du principal caractère qui les rendit enſuite ſes diſciples.

S'il y a une véritable Religion ſur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes : elle doit être le premier & le plus eſſentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut être honoré : il faut que ce devoir ſoit auſſi ancien que l'homme ; & comme il eſt attaché à ſa nature, il doit, pour ainſi dire, être né avec lui. Et voilà le caractère qui diſtingue la Religion des Chrétiens des ſuperſtitions & des ſectes. C'eſt la plus ancienne Religion qui ſoit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie ſe fût taillé des divinités de bois & de pierre, adorerent le même Dieu que nous adorons, lui dreſſerent des Autels, lui offrirent des ſacrifices, attendirent de ſa libéralité la récompenſe de leur vertu, & de ſa juſtice le châtiment de leur déſobéiſſance. Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Suivons l'hiſtoire des ſuperſtitions de chaque Peuple & de chaque Pays ; elles ont duré un certain nombre d'années, & tombé enſuite avec la puiſſance de leurs ſectateurs. Rappellons-nous l'hiſtoire de ces pre-

miers Conquérans; ils vainquoient les dieux des Peuples en vainquant les Peuples eux-mêmes; & abolissoient leur culte, en renversant leur domination. La Religion de nos pères, toute seule, se maintint dès le commencement; survécut à toutes les sectes; & malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passa toujours du père aux enfans, & ne put jamais être effacée du souvenir des hommes.

Le Peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. Tantôt esclave, tantôt fugitif, tantôt tributaire, il vit mille fois la Caldée, l'Assyrie, Babylone, les Puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers conjurer sa ruine, & l'extinction entière de son culte. Mais ce Peuple si foible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis, & captif dans des Provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses humaines; & son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siécle a fait presque pour le détruire.

DU CULTE EXTÉRIEUR.

NOTRE ame enveloppée dans les ſens, ne peut preſque plus ſe paſſer de leur miniſtère. Il faut à notre culte des objets ſenſibles qui aident notre attention. Telle eſt la Religion de la terre; ce ſont des ſymboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent. Carême. Sermon du Mercr. de la III. ſemaine.

Ce n'eſt pas l'héréſie ſeule qui a prétendu borner tout le Culte à l'intérieur, & regarder toutes les pratiques ſenſibles comme des ſuperſtitions populaires, ou des dévotions inutiles; on peut dire que cette orgueilleuſe erreur a regné de tout tems dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété eſt dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juſte, ſincère, humain, généreux, ſans lever l'étendart; ſans ſe faire un monſtre d'un vain diſcernement de viandes dont la ſanté peut ſouffrir, parce que ce n'eſt pas ce qui entre par la bouche qui ſouille l'homme, mais ce qui ſort du cœur; ſans une exactitude puérile ſur certaines pratiques que

les Cloîtres, plutôt que les Apôtres, ont introduites dans la Religion. Mais comme il eſt viſible que ceux qui tiennent ce langage ne donnent pas à Dieu les dehors, il faut pour ſe calmer, qu'ils tâchent de ſe perſuader que les dehors ne ſont pas néceſſaires, & qu'ils ſe retranchent ſur le cœur qui ne nous eſt jamais connu à nous-mêmes, & ſur lequel il eſt bien plus aiſé à chacun de ſe méprendre.

Toute Religion qui ſe borneroit à de purs dehors, & qui ne régleroit pas le cœur & les affections, ſeroit indigne de l'Etre ſuprême, ne lui rendroit pas la principale gloire & le ſeul hommage qu'il déſire, & devroit être confondue avec ces vaines Religions du paganiſme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'impoſoient à la ſuperſtition des Peuples que des hommages publics, & des cérémonies biſares qui ne régloient point l'intérieur, & laiſſoient au cœur toute ſa corruption, parce qu'elles ne pouvoient ni la guérir, ni même la connoître.

Paraphr. du Pſ. XVIII. Un culte extérieur & ſuperficiel ne ſeroit pas digne de Dieu, lui qui eſt le Dieu des cœurs, & qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant. Il ne

compte pour de véritables hommages que ceux que le cœur lui rend.

Compterions-nous pour beaucoup les apparences d'amitié que le cœur dément ? Les faux empreſſemens de ceux qui ne nous aiment pas, & que nous connoiſſons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, & ne nous ſont-ils pas à charge ? Nous n'eſtimons dans les hommes que les ſentimens intimes & réels qu'ils ont pour nous ; nous paſſons même ſur l'irrégularité des manières, pourvu que nous ſoyons aſſurés du fond. Nous voulons qu'on nous aime, nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus leger défaut de ſincérité ; croyons-nous que Dieu ſoit moins ſenſible & moins délicat que l'homme ? croyons-nous qu'il ſe paye d'un vain extérieur & de ſimples bienſéances ? Carême. Sermon du Mercr. de la III. ſemaine.

Tout le Culte extérieur doit ſe rapporter au renouvellement du cœur, comme à ſa fin principale. Toute pratique ſainte qui ſubſiſte toujours avec nos paſſions ; qui ne touche point à nos haines, à nos jalouſies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre pareſſe, eſt plutôt

une dérision de la vertu, qu'une vertu même.

Les hommes sont si réels & si vrais dans leurs plaisirs & dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est-là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure. Ils ne sont faux que dans la Religion: c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité & la réalité de leurs affections, & ils n'en donnent que la figure à la vérité de la Loi de Dieu, & à la réalité de ses promesses.

DE LA LOI DE DIEU.

Paraphr. du Ps. XVIII.

DIEU a renfermé dans la pratique de sa Loi tout ce qui pouvoit rendre les hommes heureux sur la terre. Que les préceptes de cette Loi sont purs! qu'ils sont saints & dignes de l'homme! Ils ne ressemblent pas au faste des leçons & des dogmes des Philosophes, qui ne prêchoient que l'orgueil, & ne réglioient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs superbes sectateurs. La Loi de Dieu règle le cœur; elle

en corrige les affections vicieuſes ; elle change réellement l'homme, & le rend tel au-dedans qu'il paroît au dehors.

Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

En vain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine & de la vengeance, nous ſentons bientôt que ce plaiſir cruel n'eſt pas fait pour le cœur de l'homme ; que c'eſt ſe punir ſoi-même que de haïr : & en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la paſſion, nous retrouvons au-dedans de nous un fond d'humanité qui en déſavoue la violence ; qui nous fait comprendre que la douceur & la bonté étoient nos premiers penchans ; & qu'en nous ordonnant de nous aimer les uns les autres, la Loi de Dieu n'a fait que conſulter les ſentimens les plus droits & les plus raiſonnables de notre cœur, & nous réconcilier avec nous-mêmes.

Paraphr. du Pſ. XVIII.

Les Docteurs d'une ſcience orgueilleuſe promettoient la ſageſſe à leurs diſciples Quelle ſageſſe, grand Dieu ! qui laiſſoit à l'homme toutes ſes miſères, & ne ſe propoſoit que de le rendre eſtimable aux yeux des autres hommes ! Quelle ſageſſe ! qui étoit l'ouvrage pénible de l'orgueil & des recherches curieuſes & inu-

tiles de l'esprit. La véritable sagesse ne se trouve que dans l'observance de la Loi de Dieu. Ce ne sont pas les savans seuls & les genies sublimes qui ont droit d'y prétendre; elle devient le partage des simples & des ignorans, comme des plus doctes, elle est communiquée aux Petits comme aux Grands, aux Souverains comme aux Sujets, au Grec comme au Scythe, aux Barbares comme aux Romains & aux Peuples les plus polis. Elle rend témoignage à la fidélité des promesses du Seigneur, & de son amour pour les hommes; & loin que les sciences & les dignités y donnent plus de droit, il faut devenir humble & petit pour parvenir à cette sublime sagesse, & en être un disciple accompli.

Carême. Serm. du Dimanche de la Passion.

Nous sentons au fond de nos cœurs, que la Loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable, que la douceur, l'humanité, la tempérance, & toutes les vertus recommandées dans l'Evangile; que les passions interdites par la Loi, sont la seule source de tous nos troubles; que plus nous nous éloignons de la régle & de la Loi,

plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur; & que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux passions vives & injustes, nous a défendu seulement de nous livrer à nos propres tyrans, & n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidèles.

Les doctrines humaines laissoient toujours des doutes & des ténébres dans l'esprit. Elles laissoient au cœur ses inquiétudes & sa tristesse, parcequ'elles y laissoient toutes ses passions: mais la Loi du Seigneur, en bannissant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble, & y rétablit la tranquillité. L'homme livré à ses passions, est en proie à mille ennemis secrets qui le troublent & qui le déchirent: son ame est le sejour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus tristes agitations. La paix est le fruit de l'innocence seule, & l'innocence est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour & à la pratique de la Loi de Dieu. C'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parceque c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, & avec l'ordre, la paix & la joie qui en sont inséparables.

Paraphr. du Ps. XVIII.

Carême. Serm. du Dimanche de la Passion.

Parcourons tous les préceptes de la Loi, nous sentirons qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des régles fondées sur une profonde connoissance de ce qui se passe au-dedans de nous; qu'elle ne renferme que les remédes de nos maux les plus secrets, & les secours de nos penchans les plus justes. Les Païens eux-mêmes, en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à notre morale. Ils étoient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens & l'élévation de toutes ses régles. Ils étoient surpris de trouver dans les discours de Jesus-Christ, une philosophie plus sublime que dans les Ecoles de Rome & de la Gréce; & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les devoirs, les desirs, les penchans secrets du cœur de l'homme, que Platon & tous ses disciples.

Paraphr. du Pf. XVIII.

Les sciences humaines engageoient les hommes dans des recherches continuelles & laborieuses, qui n'aboutissoient jamais qu'à augmenter leurs inquiétudes & leurs doutes. Chaque chef de secte se glorifioit d'avoir

trouvé la vérité : ils ſe la diſputoient les uns aux autres, & leurs diſputes elles-mêmes montroient aſſez que nul d'eux ne l'avoit trouvée. Auſſi ce n'eſt pas aux efforts orgueilleux de l'eſprit qu'elle étoit promiſe; plus les hommes ont travaillé à ſa recherche par cette voie, plus ils s'en ſont éloignés. La Loi ſeule du Seigneur pouvoit éclairer tous les eſprits. La vérité, ſi long-tems inutilement recherchée, s'y montre au premier coup d'œil; il ne faut que l'aimer pour la connoître.

Il n'y a de déſirable ſur la terre, que la docilité humble & conſtante aux oracles de la Loi de Dieu. La fauſſe gloire où l'on peut parvenir en les combattant, ſe change tôt ou tard en opprobre. Tous les tréſors de la terre deviendroient le prix de notre indocilité & de nos prévarications, ce ne ſeroient que des monceaux de boue que nous amaſſerions ſur nos têtes, & qui ſalliroient tout l'éclat de nos talens. L'or & les pierres précieuſes peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichiſſent pas l'ame : les plaiſirs des ſens peuvent nous ſurprendre, mais ils ne ſauroient nous ſatisfaire; ils laiſſent toujours un vuide & un aiguil-

lon dans le cœur. Il n'eſt que la douceur qui accompagne l'innocence, qui mette dans notre ame une paix & une joie ſupérieures à tous les plaiſirs, & à toutes les vaines félicités de la terre.

Les doctrines humaines varient ſans ceſſe ; les diſciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres : mais la Loi du Seigneur eſt toujours la même. Le ciel & la terre paſſeront ; les ſiécles & les mœurs changeront ; les monumens de l'orgueil ſeront détruits, on en élevera d'autres ſur leurs ruines ; la révolution des tems effacera les titres & les inſcriptions les plus ſuperbes, mais elle n'effacera jamais un ſeul point de la divine Loi. C'eſt le caractère de la ſeule vérité, de demeurer toujours la même. Cette immutabilité l'a toujours juſtifiée, & la défend contre toutes les entrepriſes de l'erreur & de la nouveauté : elle rend toujours inexcuſables les enfans de rebellion & d'indocilité qui ont abandonné la ſtabilité de ſa doctrine ; & ſe ſont laiſſé entraîner à tout vent des doctrines flotantes & étrangères.

Carême. Sem. du Dimanche de la Paſſion.

Envain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales & ſenſuelles, & cherchons-nous avec fureur tout

ce qui peut ſatisfaire des penchans inſatiables de plaiſir, nous ſentons bientôt que le déréglement nous méne trop loin, pour être conforme à la nature; que tout ce qui nous aſſujettit & nous tyranniſe, renverſe l'ordre de notre première inſtitution, & que la Loi, en nous interdiſant les paſſions voluptueuſes, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de notre cœur, & nous rendre toute ſon élévation & toute ſa nobleſſe.

DES DIVINES ÉCRITURES.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

DANS les hiſtoires que les hommes nous ont laiſſées, on n'y voit agir que les hommes. Ce ſont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui ſubjuguent les Empires, qui détrônent les Souverains, qui s'élévent eux-mêmes à la ſuprême puiſſance; Dieu n'y paroît nulle part, les hommes en ſont les ſeuls acteurs. Mais dans l'hiſtoire des Livres ſaints, c'eſt Dieu ſeul qui fait tout : Dieu ſeul qui fait régner les Rois, qui les place ſur le trône, ou qui les en dégrade. Dieu ſeul qui combat les ennemis,

qui renverse les villes, qui dispose des Etats & des Empires, qui donne la paix & qui suscite les guerres. Dieu seul paroît dans cette Histoire divine : il en est, si je l'ose ainsi dire, le seul Héros ; les Rois & les Conquérans n'y paroissent que comme les ministres de ses volontés. Enfin ces Livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu qui se cache dans les autres événemens rapportés dans nos histoires, paroît à découvert dans ceux-ci : & c'est dans ce Livre seul que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées.

Les Livres saints, qui ont conservé la Religion jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes les productions fabuleuses de l'esprit humain, qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siécles suivans : & comme l'erreur naît toujours de la vérité, & n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement : de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur, qui ne rende par-là hommage

à l'ancienneté & à l'autorité de nos saintes Ecritures.

La bonne-foi de Moyse paroît dans la naïveté de son Histoire. Il ne prend point de précautions pour être cru, parcequ'il suppose que ceux pour qui il écrit n'en ont pas besoin pour croire, & qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendans, que pour les en instruire eux-mêmes.

On ne cachoit point mystérieusement au Peuple les Livres saints, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains Oracles des Sybilles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls Pontifes, & produits de tems en tems par morceaux pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici les Livres prophétiques étoient la lecture journalière de tout un Peuple : les jeunes & les vieillards, les femmes & les enfans, les Prêtres & les hommes du commun, les Rois & les sujets devoient les avoir sans cesse entre les mains ; chacun avoit droit d'y étudier ses devoirs, & d'y découvrir ses espéran-

ces. Loin de flater leur orgueil, ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs pères : ils leur annonçoient à chaque page des malheurs, comme le juſte châtiment de leurs crimes : ils reprochoient aux Rois, leurs diſſolutions ; aux Pontifes, leurs injuſtices ; aux Grands, leurs profuſions ; au Peuple, ſon inconſtance & ſon incrédulité ; & cependant ces Livres ſaints lui étoient chers ; & par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours, ils attendoient avec confiance l'accompliſſement de ceux dont tout l'univers eſt aujourd'hui témoin.

DE L'ÉGLISE.

Paraphr. du Pſeaume IX.

ON ne peut trop admirer les merveilles que Dieu a opérées dans tous les tems, pour empêcher que les portes de l'Enfer ne prévaluſſent contre ſon Egliſe. Il ne leur a oppoſé d'abord que des hommes ſimples & obſcurs, mais remplis de ſon eſprit, de force & de ſageſſe ; & ils ont élevé ſur les débris des Autels profanes, ſoutenus de toute la puiſſance des Céſars, & des Nations

les

les plus formidables répandues dans tout l'univers ; ils ont élevé eux ſeuls l'opprobre de la Croix, & le ſigne adorable du ſalut de tous les hommes.

Un culte impie autoriſé par la majeſté des loix, par la pompe de ſes ſuperſtitions & de ſes cérémonies, par l'antiquité reſpectable de ſes erreurs, par la ſcience & la ſageſſe de ſes ſectateurs, par des préjugés communs à tous les peuples, & qui paroiſſoient avoir pris leur naiſſance preſque avec le monde même ; ce culte impie a diſparu de deſſus la terre à la vûe de douze pauvres pêcheurs qui ſont venus en manifeſter aux hommes l'extravagance & l'impiété, & qui ont ſubſtitué à la place de ſes idoles pompeuſes, & des diſſolutions conſacrées à leur culte, le myſtère d'un Dieu anéanti, la ſévérité de ſon Evangile, & la folie de la Croix. Il falloit qu'une doctrine deſcendue du Ciel trouvât tout l'univers armé contre elle ; qu'elle parût ſur la terre ſans force & ſans ſecours humain, & triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues ſur la ſurface de l'univers, pour perſuader aux hommes que c'étoit là l'ouvrage de Dieu ſeul ; que le crédit, la force, l'élo-

quence, l'intérêt, c'eſt-à-dire, un bras de chair ne l'avoit point établie.

Rappellons-nous tout ce que le bras de Dieu a opéré d'éclatant & de merveilleux, pour ſoutenir les commencemens foibles & timides de ſon Egliſe naiſſante. L'univers n'étoit peuplé que de Nations fières & idolâtres, ennemies de ſon nom & de ſon culte ; l'empire, la puiſſance, les richeſſes, la force, tout étoit entre leurs mains. Les Fidèles ne formoient ſur la terre, qu'un petit troupeau de brebis diſperſées au milieu de ces loups furieux, ſans ceſſe expoſées à leur rage, & qui ne pouvoient s'aſſouvir de leur ſang ; & cependant le Seigneur a diſſipé comme de la pouſſière toutes ces Nations idolâtres, ſi nombreuſes & ſi puiſſantes : il n'en reſte plus de veſtiges ; il en a éteint & effacé juſqu'au nom de deſſus la terre. L'impie perſécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avoient rougi toutes les contrées de l'Empire du ſang des Martyrs, ont péri, & expié par une mort funeſte & tragique, par des guerres & des calamités qui ont enfin renverſé leur Empire, les maux dont ils avoient affligé l'Egliſe.

Toutes ces Nations qui ne ſem-

bloient ſubſiſter que pour s'efforcer d'abolir la ſainteté du culte du Seigneur, & la gloire de ſon nom, ont été exterminées, & il leur a ſubſtitué un Peuple nouveau, qui l'adore en eſprit & en vérité. Le monde, univerſellement plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie & des diſſolutions les plus monſtrueuſes, eut beau s'élever contre ce Peuple nouveau; envain proſcrits de tous les lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout ſembloit leur refuſer un aſyle, le Seigneur devint le réfuge de ces pauvres opprimés. Ils étoient abjects aux yeux du monde, ſans crédit, ſans appui, ſans richeſſes; il attendit que tout parût déchaîné contre eux: & lorſqu'il ne paroiſſoit pour eux plus de reſſource, que la perſécution étoit plus générale, que leurs tribulations ſembloient ne devoir finir qu'avec eux, ce fut alors que Dieu rendit à ſon Egliſe la paix & la tranquillité. Il ſuſcita un Prince qui purgea la terre des Tyrans: la pourpre des Céſars, juſque-là rougie du ſang de ſes Serviteurs, devint leur bouclier & leur aſyle; le ſigne ſacré de la Croix parut à la tête de ces mêmes troupes qui avoient encore les mains ſouil-

lées du ſang & du carnage des Martyrs ; le Seigneur redevint le Dieu des armées ; les loix de l'Empire s'unirent avec celles de l'Evangile auſquelles elles avoient été juſque-là ſi contraires ; les démons furent chaſſés des Temples ſuperbes & profanes que la ſuperſtition leur avoit élevés, & Dieu rentra dans tous ſes droits ; ſon culte ſaint ſortit de l'obſcurité & des ténébres où la fureur des perſecuteurs l'avoit retenu ; l'Egliſe de la terre parut revêtue de gloire & de magnificence, & devint une image de celle du Ciel ; & l'univers entier fut étonné de ſe trouver Chrétien.

La protection viſible dont Dieu favoriſe ſon Egliſe, la met à couvert de toute variation. Comme Dieu, elle ne connoît point de changement. Des monſtres d'erreur y peuvent naître ; mais à peine les a-t-elle découverts, que comme une mer irritée, elle s'éléve, s'enfle, & les rejette tôt ou tard hors de ſon ſein. Dépoſitaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui eſt nouveau lui eſt étranger. La nouveauté a beau ſe couvrir des apparences de la piété ou d'une auſtère régularité, elle lui arrache tôt ou tard le maſque ; & à meſure qu'elle en approche le flam-

beau de la vérité qui préſide à tous ſes jugemens, l'illuſion tombe & s'évanouit : elle peut pour quelque tems ſuſpendre ſes cenſures contre l'erreur, mais elle ne peut jamais lui donner ſon ſuffrage.

Les Evêques ſont les ſujets des Rois; mais ils ſont leurs pères ſelon la foi. Leur naiſſance les ſoumet à l'autorité du Trône; mais ſur les Myſtères de la Foi l'autorité du Trône fait gloire de ſe ſoumettre à celle de l'Egliſe. Les Princes n'en ſont que les premiers enfans, & nos Rois ont toujours regardé le titre de ſes Fils aînés, comme le plus beau titre de leur Couronne. Ils n'ont point d'autres droits que de faire exécuter ſes décrets; & en s'y ſoumettant les premiers, donner l'exemple de la ſoumiſſion aux autres Fidèles. Petit Carême. Serm. du Dim des Rameaux.

En vain chaque ſiécle a enfanté des docteurs de l'erreur & du menſonge, des eſprits rebelles & audacieux qui ont conſpiré contre l'Egliſe; en vain les ſiécles à venir en verront encore naître : tous leurs efforts ſe briſeront contre la pierre qui lie & qui ſoutient cet édifice ſaint. Ils pourront faire quelques progrès; car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté qui flatte l'orgueil, & qui lui forme Paraphr. du Pſeaume IX.

des sectateurs : mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage. La première séduction se dissipera peu-à-peu; la nouveauté perdra ses charmes, & ne paroîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur & de la rébellion : les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étoient égarés, & l'on verra ses partisans les plus célébres & les plus outrés qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés ou mépriſés, & disparoître enfin de la face de la terre, avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé, cet enfant de ténébres, ce fils de l'orgueil & de la fausse science de leurs maîtres.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

Dès que les Princes de la terre ont voulu usurper sur la doctrine un droit réservé au Sacerdoce, ils ont aigri les maux de l'Eglise, loin d'y remédier. Leurs tempéramens ont été de nouvelles plaies, & ont enfanté de nouveaux excès. Toutes les conciliations inventées pour calmer les esprits rebelles, & les ramener à l'unité, les ont autorisés dans leur séparation & leur révolte; & leur autorité a toujours perpétué les erreurs, quand elle a voulu se mêler toute seule de les rapprocher de la vérité. Le Trône est élevé pour être

l'appui & l'asyle de la doctrine sainte ; mais il ne doit jamais en être la régle, ni le tribunal d'où partent ses décisions.

Le glaive que les ennemis de Dieu avoient tenu si long-tems élevé sur la tête de ses Saints, s'est tourné enfin contre eux-mêmes. Lassés d'immoler ces saintes victimes, & leurs mains encore sanglantes, ils ont vengé sur eux-mêmes la mort de ses Serviteurs. La Justice divine a soufflé au milieu d'eux la division & la guerre ; les Fidèles n'ont pas eu besoin de s'assembler pour les détruire. La foi & la patience étoient le seul glaive que le Seigneur leur avoit mis entre les mains, & les seules armes aussi qu'ils opposoient à la fureur des tyrans. Dieu ne s'est servi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur où les Rois & les Nations conjurés les uns contre les autres, ne sembloient conspirer, en se détruisant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie & idolâtre qui couvroit alors la surface de la terre. C'étoit un nouveau déluge de sang, dont la justice de Dieu se servoit pour la punir & la purifier encore.

Paraphr. du Psaume IX.

Ces villes si célèbres autrefois par leur magnificence, par leur force,

& encore plus par leurs crimes & leurs diſſolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces aſyles fameux de l'idolâtrie & de la volupté, furent renverſés de fond en comble; ces Statues ſi renommées qui les embelliſſoient, que l'antiquité avoit tant vantées, la foibleſſe de leurs dieux ne put les mettre à couvert, & elles furent enſevelies dans les débris de leurs villes & de leurs temples. Il ne reſte donc plus rien de tous ces ſuperbes monumens de l'impiété. Que ſont devenus ces Céſars qui faiſoient mouvoir l'univers à leur gré; ces protecteurs d'un culte profane & inſenſé; ces oppreſſeurs barbares des Saints & de l'Egliſe? à peine en reſte-t-il quelque ſouvenir ſur la terre. Leur nom même ne s'eſt conſervé juſqu'à nous, qu'à la faveur du nom des Martyrs qu'ils ont immolés, & que les fêtes de l'Egliſe font paſſer d'âge en âge juſqu'à la fin des ſiécles. la gloire & la puiſſance de ces tyrans s'eſt évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entrepriſes inſenſées avoient fait ſur la terre: ſemblables au tonnere qui ſe forme ſur nos têtes, il n'eſt reſté de l'éclat & du bruit paſſager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection & la puanteur.

DE

DE LA FOI.

S'IL ne devoit nous en couter que de ſoumettre notre raiſon à des Myſtères qui nous paſſent, ſi la vie chrétienne ne nous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire ſans les pouvoir comprendre; ſi la Foi ne nous propoſoit point de devoirs pénibles à remplir; ſi pour changer de vie il ne falloit pas renoncer aux paſſions les plus vives, & aux attachemens les plus chers; ſi c'étoit une affaire purement d'eſprit & de croyance, & que le cœur & les penchans n'y ſouffriſſent rien, nous n'aurions plus de peine à nous rendre: nous regarderions comme des inſenſés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure ſpéculation qu'il ne coute rien de croire, avec une éternité malheureuſe qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La Foi ne nous paroît donc difficile, que parcequ'elle régle les paſſions, & non parcequ'elle propoſe des Myſtères: c'eſt donc la ſainteté de ſes maximes qui nous révolte, plu-

Avent. Sermon du III. Dimanche.

tôt que l'incompréhensibilité de ſes ſecrets : nous ſommes donc corrompus, mais nous ne ſommes point incrédules.

Panég. de S. Thomas d'Aquin.

La Foi eſt une vertu commode pour les eſprits médiocres ; comme ils ne voyent pas de loin, il leur en coute peu de croire. Leur mérite en ce point, eſt un mérite tout de cœur ; ils n'ont pas beſoin d'immoler ces lumières favorites dont leur ame n'eſt jamais frappée : c'eſt un ſacrifice tout pareil à celui d'Abraham ; on y trouve du bois & du feu, de l'amour & de la ſimplicité, mais il n'y a point de victime. Il n'en eſt pas de même de ces eſprits vaſtes & lumineux ; accoutumés à voir clair dans les vérités où l'eſprit peut atteindre, ils ſouffrent impatiemment la ſainte obſcurité de celles qu'il doit adorer. Introduits depuis long-tems par un privilége délicat dans le ſanctuaire de la vérité, il leur en coute pour ne pas franchir cette haie ſacrée qui ſert comme de barrière à celui de la Foi. On ſe feroit une religion de toucher à certains articles ; mais pour les autres, on les tâte, on les ſonde, on veut que l'ignorance ſeule de nos pères nous les ait donnés pour impénétrables. Un air de nouveauté vient là-deſſus, flat-

te, attire, emporte ; on oublie que donner atteinte à un point de la Loi, c'eſt faire écrouler tout l'édifice ; en un mot, on veut bien ſubir le joug de la Foi, mais on veut ſe l'impoſer ſoi-même, l'adoucir, & y faire des retranchemens à ſon gré. Tel a été ſouvent l'écueil des plus grands génies ; les annales de la Religion nous ont conſervé le ſouvenir de leur chute, & chaque ſiécle a preſque été fameux par quelqu'un de ces triſtes naufrages.

Malgré nos doutes prétendus ſur la Foi, nous ſentons que l'incrédulité déclarée eſt un parti affreux ; nous n'oſerions nous y fixer. C'eſt un ſable mouvant ſous lequel nous entrevoyons mille précipices qui nous font horreur, où nous ne trouvons point de conſiſtance, & où nous n'oſerions marcher d'un pas ferme & aſſuré. On convient que quand il ne ſeroit pas ſi certain qu'il y auroit quelque choſe après cette vie, l'alternative eſt trop affreuſe pour ne pas prendre des meſures ; & que dans une incertitude même effective des vérités de la Foi, le parti de l'homme de bien ſeroit toujours le plus ſûr & le plus ſage. Notre état eſt donc plutôt une irréſolution vague

Avent. Sermon du III. Dimanche.

d'un cœur agité, & qui craint de rompre ſes chaînes, qu'un doute réel & effectif ſur la Foi, & une crainte que nous ne perdions nos peines en lui ſacrifiant nos plaiſirs. Ne cherchons donc plus à nous convaincre; travaillons plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui nous éclaire, & qui nous condamne. Revenons à notre cœur, réconcilions-nous avec nous-mêmes, laiſſons parler une conſcience qui plaide encore ſans ceſſe au-dedans de nous pour la Foi, contre nos propres déréglemens; en un mot, écoutons-nous nous-mêmes, & nous ſerons fidéles.

Myſtéres. Serm. de l'Incarnation.

La vérité ne nous eſt ici-bas montrée qu'en énigme, & il faut croire pour comprendre. Ce n'eſt pas que la Religion ne nous propoſe que des Myſtères qui nous paſſent, & qu'elle nous interdiſe tout uſage de la raiſon : elle a ſes lumières comme ſes ténébres, afin que d'une part l'obéiſſance du Fidèle ſoit raiſonnable, & que de l'autre elle ne ſoit pas ſans mérite. Nous voyons aſſés pour éclairer ceux qui veulent connoître; nous ne voyons pas aſſés pour forcer ceux qui refuſent de voir. La Religion a aſſés de preuves pour ne pas laiſſer une ame fidèle ſans aſſurance, &

ſans conſolation ; elle n'en a pas aſſés pour laiſſer l'orgueil & l'incrédulité ſans replique. Ainſi la Religion par ſon côté lumineux conſole la raiſon, & ſon côté obſcur laiſſe à la Foi tout ſon mérite.

Tout change ſur la terre, parce que tout ſuit la mutabilité de ſon origine. Les occaſions, les différences des ſiécles, les diverſes humeurs des climats, la néceſſité des tems, ont introduit mille changemens à toutes les loix humaines ; la Foi ſeule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçûrent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos deſcendans la recevront un jour. Elle s'eſt développée par la ſuite des ſiécles, & par la néceſſité de la garantir des erreurs qu'on y vouloit mêler ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir, a paru toujours tel. Il eſt aiſé de durer quand on s'accommode au tems & aux circonſtances, & qu'on peut ajouter ou diminuer, ſelon le goût des ſiécles & de ceux qui gouvernent ; mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs, voir tout changer autour de ſoi, & être toujours le même, c'eſt le grand privilége de la Religion Chrétienne. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Les grandes connoiſſances ôtent Myſtères.

Serm. de l'Incarnation.

preſque toujours quelque choſe à la ſimplicité de la Foi ; & par un deſtin inévitable à la recherche des ſciences humaines, inſéparable d'ordinaire de complaiſance & d'orgueil, la ſoumiſſion qui nous rend fidèles, ſemble perdre d'un côté ce que les lumières, qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre ; comme ſi plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foibleſſe de la raiſon, & dans l'incertitude & l'obſcurité de ſes lumières.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Il n'eſt que la Foi qui puiſſe nous mettre au-deſſus des événemens ; tous les autres motifs nous laiſſent toujours entre les mains de notre foibleſſe. La raiſon, la philoſophie promettoit la conſtance à ſon ſage, mais elle ne la donnoit pas. La fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière reſſource du découragement, & l'on cherchoit une vaine conſolation en faiſant ſemblant de mépriſer des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui bleſſe le cœur ne peut trouver ſon remède que dans le cœur même. Les vains préceptes de la philoſophie nous prêchoient une inſenſibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les ſentimens naturels, ſans éteindre la nature elle-

même : la Foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis, & cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission; elle n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment; & la sagesse païenne ne vouloit les rendre insensibles, que parcequ'elle ne pouvoit les rendre soumis & patiens. Elle apprenoit à l'orgueil à cacher & non à surmonter ses sensibilités & ses foiblesses : elle formoit des héros de théâtre dont les grands sentimens n'étoient que pour les spectateurs, & aspiroit plus à la gloire de paroître constant, qu'à la vertu même de la constance. Mais la Foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, & ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle sacrifie à Dieu seul les sentimens de la nature, & ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur : elle seule donne de la réalité à toutes les autres vertus, parcequ'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt, & qui n'en fait que des fantômes.

La véritable élévation de l'esprit

Petit Carê-

me. Serm. du II. Dimanche. est de pouvoir sentir toute la majesté & toute la sublimité de la Foi : les grandes lumières nous conduisent elles-mêmes à la soumission, & l'incrédulité est le vice des esprits foibles & bornés. C'est tout ignorer, que de vouloir tout connoître. Les contradictions & les abîmes de l'impiété sont encore plus incompréhensibles que les mystères de la Foi ; & il y a encore moins de ressource pour la raison à secouer tout joug, qu'à obéir & à se soumettre.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques. Qu'on vante l'élévation & la supériorité de nos lumières ; qu'une haute sagesse nous fasse regarder comme l'ornement & le prodige de notre siécle : si cette gloire n'est qu'au dehors, si la Foi, qui seule éleve le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie & de fausse sagesse ; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous notre main, ils deviendront inutiles à notre malheur ; on cherchera nos grandes qualités dans notre découragement, & notre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à notre affliction qui nous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la Foi toute seule peut nous rendre grands au

milieu de nos malheurs mêmes.

La philoſophie découvroit la honte des paſſions, mais elle n'apprenoit point à les vaincre; & ſes préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu, que le remède du vice. Il étoit même néceſſaire à la gloire & au triomphe de la Foi, que les plus grands génies, & toute la force de la raiſon humaine ſe fuſſent épuiſés pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrates & les Platons n'avoient pas été les docteurs du monde, & n'euſſent pas entrepris en vain de régler les mœurs & de corriger les hommes par la force ſeule de la raiſon, l'homme auroit pu faire honneur de ſa vertu à la ſupériorité de ſa raiſon, ou à la beauté de la vertu même: mais ces prédicateurs de la ſageſſe ne firent point de ſages; & il falloit que les vains efforts de la philoſophie préparaſſent de nouveaux triomphes à la Foi.

C'eſt elle qui a montré à la terre le véritable ſage, que tout le faſte & tout l'appareil de la raiſon humaine nous annonçoit depuis ſi long-tems. Elle n'a pas borné toute ſa gloire, comme la philoſophie, à eſſayer d'en former à peine un dans chaque ſiécle parmi les hommes; elle en a peuplé les villes, les Empires, les déſerts; & l'u-

nivers entier a été pour elle un autre Lycée, où au milieu des places publiques elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les Peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages; le Grec & le Barbare, le Romain & le Scythe, ont été également appellés à sa divine philosophie. Ce n'est pas aux savans tout seuls qu'elle a réservé la connoissance sublime de ses mystères, les ignorans eux-mêmes sont devenus ses docteurs. Il falloit que la véritable sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Sa doctrine étoit insensée en apparence, & les Philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie: elle n'annonçoit que des croix & des souffrances, & les Césars devinrent ses disciples. Elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance pouvoient être assises sur le Trône, & que le siége des passions & des plaisirs pouvoit devenir le siége de la vertu & de l'innocence.

DE LA PIÉTÉ.

C'Est se faire une fausse idée de la Piété, de se la figurer toujours foible, timide, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs, & une vertu de ses foiblesses; obligée d'agir, & n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics & ses pieuses frayeurs; & ne faisant usage de la Religion, que pour mettre le trouble & la confusion où elle auroit dû mettre l'ordre & la régle. Ce sont-là les défauts que les hommes mêlent souvent à la Piété, mais ce ne sont pas ceux de la Piété même: c'est le caractère d'un esprit foible & borné, mais ce n'est pas une suite de l'élévation & de la sagesse de la Religion; en un mot, c'est l'excés de la vertu, mais la vertu finit toujours où l'excès commence. La véritable Piété éléve l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses, quand on a la force de se vaincre soi-même. L'homme de bien est capable de tout, dès qu'il a pu se mettre par sa vertu au-dessus de tout. C'est le hasard

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

qui fait les héros; c'eſt une valeur de tous les jours qui fait l'homme de bien : les paſſions peuvent nous placer bien haut, mais il n'y a que la vertu qui nous éléve au-deſſus de nous-mêmes.

Carême. Sermon du Mercredi de la III. ſemaine.

Tout ce qui combat une obligation eſſentielle, ne peut être une œuvre de Piété : Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne demande point. Tel eſt ſouvent le goût biſarre de l'homme : le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil, c'eſt un goût forcé & étranger qu'on ne s'eſt point impoſé ſoi-même, qui n'offre que le devoir tout ſeul, toujours triſte & dégoûtant, & ſous lequel l'amour-propre a de la peine à plier; mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaiſance, c'eſt un joug de notre façon qui ne nous bleſſe jamais, & ce qu'il pourroit avoir de pénible eſt toujours adouci par le goût qui nous y porte, ou par le plaiſir ſecret que l'on ſent de l'avoir ſoi-même choiſi. N'ajoutons rien du nôtre à la Religion; elle eſt pleine d'une raiſon ſublime, pourvu que nous la laiſſions telle qu'elle eſt : mais dès que nous y voulons mêler nos goûts & nos idées, ce n'eſt plus, ou qu'une philoſophie ſéche &

orgueilleuſe qui donne tout à la raiſon, & qui ne fournit rien de tendre pour le cœur, ou qu'un zèle ſuperſtitieux & biſarre que la ſaine raiſon mépriſe, & que la foi déſavoue & condamne.

Les hommes, pour excuſer leurs vices, cherchent à décrier la vertu. Comme elle eſt incommode aux paſſions, ils voudroient ſe perſuader qu'elle eſt funeſte à la conduite des États & des Empires, & lui oppoſer les intérêts publics, pour ſe cacher à ſoi-même l'intérêt perſonnel qui ſeul en nous s'oppoſe à elle. La crainte du Seigneur eſt la ſeule ſource de la véritable ſageſſe; & ce qui met l'ordre dans l'homme, peut ſeul le mettre dans les Etats. La Piété véritable eſt l'ordre de la Société; elle laiſſe chacun à ſa place, elle ne ſort pas de l'ordre de ſes devoirs pour s'en faire d'étrangers; & elle regarde comme des vices, les vertus qui ne ſont pas de notre état. Tout ce qui trouble l'harmonie publique, eſt un excès de l'homme, & non un zèle & une perfection de la vertu. La Religion déſavoue les œuvres les plus ſaintes qu'on ſubſtitue aux devoirs; & l'on n'eſt rien devant Dieu, quand on n'eſt pas ce qu'on doit être. Il y a

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

donc une Piété, pour ainſi dire, propre à chaque état : l'homme public n'eſt point vertueux, s'il n'a que les vertus de l'homme privé ; & le Souverain en lui peut devenir très-criminel, tandis que l'homme eſt irréprochable.

Avent. Sermon de la Concept. de la Ste Vierge.

D'ordinaire on eſt ſoutenu dans un commencement de Piété, par un certain goût ſenſible qui accompagne preſque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie ; un goût qui ſouvent eſt l'ouvrage de la nature autant que de la grace, & qui prend plutôt ſa ſource dans la tendreſſe d'un cœur foible & timide, que dans une plénitude d'amour & de componction. Auſſi ce goût venant bien-tôt à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui ſenſible, retombe ſur lui-même, ou s'affoiblit, on perd courage ; on regarde derrière ſoi ; on n'eſt pas loin d'une rechute ; on retombe : telle eſt la deſtinée de la plûpart des ames. Leur piété eſt une piété toute de goût & de ſenſibilité ; un je ne ſai quel attrait inſéparable de la nouveauté, & qui a toujours bien plus d'empire ſur les ames légères & inconſtantes. Ce n'eſt pas une conviction réelle & profonde des vérités ſaintes, une terreur

véritable des Jugemens de Dieu, une ſainte horreur d'elle-même, un mépris héroïque du monde & de ſes plaiſirs, un changement univerſel du cœur; & de-là ces triſtes ſcènes qui affligent l'Egliſe, qui deshonorent la vertu, & qui ſe paſſent tous les jours à nos yeux; de-là ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ſes plaiſirs.

La nouveauté, le tempérament quelquefois, tout cela fait ſur le cœur certaines impreſſions ſenſibles qui nous ſoutiennent dans la pratique des devoirs & des régles ſaintes. Tout s'applanit alors, tout paroît aiſé; on ſe perſuade aiſement que les ſuites répondront à de ſi heureux commencemens; que les devoirs auront toujours pour nous le même attrait, & que rien n'affoiblira ce goût ſenſible qui nous rend d'abord ſi heureux & ſi pénétrés de notre bonheur. Cependant ce premier goût s'uſe d'ordinaire, cet attrait paſſe, rien d'humain ni de ſenſible ne ſoutient plus dans la pratique de la vertu: on en ſent le poids, & les conſolations qui l'adouciſſoient ſont refuſées: les penchans d'abord ſi dociles, ſe ſoulévent

Tome des Oraiſ. Funèb. I. Sermon d'une Profeſſ. Religieuſe.

contre le joug ; notre cœur d'abord touché, ne trouve plus rien preſque, dans le détail des devoirs, qui le pique & l'intéreſſe ; on marche encore, à la vérité ; mais chaque pas eſt un nouvel effort, mais on marche ſans goût & ſans conſolation ; on recherche dans les relâchemens de l'amour-propre, les conſolations ſenſibles qui manquent à la vertu ; on ſe dédommage avec ſoi-même, pour ainſi dire, des dégoûts qu'on éprouve avec Dieu.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

Le premier écueil de la piété des Grands eſt de les retirer des ſoins publics, & de les renfermer en eux-mêmes. Comme l'indolence & l'amour du repos eſt le vice ordinaire des Grands, il devient encore plus dangereux & plus incorrigible, quand ils le couvrent du prétexte de la vertu. La gloire peut réveiller quelquefois dans les Grands l'aſſoupiſſement de la pareſſe ; mais celui qui a pour principe une Piété mal-entendue, eſt en garde contre la gloire même, & ne laiſſe plus de reſſource. Un reſte d'honneur & de reſpect pour le public, & pour la place qu'on occupe, rompt ſouvent les charmes d'une oiſiveté honteuſe, & rend aux Peuples le Souverain qui ſe

ſe doit à eux : mais quand ce repos indigne eſt occupé par des exercices pieux, il devient à ſes yeux honorable. On peut rougir d'un vice ; mais on ſe fait honneur de ce qu'on croit une vertu.

Quel ſeroit donc ce fantôme de Piété qui feroit une vertu aux Grands & aux Souverains de craindre la diſſipation des ſoins publics juſqu'à les négliger ! de ne vaquer qu'à des pratiques religieuſes, comme des hommes privés & qui n'ont à répondre que d'eux-mêmes ; de ſe renfermer au milieu d'un petit nombre de confidens de leurs pieuſes illuſions ; & de fuir preſque la vûe du reſte de la terre. Une Piété oiſive & retirée ne ſanctifie point le Souverain ; elle l'avilit & le dégrade.

Quoi ! tandis que celui que ſon rang & ſa naiſſance établiſſent dépoſitaire de l'autorité publique, ſe renfermeroit dans l'enceinte d'un petit nombre de devoirs pieux & ſecrets, les ſoins publics ſeroient abandonnés, les affaires demeureroient, les ſubalternes abuſeroient de leur autorité, les loix céderoient la place à l'injuſtice & à la violence, les Peuples ſeroient comme des brebis ſans Paſteurs, tout l'Etat dans la confuſion & dans

le désordre? La Religion autoriseroit donc des abus que la raison elle-même condamne!

Ce n'est pas qu'on prétende autoriser cette sagesse profane qui fait toujours marcher les intérêts de l'Etat avant ceux de la Religion, ni cette erreur commune qui ne croit pas l'exactitude des régles de l'Evangile compatible avec les maximes du Gouvernement & les intérêts de l'Etat. Dieu, qui est l'Auteur des Empires, ne l'est-il point des Loix qui les gouvernent? A-t-il établi des Puissances qui ne puissent se soutenir que par le crime? & les Rois seroient-ils son ouvrage, s'ils ne pouvoient régner sans que la fraude & l'injustice fussent les compagnes inséparables de leur régne? N'est-ce pas la Justice & le Jugement qui soutiennent les Trônes? La Loi de Dieu ne doit-elle pas être écrite sur le front du Souverain, comme la première loi de l'Empire? & s'il falloit toujours la violer pour maintenir la tranquillité des Sociétés humaines, ou la Loi de Dieu seroit fausse, ou les Sociétés humaines ne seroient pas l'ouvrage de Dieu.

Petit Carême. Serm. du

Quelle erreur de se persuader que ceux qui sont en place ne doivent

pas regarder de ſi près à la rigidité des régles ſaintes ; que les Empires & les Monarchies ne ſe mènent point par des maximes de Religion ; que tout tomberoit dans la langueur & dans l'inaction, ſi les maximes du Chriſtianiſme conduiſoient les affaires publiques ; & qu'il n'eſt pas poſſible d'être en même-tems & l'homme de l'Etat, & l'homme de Dieu ! Quoi, la juſtice, la vérité, la bonne-foi ſeroient funeſtes au gouvernement des Etats & des Empires ! la Religion qui fait tout le bonheur & toute la ſûreté des Peuples & des Rois, en deviendroit elle-même l'écueil ! les Peuples ne pourroient devoir l'abondance & la tranquillité, qu'à la fraude & à la mauvaiſe-foi de ceux qui les gouvernent ; & les Miniſtres des Rois ne pourroient acheter que par la perte de leur ſalut, le ſalut de leur Patrie ! J'avoue qu'avec un Souverain ambitieux qui médite des entrepriſes injuſtes, l'artifice & la mauvaiſe-foi deviennent comme inévitables à ſes Miniſtres, ou pour cacher ſes mauvais deſſeins, ou pour colorer ſes injuſtices. Mais que le Prince ſoit juſte & craignant Dieu, la juſtice & la vérité ſeront alors pour ſoutenir un Trône qu'el-

Dim. des Rameaux.

les-mêmes ont élevé : l'habileté de ſes Miniſtres ne ſera plus que dans leur équité & dans la droiture ; on ne donnera plus à la fraude & à la diſſimulation, les noms pompeux d'art de régner, & de ſcience des affaires.

Myſtères. Sermon de la Paſſion de Notre Seigneur.

S'il ne falloit, pour être ſaint, que faire une action héroïque de vertu, un ſacrifice éclatant, une démarche généreuſe, il en couteroit moins à la plûpart des hommes. On trouve en ſoi aſſés de réſolution pour ſe faire une grande violence d'un moment ; toutes les forces de l'ame ſemblent ſe réunir alors, & la courte durée du combat en adoucit & en ſoulage la douleur. Mais ce qui laſſe dans la vertu, c'eſt qu'un ſacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'eſt qu'une paſſion vaincue renaît auſſi-tôt, & qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Il eſt aiſé d'être en certains momens héroïque & généreux ; ce qui coute, c'eſt d'être par-tout conſtant & fidèle.

Tome des Oraiſ. Funéb. II. Serm. d'une Profeſſion Religieuſe.

Après les premières années paſſées dans la ferveur, on croit être en droit de ſe repoſer : on laiſſe à ceux qui commencent, une exactitude trop rigoureuſe : on regarde tous les

adouciſſemens & les petites infidélités, comme le privilége du tems & des années : on ſe rabat à un genre de vie plus à portée des ſens & de l'amour-propre : on ſe permet tranquillement des omiſſions dont on ſe faiſoit autrefois un grand ſcrupule : enfin on ſe perſuade que le tems de la ferveur eſt paſſé, & qu'il ne convient qu'à des commençans, d'obſerver les régles & les ſaints uſages dans toute leur perfection & leur étendue.

DU ZÈLE.

Tome II. des Conf. Du Zèle contre les vices.

LE véritable Zèle prend différentes formes, ſelon les différens beſoins de ceux qui en ſont l'objet. Tantôt il menace, il effraye, il ne montre que des objets terribles & accablans ; d'autres fois, il conſole, il s'inſinue, il raſſure les défiances, il calme les frayeurs : mais c'eſt toujours la douceur de la charité qui lui fournit les expreſſions ou de conſolation, ou de terreur ; c'eſt toujours elle qui emprunte tantôt les armes d'une ſainte indignation, tantôt celles de la tendreſſe : c'eſt ſa douceur qui

forme toute sa sévérité ; & c'est de sa sévérité elle-même que naît toute sa douceur. Les emportemens, les hauteurs, les duretés que l'on honore du nom de Zèle, elle les désavoue ; ce sont des saillies de l'homme ; c'est une fougue de tempérament, c'est une imprudence du ministre, ce n'est pas la fonction sainte du ministére. Le Zèle qui veut perdre, deshonorer, rendre publique l'infamie des pécheurs qu'il ne peut corriger, n'est pas le Zèle qui prend sa source dans la charité ; tout ce qui peut jetter de l'aigreur & de l'amertume dans le cœur de ses frères, lui paroît étranger au Zèle dont elle est le principe.

Un Ministre saint ne se propose de travailler que pour Dieu ; il sait qu'il y a différens dons & divers talens dans l'Eglise, & que les plus applaudis ne sont pas toujours les plus utiles : il ne choisit pas même le genre de travail le plus conforme à son goût, il se livre à celui que l'Eglise lui destine : il n'en examine ni les avantages, ni les incommodités. Aussi aisé d'être employé aux fonctions les plus obscures, qu'aux plus éclatantes ; aussi zèlé quand il faut aller à lui les petits enfans,

que lorſqu'il s'agit de porter ſa parole devant les Rois & les Grands de la terre ; ſon unique gloire eſt que Dieu ſoit glorifié, & que lui-même puiſſe être oublié.

Souvent, par un faux prétexte de Zèle, on ſe croit tout permis contre les pécheurs endurcis & obſtinés : on ſe livre à leur égard à toute l'impétuoſité d'un Zèle ardent ; on les décrie dans les entretiens particuliers ; on les montre preſque au doigt dans les inſtructions publiques ; on les caractériſe par des traits ſi marqués & ſi frappans, que perſonne ne peut les méconnoître ; & l'on s'applaudit, comme ſi un miniſtère de charité & de réconciliation pouvoit devenir, ſans profanation, un miniſtère public d'animoſité & de ſatyre. Par-là on ajoute à l'éloignement que les pécheurs ont de la vertu, la haine de celui qui la leur annonce ; en les aigriſſant, on leur fait du crime une eſpéce de point d'honneur affreux, de ſorte que ce n'eſt plus leur fragilité ſeule qui les y retient ; c'eſt une oſtentation de rage, & un plaiſir ſecret de morguer & de contriſter celui qui les condamne & qui les cenſure publiquement.

Les travaux ſemblables du Mi-

ſtère, qui devroient, ce ſemble, réunir les ouvriers deſtinés aux mêmes fonctions, les diviſent. On ſe regarde d'un œil jaloux, on exténue, on mépriſe mutuellement les talens & les ſuccès les uns des autres; les ſuccès de nos frères, ne ſont plus dans notre bouche, qu'une prévention populaire; nous écoutons leurs éloges avec un air qui les déſavoue. On ne connoît de bien que celui qu'on fait ſoi-même; on s'empreſſe, on s'intrigue pour attirer à ſoi ou aux ſiens, les ſuffrages publics; & on croit avoir rendu gloire à Dieu, quand on les a ſouſtraits à ceux à qui, ſans nos artificieuſes précautions, ils auroient été deſtinés. On va plus loin; on ſe déchire, on s'impute mutuellement des excès de rigueur ou de relâchement, oppoſés également à la ſainte ſageſſe de l'Evangile: un miniſtère de paix devient un ſpectacle de guerre & de diſſenſion: on répand parmi les Fidèles cet eſprit de diviſion; & la prévention & la jalouſie des miniſtres paſſent juſqu'à leurs diſciples.

Le Zèle eſt un ſaint deſir de ſe rendre utile à ſes frères; mais un deſir rempli de lumière & de prudence, qui nous dirige lui-même dans le choix

choix des moyens ; tout ce qui nous paroît bon, ne lui paroît pas pour cela convenable. Le cœur de la plupart des hommes eſt ſi corrompu, ſi paîtri d'orgueil, de malignité, de perverſité, & par-là, né avec des penchans ſi inalliables avec les régles & le devoir, que le plus léger contre-tems, lorſqu'on s'efforce de les y rappeller, devient pour eux une raiſon de s'en éloigner encore davantage. Il faut, pour ainſi dire, leur en applanir toutes les voyes ; c'eſt bien aſſés qu'ils ayent à combattre leurs inclinations perverſes, ſans qu'on les oblige encore de pardonner les contre tems & les imprudences. Si l'on prévoit que le Zèle irritera le malade, loin de le guérir, il faut attendre des momens plus favorables, ſans expoſer la vérité au mépris & à la dériſion. On cherche ſouvent à ſe décharger de ſon Zèle, comme d'un fardeau qui péſe, ſans prendre garde ſi le lieu où l'on veut le dépoſer, eſt diſpoſé à le recevoir ; n'eſt-ce pas là plutôt chercher à ſoulager ſon impatience, que les infirmités de ſes frères ?

La jalouſie, non-ſeulement deshonore le Zèle, mais le ſuppoſe éteint dans nos cœurs. Ce n'eſt pas

le salut de nos frères que nous cherchons, c'est le vain honneur d'en être nous-mêmes les instrumens & les ministres. La gloire de Dieu ne nous intéresse qu'autant que notre gloire propre se trouve mêlée avec la sienne. Nous souffrons, que Dieu soit glorifié ; peut-être même verrions-nous avec plaisir périr les pécheurs, plutôt que de les voir sauvés par d'autres soins & d'autres talens que les nôtres. Nous voulons être seuls, & ne partager avec personne la gloire & le succès du saint Ministère. Tout ce qui brille à nos côtés, ou qui nous efface, nous est insupportable ; & nous regardons les dons de Dieu dans les autres, comme notre confusion & notre opprobre. On se cache cette bassesse à soi-même, mais elle jette au-dehors des fruits d'autant plus amers, que sa racine, est plus profondement cachée dans le cœur : on se la déguise sous les noms spécieux du Zèle & de la charité. Mais quel Zèle, que l'accroissement de la gloire de Dieu, & de la connoissance de son nom remplit de tristesse & d'amertume ! quelle charité, que les dons de Dieu dans nos frères aigrissent & révoltent !

Il y a des bienséances & des me-

ſure de ſageſſe dont le Zèle ne doit jamais s'écarter. Il régle ſes inſtructions ſur le caractère de ceux qui l'écoutent ; il choiſit ſes momens pour parler utilement & à propos ; il ne précipite pas des corrections que la patience & la lenteur auroient rendu plus efficaces : ſon grand objet eſt d'être utile ; & le même Zèle qui forme en nous ce ſaint deſir, eſt toujours ingénieux à nous fournir des expédiens qui en aſſurent le ſuccès.

La jalouſie & la témérité dans le Zèle, ſont d'ordinaire les ſuites & les triſtes fruits de l'orgueil. On ſe laiſſe ſouvent également enfler des louanges & des mépris, de la faveur & de la contradiction des hommes : mais un Miniſtre ſaint, qui dans ſes fonctions ne ſe propoſe que le ſalut de ſes frères, ne ſent en lui de joie, de chagrin, de crainte, d'eſpérance, que par rapport à ce ſeul objet. Il ſait que les applaudiſſemens n'ont pour principe que l'orgueil, la prévention ou l'inconſtance des hommes ; qu'ils fouleront demain aux pieds, l'idole qu'ils viennent d'élever aujourd'hui ; qu'ils louent plutôt pour s'honorer eux-mêmes, que pour honorer la vertu ; que la

biſarrerie & le peu de ſolidité de leurs ſuffrages leur ôte tout ce qui pourroit même ſatisfaire l'orgueil ; qu'ils envient ſouvent & mépriſent en ſecret ceux qu'ils ſemblent admirer tout-haut ; & qu'il eſt rare que leur cœur ratifie les louanges de leur bouche. Mais il ne s'enfle point des louanges, il ne s'éleve point auſſi des mépris & des perſécutions. Il eſt vrai qu'elles ſont promiſes à la piété, & propoſées comme la gloire & la récompenſe du miniſtère ; & par là ; dès qu'on s'en attire de la part des hommes, il ſemble qu'on eſt en droit de ſe croire marqué du ſceau de l'Apoſtolat. On croit ſuccéder au Zèle des premiers hommes Apoſtoliques, parcequ'on ſuccéde à leurs tribulations ; & on ſe perſuade avoir rempli glorieuſement ſon miniſtère, quand on l'a rempli avec le mépris & les mauvais traitemens de ceux envers qui nous l'exerçons. Mais d'où ſavons-nous que nous ne devons pas à notre imprudence, plutôt qu'à leur malice, les contradictions que nous eſſuyons de leur part ? L'humeur, l'emportement, l'indiſcrétion, n'ont-ils pas ôté à notre Zèle tout ce qu'il auroit eu de reſpectable, & fait retomber ſur nous ſeuls les mépris &

les perſécutions que nous rejettons avec complaiſance ſur notre miniſtère ? N'eſt-ce pas la manière peu décente, ou peu meſurée, d'annoncer la vérité, qui l'a rendue dans notre bouche odieuſe ou ridicule ? Nous glorifier de ces contradictions, c'eſt nous glorifier ſouvent de l'abus que nous avons fait de notre miniſtère. Ainſi, ni les louanges, ni les mépris des hommes dans nos fonctions, ne doivent pas flatter notre orgueil ; leurs louanges, parce qu'elles ne nous ſont point dûes ; leurs mépris, parceque ſouvent ils nous ſont dûs.

On voit tous les jours des Miniſtres qu'un Zèle inconſidéré jette dans des inconvéniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, & où l'honneur même de leur caractère eſt avili. Ils entreprennent tout ; tout ce qui a l'apparence du bien les anime & les met en mouvement ; rien ne leur paroît impoſſible, & rien ne leur ſemble à la place où il doit être. Ils voudroient tout changer, tout déplacer ; ils commencent par mettre une confuſion univerſelle en tout ce qu'ils touchent, ſous prétexte d'y rétablir l'ordre. Eſprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenans, pourvû qu'ils s'agi-

tent, ils ſont contens d'eux-mêmes. Ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus expoſés à des ſuites grandes & fâcheuſes, les plus capables d'arrêter la prudence & l'habileté la plus conſommée; & au ſortir de cet écueil où ils viennent de ſe briſer, & de donner au public une ſcène toujours déſagréable au Miniſtère, ils vont avec la même ſecurité tenter une autre entrepriſe qui ne leur offre pas moins de périls, & ne leur promet pas moins de confuſion.

Le vrai Zèle n'eſt point ſuſceptible d'une ambition criminelle, qui eſt comme la conſommation & l'excès le plus marqué de l'orgueil : on ſe la diſſimule preſque toujours à ſoi-même ; mais elle eſt ſouvent le motif ſecret & caché qui anime à notre inſçu nos fonctions les plus ſaintes. On n'eſt point impoſteur en public, les mœurs ſont régulières, on a horreur du crime, on ſe livre de bonne-foi aux fonctions du miniſtère, on ſe propoſe d'être utile à ſes frères, mais un point de vûe plus éloigné nous anime & nous ſoutient. Tant d'autres avant nous ont réuſſi par cette voie, on ne déſeſpère pas

d'atteindre où ils ſont parvenus ; on enviſage de loin la récompenſe : on n'oſe en convenir avec ſoi-même ; mais dès que nos eſpérances ſont tombées, & que le fantôme qui nous ſoutenoit a diſparu, le dégoût ſuccéde au Zèle, la ſanté commence à devenir un prétexte qui nous éloigne de nos fonctions, le ſalut de nos frères ne nous touche plus que foiblement, & l'on ceſſe d'être zèlé, dès que l'on ceſſe d'eſpérer & de prétendre.

Le monde eſt ravi de pouvoir ſe perſuader qu'on ne peut le condamner ſans ſe jetter dans des extrémités que le ſimple bon ſens déſavoue. Il redit alors avec oſtentation qu'il n'y a que du ridicule & de la foibleſſe d'eſprit dans les invectives contre le vice : il triomphe quand il voit la doctrine ſublime de l'Evangile, dont on lui vante tant la ſageſſe, défigurée par les procédés peu ſenſés du miniſtre ; & confondant la Religion avec le miniſtre qui l'annonce, il fait de l'un & de l'autre un ſujet affreux de dériſion & de cenſure.

Une ambition aſſés ordinaire dans le miniſtère, eſt celle du ſuccès. On veut réuſſir & entraîner après ſoi les Grands & le Peuple : c'eſt la gloire

de Dieu & l'utilité publique qui pallient l'orgueil & l'injuſtice de ce deſir. On s'afflige, on ſe rebute quand le ſuccès ne répond pas à nos eſpérances. Un fruit ſecret & ſolide que Dieu ne peut opérer par notre miniſtère, ne dédommage point notre vanité; on veut de l'éclat & des applaudiſſemens. Dès que ce ſpectacle de vanité ne nous emporte point, on porte impatiemment le ſilence & la ſolitude qui nous ſuit, on ne voit plus rien d'attirant dans les fonctions, on n'en ſent plus que le poids & le travail. On s'y cherchoit ſoi-même; dès qu'on n'y trouve plus que Dieu ſeul, on croit avoir perdu ſon tems & ſes peines.

DE LA MORT.

Avent. Sermon du jour des Morts.

LEs paſſions humaines ont toujours quelque choſe d'étonnant & d'incompréhenſible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la Mort comme le dernier des malheurs. Toutes leurs paſſions les attachent à la vie, & cependant ce ſont leurs paſſions elles-mêmes qui les pouſſent ſans ceſſe vers cette

Mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; & il ſemble qu'ils ne vivent que pour ſe hâter de mourir.

Chacun ſe forme dans l'avenir un fantôme qui l'éblouit ; le bonheur ſe montre toujours à nous de loin. La mort de nos maîtres, ce grand ſpectacle, où le monde & toute ſa gloire fond à nos yeux, leur mort change nos vûes, ſans changer notre cœur. Chacun tente la fortune par de nouvelles voies. Nous formons de nouveaux projets ; nous nous faiſons un nouveau plan de Cour, & de meſures ; nous nous conſolons de nos pertes par de nouvelles prétentions. Nos projets échouent ſans ceſſe, & nos eſpérances revivent de nos projets mêmes renverſés. Au milieu du débris de tout ce qui nous environne, nous nous ſauvons encore dans l'avenir. Oraiſon fûnéb. de M. le Dauphin.

La Mort eſt preſque toujours l'écueil & le terme fatal de la gloire des Grands. Les vaines louanges dont on les avoit abuſés pendant leur vie, deſcendent preſque auſſitôt avec eux dans l'oubli du tombeau. Ils ne ſurvivent pas long-tems à eux-mêmes ; ou s'il en reſte quelque ſouvenir parmi les hommes, ils en ſont plus redevables à la maligni- Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

té des censures, qu'à la vanité des éloges. Leurs louanges n'ont eu que la même durée de leurs bienfaits; ils ne sont plus rien, dès qu'ils ne peuvent plus rien; leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs. De nouvelles espérances forment un nouveau langage; on éléve sur les débris de la gloire du mort, la gloire du vivant; on embellit de ses dépouilles & de ses vertus celui qui prend sa place. Les Grands sont proprement le jouet des passions des hommes; leur gloire n'a point de consistence assurée, & elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. semaine.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie, est aussi le premier qui l'approche du tombeau. Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; & comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive pour mériter de mourir. Nous portons tous en naissant la Mort dans notre sein; il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères, un poison lent avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas. Nous

mourons tous les jours; chaque inſtant nous dérobe une portion de notre vie, & nous avance d'un pas vers le tombeau. Le corps dépérit, la ſanté s'uſe, tout ce qui nous environne nous détruit. Les alimens nous corrompent, les remédes nous affoibliſſent; ce feu ſpirituel qui nous anime au-dedans, nous conſume; & toute notre vie n'eſt qu'une longue & pénible agonie.

Myſtéres. Serm. du jour de l'Aſſomption.

La gloire de l'uſurpateur qui s'eſt élevé par des voies injuſtes, qui a dépouillé l'innocent, & chaſſé l'héritier légitime pour ſe mettre en ſa place, & ſe revêtir de ſa dépouille, ſera enſevelie avec lui dans le tombeau: ſa mort développera la honte de ſa vie. C'eſt alors que la digue qu'oppoſoient aux diſcours publics ſes ſuccès & ſa puiſſance étant ôtée, on ſe vengera ſur ſa mémoire des fauſſes louanges qu'on avoit été contraint de donner à ſa perſonne. C'eſt alors que tous les grands motifs de crainte & d'eſpérance n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonſtances les plus honteuſes de ſa vie; on découvrira le motif ſecret de ces entrepriſes glorieuſes que l'adulation avoit tant exaltées, & l'on en expoſera l'indignité & la baſſeſſe.

On regardera de près ces vertus héroïques que l'on ne connoissoit que sur la bonne foi des éloges publics, & l'on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la nature & de la société foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare & injuste dont il avoit joui ; on lui rendra l'infamie & la mauvaise-foi de ses attentats, qu'on avoit bien voulu se cacher à soi-même. Sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant, & son opprobre ne finira qu'avec les siécles. La dernière postérité ne le connoîtra que par ses crimes. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom & sa honte ; & le rang où il s'est élevé aux dépens des loix, de l'honneur & de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne feront qu'immortaliser son ambition & son ignominie sur la terre. La Mort finit toute sa gloire ; elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes ; elle le laisse seul, sans force, sans appui, sans ressource. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voyent de

loin périr un homme au milieu des flots, ils peuvent tout-au-plus accorder des larmes à ſon malheur, ou faire des vœux inutiles pour ſa délivrance. Ainſi, ſeul aux priſes avec la Mort, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent; le paſſé ne lui paroît plus qu'un inſtant fugitif qui n'a fait que briller & diſparoître; l'avenir eſt un abîme immenſe où il ne voit ni fin ni iſſue, & où il va ſe perdre & s'engloutir pour toujours; le monde, qu'il croyoit éternel, n'eſt plus qu'un fantôme qui ſe diſſipe; tout ce qu'il avoit cru réel & ſolide, s'évanouit; tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique, ſe montre à ſes yeux & ſe réaliſe; & ſon malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchans & un nouveau cœur.

Oraiſon fun. de M. le Dauphin.

La Mort nous paroît toujours comme l'horiſon qui borne notre vûe; s'éloignant de nous à meſure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, ne croyant jamais pouvoir y atteindre. Chacun ſe promet une eſpéce d'immortalité ſur la terre. Tout tombe à nos côtés, Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres; & au

milieu de tant de têtes & de fortunes abattues, nous demeurons fermes; comme ſi le coup devoit toujours porter à côté de nous, & que nous euſſions jetté ici-bas des racines éternelles.

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. ſemaine.

La meſure de nos deſtinées n'eſt pas égale. Les uns voyent croître en paix, juſqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années; il en eſt qui ne font que ſe montrer à la terre, qui finiſſent du matin au ſoir, & qui ſemblables à la fleur des champs, ne mettent preſque point d'intervalle entre l'inſtant qui les voit éclore, & celui qui les voit ſécher & diſparoître. Nous vivons tous incertains de la durée de nos jours, & cette incertitude endort notre vigilance. Nous ne ſongeons point à la Mort, parceque nous ne ſavons où la placer dans les différens âges de notre vie. Si en naiſſant nous portions écrit ſur notre front le nombre de nos années, & le jour fatal qui les verra finir, ce point de vûe fixe & certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, & ne nous laiſſeroit point un moment tranquilles; nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verions encore devant nous;

cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégouteroit de tout, nous rendroit les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge & ennuyeux : & cette même Mort qui peut arriver chaque jour, chaque instant, nous laisse toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune ; & parcequ'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devoient être éternelles.

DU CHOIX D'UN ÉTAT.

ON se détermine d'ordinaire pour le choix d'un Etat, & dans un âge où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusemens & des goûts puériles de l'enfance. A peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déja de l'affaire la plus sérieuse de la vie ; & ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée,

Carême. Sermon du Merer. de la II. Semaine.

ſont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre eſprit naiſſant à ces images ſuggérées ; le choix d'un état n'eſt plus qu'une impreſſion portée de l'enfance. Ainſi avant que nos penchans ſoient développés, & que nous ſachions ce que nous ſommes, nous nous formons des engagemens éternels, & arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Myſtères. Second Serm. de la Purification.

Si on démêle dans un enfant les premières eſpérances de ces talens qui font réuſſir dans le monde ; s'il paroît plus propre que les autres à ſoutenir la gloire de ſon nom, on le ſépare pour la terre, on le regarde comme deſtiné & conſacré au ſiécle par ſa naiſſance. En vain mille deſirs de ſéparation & de retraite laiſſent comprendre les deſſeins de Dieu ſur lui, on les regarde comme des légèretés de l'enfance : on ne le croit pas encore capable de ſe choiſir une voie, & on lui offre celle du ſiécle. On ne veut pas le détourner ouvertement d'un deſſein louable ; mais on exige qu'il connoiſſe le monde auparavant, & on attend qu'il l'ait aimé : on veut laiſſer mûrir la raiſon, & on laiſſe flétrir l'innocence & fortifier

tifier les paſſions : on ſe perſuade qu'il faut l'engager dans des plaiſirs qui éprouvent ſa réſolution, & on le met dans des occaſions qui corrompent ſon ame. Mais lorſqu'on trouve les mêmes deſirs de retraite dans ceux qui par l'ordre de leur naiſſance, ou par la médiocrité de leurs talens, ſe trouvent moins propres au monde, & à ſeconder la vanité de nos projets, eſt-on ſi difficile & ſi circonſpect ? prend-on tant de meſures pour éprouver ſi c'eſt le bon eſprit qui les pouſſe ? Ah ! loin de nous défier de leur âge & de leur enfance, nous en abuſons ; loin de leur repréſenter les inconvéniens d'un choix téméraire, on le leur inſpire ; loin de leur faire connoître les plaiſirs du monde, pour éprouver leur réſolution, la grande attention eſt de les en éloigner, & de leur en faire des peintures affreuſes : au lieu de leur repréſenter avec neutralité le ſiécle & la retraite, on les place dans des ſituations où tout leur fait entendre ce qu'on n'oſe leur dire, on fait de leur éducation une voie qui les conduit à nos fins. Sous prétexte de les éloigner des dangers, on dérobe de bonne heure le monde à des yeux devant leſquels on craint qu'il ne pa-

roiſſe trop aimable. On ne les traîne pas comme des victimes infortunées à l'autel ; mais peut-être on leur rend la retraite ſouhaitable, par les ſévérités & les traitemens injuſtes qu'ils ont à eſſuyer auprès de nous.

Panégyrique de Sainte Agnès.

Y regarde-t-on de ſi près, quand il s'agit d'un établiſſement qui va aſſurer un grand rang & une fortune immenſe ? Les Mœurs, la Religion, la Piété, décident-elles de nos choix dans le Sacrement de Mariage ? l'intérêt ou la paſſion ne forment-ils pas toujours les nœuds de ce lien ſacré ? Les biens & les titres ſont comptés dans l'écrit fatal qui va nous lier ; les vertus y ſont-elles comptées ? On met tout en œuvre pour aſſortir les fortunes, on ne ſe met point en peine d'aſſortir les cœurs ; pourvu que tout le reſte convienne, on ne compte pour rien que les humeurs ne conviennent pas. Une ſociété ſainte & indiſſoluble n'a ſouvent pour tout lien, qu'une oppoſition ſecrette de caractères qui va bientôt la troubler, & peut-être la rompre : la même cupidité qui nous lie, nous a bientôt déſunis. L'ouvrage des paſſions ne ſauroit être durable ; on unit ſouvent, & on unit en vain ce que Dieu avoit ſéparé. Tant de divorces

ſcandaleux ſont de foibles leçons, & ne rendent pas les mariages plus ſaints & plus prudens; & l'on voit tous les jours les plus grandes maiſons périr & s'éteindre, par le Sacrement même deſtiné à les ſoutenir & à les perpétuer.

La honte de nos familles devient ſouvent le partage du Seigneur. Les vaſes de rebut que nous n'avons pas trouvé dignes d'être placés dans notre maiſon, nous les choiſiſſons pour être les vaſes d'honneur du Temple du Dieu vivant. Ainſi ces pierres inutiles que nous rejettons, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de notre fortune, nous les réſervons pour être les pierres de l'angle, & les colonnes de la maiſon du Seigneur. Myſtères. Second Serm. de la Purification.

Eh! quoi, l'art des arts, le gouvernement des ames, demande-t-il moins de talens que les occupations frivoles & les inutilités de la terre? L'interprétation des Myſtères de la Foi, la défenſe de la vérité & de la doctrine, l'inſtruction des Peuples, la diſpenſation des graces de l'Egliſe; des devoirs ſi ſublimes ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, & à des eſprits vulgaires & médiocres? La force pour

réſiſter à l'erreur, la lumière & l'élévation pour la découvrir & la confondre, le zèle pour combattre le monde avec ſes abus & ſes maximes, la ſainteté pour le corriger, la plénitude de l'eſprit de Dieu pour le toucher, l'éloquence ſainte pour le convaincre, l'intrépidité pour ne pas le ménager, la grandeur d'ame pour être audeſſus de ſes menaces & de ſes promeſſes; ſont-ce là des Miniſtères vulgaires & rampans? & faut-il pour des fonctions ſi élevées, être né moins heureuſement que pour les amuſemens du monde, & les agitations puériles qui en ſont les plus ſérieuſes occupations?

Carême. Sermon du Mercr. de la II. ſemaine. On n'a garde de donner à des enfans des inſtructions dont on ſeroit fâché qu'ils fiſſent uſage; on les éloigne même des perſonnes & des lieux où ils pourroient les recevoir. On leur exagère tous les jours les inconvéniens d'un état où les intérêts d'une maiſon ne les demandent pas: on leur enfle les avantages & les agrémens de celui auquel on les deſtine; & l'on ne ſe ſert que de leurs paſſions pour leur inſpirer un choix qui doit les conduire à les combattre. C'eſt l'ordre de la nature tout ſeul qui d'ordinaire en décide; on n'attend point

d'autres marques de vocation que le rang de la naiſſance, ou la ſituation de la fortune. On ſe perſuade qu'être né le premier dans une famille, c'eſt être choiſi du Ciel pour ſuccéder aux titres & aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le ſecond rang dans la maiſon de ſon père, c'eſt un droit qui nous ouvre la porte de la Maiſon du Seigneur; qu'un grand nom & une fortune médiocre, eſt un engagement inévitable à choiſir Jeſus-Chriſt pour époux.

Nous exigeons de ceux qui ſont engagés dans les ſaints Miniſtères tant de qualités rares & ſublimes; nous voulons que leurs mœurs ſoient irrépréhenſibles, qu'ils brillent par la ſainteté de leur vie, comme des aſtres au milieu des ténébres & de la corruption générale du monde; nous voulons qu'ils éclairciſſent nos doutes, qu'ils redreſſent nos égaremens, qu'ils ſoutiennent notre foibleſſe, qu'ils conſolent nos afflictions; nous voulons qu'ils ſoient les dépoſitaires de la doctrine & de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raiſon de notre Foi, & à humilier toute hauteur qui s'éléve contre la ſcience de Dieu: mais c'eſt nous-mêmes qui les avons donnés, à

Myſtères, Second Serm. de la Purification.

l'Egliſe; c'eſt de nos mains que le Seigneur les a reçus; & ſi nous ne préſentons au Temple que ce que nous avons de pire & de plus défectueux, comment y trouverons-nous ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent ſur la terre? Nous faiſons après cela nous mêmes de leurs déréglemens & de leur ignorance, le ſujet le plus ordinaire & le plus agréable de nos dériſions & de nos cenſures. Mais n'eſt-ce pas l'ouvrage de notre orgueil & de notre intérêt que nous trouvons ſi digne de riſée? n'eſt-ce pas notre cupidité qui a placé ſur l'autel, ces idoles mépriſables que nous inſultons? Si le Seigneur ſe choiſiſſoit lui-même ſes victimes, ſeroient-elles ſi indignes de lui? & les aſyles ſaints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foibleſſes & de murmures?

Carême. Sermon du Mercr. de la II. ſemaine. Le reſpect humain préſide fort ſouvent à la déciſion de nos deſtinées, & nous force à des choix que tous nos penchans déſavouent. Tel prend le parti des armes, & ſuit une route d'où mille raiſons de tempérament, de goût, d'intérêt même l'éloignent, parceque né avec un nom, il n'oſeroit ſe borner aux ſoins domeſtiques, & que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel

préfére un célibat dangereux, à un établiſſement qui le dégraderoit dans le monde, & aime mieux s'expoſer à toutes les ſuites de la fragilité, que deshonorer ſon nom par une alliance inégale. Tel ſans aucun attrait pour la retraite, s'y conſacre par pure fierté, parceque n'ayant pas de quoi ſoutenir ſon nom, & s'établir convenablement dans le monde, un aſyle ſaint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obſcure & rampante. Perſonne preſque ne prend dans ſon propre cœur la déciſion de ſa deſtinée. Si l'on eſt maître de ſon ſort, c'eſt la crainte du monde & de ſes jugemens qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté de ceux dont on tient la vie; on n'oſe produire des deſirs qui contrediroient leurs deſſeins, on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares & inhumains, pour élever un ſeul de leurs enfans plus haut que ſes ancêtres, & en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de ſacrifier tous les autres, & de les précipiter dans l'abîme. Ils arrachent du monde, des enfans à qui l'autorité ſeule tient lieu d'attrait pour la re-

traite ; ils conduiſent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore. Pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, & faſſe honneur dans le monde, on ne ſe met point en peine que des ténébres ſacrées cachent les chagrins, les dégouts, les larmes de ce qui ne paroît qu'au yeux de Dieu.

Dieu a-t-il aſſujetti ſes deſſeins à la biſarrerie des arrangemens humains ? Les talens propres d'un état ſont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles ? Le goût qui nous inſpire le choix, vient-il avec l'ordre de la naiſſance ; & la nature a-t-elle formé le cœur d'un puîné, plus pur, plus diſpoſé à remplir les devoirs ſaints & ſublimes du Sacerdoce, que celui de ſes freres ?

Si l'on attend un âge avancé pour ſe choiſir un état, c'eſt le haſard & l'occaſion qui en décident d'ordinaire. Une dignité ſacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'inſtant de l'ignominie du ſiécle, & nous place dans le lieu ſaint. La mort d'un aîné change nos vûes, nous rengage dans le monde d'où nous venions de ſortir ; notre vocation

tion à l'autel expire à meſure que nous voyons revivre de nouvelles eſpérances pour la terre. Un ſimple dépit eſt ſouvent toute la raiſon qui nous arrache bruſquement au ſiécle, & nous précipite dans la retraite. Une liaiſon d'amitié nous fait ſuivre la fortune & la deſtinée d'un ami. Enfin de tous les choix, il n'en eſt point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un Etat de vie, & voilà pourquoi il n'en eſt point où la mépriſe ſoit plus ordinaire.

La proſpérité des Maiſons n'eſt pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère & dans la vertu de ceux qui les ſoutiennent : auſſi leur décadence, leurs calamités, ſont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On ſacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné ; les débauches l'épuiſent, il meurt ſans poſtérité, & ſon nom s'éteint avec lui, & avec le Sacerdoce forcé de ſes frères. Que de Maiſons illuſtres tombées dans l'oubli, ſubſiſteroient encore aujourd'hui, ſi ces ſacrifices de l'ambition & de la cupidité n'en avoient ſappé les fondemens, & enſeveli leur nom & toute leur grandeur ſous leurs ruines !

DES TALENS.

Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Passion.

QUE ſont les grands Talens, que de grands vices, ſi nous ne les employons que pour nous-mêmes ? Que deviennent-ils entre nos mains ? ſouvent les inſtrumens des malheurs publics, toujours la ſource de notre condamnation & de notre perte. Qu'eſt-ce qu'un Souverain né avec une valeur bouillante, & dont les éclairs brillent déja de toutes parts dès ſes plus jeunes ans, ſi la crainte de Dieu ne le conduit & ne le modère ? un aſtre nouveau & malfaiſant, qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette ſcience funeſte, plus les miſères publiques croîtront avec lui. Ses entrepriſes les plus téméraires n'offriront qu'une foible digue à l'impétuoſité de ſa courſe ; il croira effacer, par l'éclat de ſes victoires, leur témérité ou leur iniuſtice. L'eſpérance du ſuccès ſera le ſeul titre qui juſtifiera l'équité de ſes armes, tout ce qui lui paroîtra glorieux deviendra légitime. Il regardera les momens d'un repos ſage & majeſ-

mieux, comme une oiſiveté honteuſe, & des momens qu'on dérobe à ſa gloire. Ses voiſins deviendront ſes ennemis, dès qu'ils pourront devenir ſa conquête; ſes peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes & de leur ſang, la triſte matière de ſes triomphes. Il épuiſera & renverſera ſes propres Etats, pour en conquérir de nouveaux; il armera contre lui les Peuples & les Nations, il troublera la paix de l'univers, il ſe rendra célébre en faiſant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain! & s'il y a un Peuple ſur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui ſouhaiter un tel maître.

Dans une révolution d'Etat, c'eſt une conjoncture bien délicate, de ſe trouver pourvu de toutes les qualités qui rendent habile au gouvernement. On eſt tenté d'entrer ſans aveu dans les affaires publiques; on aime encore mieux ſe rendre néceſſaire à l'aſſemblée des méchans, que d'être inutile au parti des gens de bien. Sous prétexte de chercher à ſon mérite des moyens de paroître, on procure à ſon ambition des moyens de crime & de deshonneur; & ſouvent on abandonne ſon devoir, ſans autre

Oraiſon fun. de M. de Villeroy.

intérêt que celui de n'avoir pu le remplir avec assés d'éclat & de dignité. La France a vu sur la scène, presque dans tous les tems, de ces hommes capables, nés pour ménager les intérêts des Princes, & faire mouvoir les ressorts infinis d'un Etat : mais hélas ! souvent chargés de la haine, comme des affaires publiques, on les a regardés pendant leur vie, plutôt comme les instrumens de la colère du Ciel, que comme des ministres de la Puissance du siécle ; & ils sont morts avec la triste consolation d'avoir eu assés de mérite pour déplaire à tout un Royaume. C'est que le même zéle qui nous attache au Prince, nous endurcit souvent envers le public ; c'est que le même crédit qui nous rend nécessaires au reste des hommes, nous rend quelquefois le reste des hommes méprisable.

Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Passion.

Repassons sur tous les grands Talens qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur Nation & de leur siécle. Les vastes connoissances, empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs & ces docteurs célébres de mensonge, qui dans tous les âges ont levé

l'étendart du ſchiſme & de l'erreur, & formé dans le ſein même du Chriſtianiſme, les ſectes qui le déchirent. Ces beaux eſprits ſi vantés; & qui, par des talens heureux, ont rapproché leur ſiécle du goût & de la politeſſe des anciens, dès que leur cœur s'eſt corrompu, ils n'ont laiſſé au monde que des ouvrages laſcifs & pernicieux, où le poiſon, préparé par des mains habiles, infecte tout les jours les mœurs publiques, & où les ſiécles qui nous ſuivront viendront encore puiſer la licence & la corruption du nôtre.

Comment ont paru ſur la terre ces génies ſupérieurs, mais ambitieux & inquiets, nés pour faire mouvoir les reſſorts des Etats & des Empires, & ébranler l'univers entier? Les Peuples & les Rois ſont devenus le jouet de leur ambition & de leurs intrigues. Les diſſenſions civiles & les malheurs domeſtiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talens. Un ſeul homme obſcur, avec les avantages éminens de la nature, mais ſans conſcience & ſans probité, a pu s'élever, dans le dernier ſiécle, ſur les débris de ſa patrie; changer la face entière d'une Nation voiſine & belliqueuſe, ſi ja-

louſe de ſes droits & de ſa liberté; ſe faire rendre des hommages que ſes citoyens diſputent même à leurs Rois; renverſer le Trône, & donner à l'univers le ſpectacle d'un Souverain, dont la couronne ne put mettre la tête ſacrée à couvert de l'arrêt inoui qui le condamna à la perdre.

Eſprits vaſtes, mais inquiets & turbulens, capables de tout ſoutenir, hors le repos; qui tournent ſans ceſſe autour du pivot même qui les fixe & qui les attache, & qui aiment encore mieux ébranler l'édifice & être écraſés ſous ſes ruines, que de ne pas s'agiter, & faire uſage de leurs talens & de leurs forces. Malheur au ſiécle qui produit de ces hommes rares & merveilleux!

DES GRANDS.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

LES Grands ne ſemblent nés que pour les autres; le même rang qui les donne en ſpectacle, les propoſe pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques. On ſuppoſe que ceux qui méritent nos hommages, ne ſont pas in-

dignes de notre imitation. La foule n'a point d'autres loix que les exemples de ceux qui commandent; leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; & si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux qui les imitent. Notre Nation sur-tout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou pour parler plus équitablement & lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses Maîtres, & plus respectueuse envers les Grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne. On est flatté d'une ressemblance qui nous rapproche de leur rang; tout devient honorable d'après de grands modèles; & souvent l'obstination toute seule, nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La Ville croiroit dégénérer, en ne copiant point les mœurs de la Cour; le citoyen obscur, en imitant la licence des Grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur & de la noblesse; & le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité le perpétue.

Le plaisir, ce premier écueil de la vie humaine, devient comme l'écueil privilégié de la vie des Grands. Dans

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

les autres hommes, cette passion déplorable n'exerce jamais qu'à demi son empire : les obstacles la traversent, la crainte des discours publics la retient, l'amour de la fortune la partage. Dans les Princes & dans les Grands, ou elle ne trouve point d'obstacles, ou les obstacles eux-mêmes, facilement écartés, l'enflamment & l'irritent, (car quels obstacles a jamais trouvés là-dessus la volonté de ceux qui tiennent en leurs mains la fortune publique?) les occasions préviennent presque leurs desirs; leurs regards, si j'ose parler *ainsi*, trouvent par-tout des crimes qui les attendent. L'indécence du siécle & l'avilissement des Cours, honore même d'éloges publics, les attraits qui réussissent à les séduire : on rend ces hommages indignes à l'effronterie la plus honteuse; un bonheur si honteux est regardé avec envie, au lieu de l'être avec exécration; & l'adulation publique couvre l'infamie du crime public. Non, les Princes, dès qu'ils se livrent au vice, ne connoissent plus d'autre frein que leurs volontés, & leurs passions ne trouvent pas plus de résistance que leurs ordres. Ainsi la facilité des passions en devient un nouvel attrait : devant

eux, toutes les voies du crime s'applaniſſent, & tout ce qui plaît eſt bientôt poſſible.

Telle eſt la deſtinée des Grands qui n'uſent de leur proſpérité que pour la félicité des ſens. Ennuyés bientôt de tout, tout leur eſt à charge, & ils ſont à charge à eux-mêmes. Leurs projets ſe détruiſent les uns les autres, & il n'en réſulte jamais qu'une incertitude univerſelle que le caprice forme, & que lui ſeul peut fixer. Leurs ordres ne ſont jamais un moment après, les interprêtes ſurs de leur volonté; on déplaît en obéiſſant; il faut les deviner, & cependant ils ſont une énigme inexplicable à eux-mêmes. Toutes leurs démarches ſont vagues, incertaines, incompréhenſibles: on a beau s'attacher à les ſuivre, on les perd de vûe à chaque inſtant: ils changent de ſentier, on s'égare avec eux, & on les manque encore: ils ſe laſſent des hommages qu'on leur rend, & ils ſont piqués de ceux qu'on leur refuſe. Les ſerviteurs les plus fidèles les importunent par leur ſincérité, & ne réuſſiſſent pas mieux à plaire par leur complaiſance. Maîtres biſarres & incommodes, tout ce qui les environne porte le poids de leurs

Petit Carême. Serm. du III. Dimanche.

caprices & de leur humeur, & ils ne peuvent le porter eux-mêmes : ils ne semblent nés que pour leur malheur, & pour le malheur de ceux qui les servent.

Petit Carême. Serm. du 1. Dimanche. L'ambition & l'amour de la fortune, dans les autres hommes, partagent l'amour du plaisir. Les soins qu'elle exige sont autant de momens dérobés à la volupté. Le desir de parvenir suspend du moins des passions qui de tout tems en ont été l'obstacle. On ne sauroit allier les mouvemens sages & mesurés de l'ambition, avec le loisir, l'oisiveté, & presque toujours le dérangement & les extravagances du vice. En un mot, la débauche a toujours été l'écueil inévitable de l'élévation : & jusqu'ici les plaisirs ont arrêté bien des espérances de fortune ; & l'ont rarement avancée. Mais les Grands, qui n'ont plus rien à desirer du côté de la fortune, ne trouvent rien aussi qui gêne leurs plaisirs : la naissance leur a tout donné ; ils n'ont plus qu'à jouir, pour ainsi dire, d'eux-mêmes. Leurs ancêtres ont travaillé pour eux ; ils se reposent de leur élévation sur leurs titres, tout le reste est pour les passions. Aussi les enfans des hommes illustres sont d'ordinaire les succes-

feurs du rang & des honneurs de leurs pères, & ne le ſont pas toujours de leur gloire & de leur vertu. Héritiers d'un grand nom, il leur paroît inutile de s'en faire un à eux-mêmes. Ils goûtent les fruits d'une gloire dont ils n'ont pas gouté l'amertume : le ſang & les travaux de leurs ancêtres, deviennent le titre de leur molleſſe & de leur oiſiveté. La nature a tout fait pour eux, elle ne laiſſe plus rien à faire au mérite ; & ſouvent l'époque glorieuſe de l'élévation d'une race, devient un moment après elle-même, ſous un indigne héritier, le ſignal de ſa décadence & de ſon opprobre. Les enfans de la gloire & de la magnificence, ſont rarement les enfans de la ſageſſe & de la vertu. Il eſt preſque plus rare de ſoutenir la gloire & les honneurs auſquels on ſuccéde, que de les acquérir ſoi-même.

Comme le premier penchant des Peuples eſt d'imiter les Grands, le premier devoir des Grands eſt de donner de ſaints exemples aux Peuples. Les hommes ordinaires ne ſemblent naître que pour eux ſeuls ; leurs vices ou leurs vertus ſont obſcures comme leur deſtinée. Confondus dans la foule, s'ils tombent, ou s'ils

Petit Carême. Sermon de la Purification.

demeurent fermes, c'eſt également à l'inſçu du public; leur perte ou leur ſalut ſe borne à leur perſonne; ou du moins leur exemple peut bien ſéduire & détourner quelquefois de la vertu, mais il ne ſauroit impoſer & autoriſer le vice.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

La crainte du public eſt un frein pour la licence du commun des hommes. Quelque corrompues que ſoient nos mœurs, le vice n'a pas encore perdu parmi nous toute ſa honte, il reſte encore une ſorte de pudeur publique qui nous force à le cacher; & le monde lui-même, qui ſemble s'en faire honneur, lui attache pourtant encore une eſpéce de flétriſſure & d'opprobre. Il favoriſe les paſſions, & il impoſe pourtant des bienſeances qui les gênent: il fait des leçons publiques du vice & de la volupté, & il exige pourtant le ſecret, & une ſorte de ménagement de ceux qui s'y livrent. Mais les Princes & les Grands ont ſecoué le joug. Ils ne font pas aſſés de cas des hommes, pour redouter leurs cenſures; les hommages publics qu'on leur rend, les raſſurent ſur le mépris ſecret qu'on a pour eux; ils ne craignent pas un public qui les craint & qui les reſpecte; & à la honte du

siécle, ils se flattent, avec raison, qu'on a pour leurs passions les mêmes égards que pour leur personne. La distance qu'il y a d'eux au Peuple, le leur montre dans un point de vûe si éloigné, qu'ils le regardent comme s'il n'étoit pas; ils mépriſent des traits partis de si loin, & qui ne sauroient venir jusqu'à eux; & presque toujours devenus les seuls objets de la censure publique, ils sont les seuls qui l'ignorent.

Quand l'exemple des Grands ne trouveroit pas dans la vanité seule des Peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt & l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendans à leurs graces. Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues & pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court & plus agréable. Le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan & le ministre. Les passions, déja si favorisées par nos penchans, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime. Tous les motifs se réunissent contre la vertu; & s'il est mal-aisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est

Petit Carême. Serm. de la Purification.

difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore !

Petit Carême. Serm. du III. Dimanche.

Le Citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée. Héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom & à leur état: il regarde sans envie ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance. Tous ses désirs sont renfermés dans ce qu'il possède; & s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux; mais non pas des inquiétudes qui le dévorent. Au Grand, rien ne suffit, parcequ'il peut prétendre à tout: ses desirs croissent avec sa fortune; tout ce qui est plus élevé que lui, le fait paroître petit à ses yeux; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en voir qui le précédent. Il ne croit rien avoir s'il n'a tout: son ame est toujours avide & altérée, & il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs & de ses inquiétudes.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression & l'effet contagieux de l'exemple des Grands. Ils sont en spectacle à tout l'univers; leurs actions passent de bouche en bouche, de province en province,

de nation en nation ; rien n'eſt privé dans leur vie, tout appartient au public ; l'étranger dans les Cours les plus éloignées, a les yeux ſur eux comme le Citoyen ; ils vont ſe faire des imitateurs juſques dans les lieux où leur puiſſance leur forme des ennemis. Le monde entier ſe ſent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils ſont, ſi je l'oſe dire, citoyens de l'univers ; au milieu de tous les Peuples ſe paſſent des événemens qui prennent leur ſource dans leurs exemples. Ils ſont chargés devant Dieu de la juſtice ou des iniquités des Nations ; & leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur Empire. La France, ſur-tout, qui depuis long-tems fixe tous les regards de l'Europe, eſt encore plus en ſpectacle qu'aucune autre Nation ; les Etrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, & les porter enſuite dans les contrées les plus éloignées. Nous y voyons même les enfans des Souverains, s'éloigner des plaiſirs & de la magnificence de leur Cour, venir ici comme des hommes privés, ſubſtituer à la langue & aux manières de la Nation, la politeſſe de la nôtre ; & comme le Trône a toujours

leurs premiers regards, se former sur la sagesse & la modération, ou sur l'orgueil & les excès du Prince qui le remplit.

Petit Carême Serm. du III. Dimanche.

Parcourons toutes les passions, c'est sur le cœur des Grands qui vivent dans l'oubli de Dieu, qu'elles exercent un empire plus triste & plus tyrannique. Leurs disgraces sont plus accablantes; plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes; comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux & plus inexorables. Leurs craintes plus excessives; exempts de maux réels, ils s'en forment de chimériques; & la feuille que le vent agite, est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes; plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous allarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux & de plus riant, la plus légère douleur déconcerte leur félicité, & leur est insupportable. Ils ne savent user sagement ni de la maladie, ni de la santé, ni des biens, ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs abrégent leurs jours; & les chagrins, qui suivent toujours

les

les plaiſirs, précipitent le reſte de leurs années. La ſanté, déja ruinée par l'intempérance, ſuccombe ſous la multitude des remédes, & l'excès des attentions achéve ce que n'avoit pu faire l'excès des plaiſirs; & s'ils ſe ſont défendu les excès, la molleſſe & l'oiſiveté toute ſeule deviennent pour eux une eſpéce de maladie & de langueur qui épuiſe toutes les précautions de l'art, & que les précautions uſent & épuiſent elles-mêmes. Enfin leurs aſſujettiſſemens plus triſtes; élevés à vivre d'humeur & de caprices, tout ce qui les gêne & les contraint, les accable. Loin de la Cour, ils croyent vivre dans un triſte exil; ſous les yeux du maître, ils ſe plaignent ſans ceſſe de l'aſſujettiſſement des devoirs & de la contrainte des bienſéances: ils ne peuvent porter, ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Le repos leur eſt auſſi inſupportable que l'agitation; ou plutôt ils ſont par-tout à charge à eux-mêmes. Tout eſt un joug péſant à qui veut vivre ſans joug & ſans régle.

Plus on eſt grand, plus on eſt redevable au public. L'élévation qui bleſſe déja l'orgueil de ceux qui nous

Petit Carême. Sermon du I. Dimanche.

ſont ſoumis, les rend des cenſeurs plus ſévères & plus éclairés de nos vices. Il ſemble qu'ils veulent regagner par les cenſures, ce qu'ils perdent par la ſoumiſſion. Ils ſe vengent de la ſervitude, par la liberté des diſcours. Les Grands ſe croyent tout permis, & on ne pardonne rien aux Grands : ils vivent comme s'ils n'avoient point de ſpectateurs ; & cependant ils ſont tout ſeuls comme le ſpectacle éternel du reſte de la terre.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Les exemples des Grands ont un caractère de perpétuité qui intéreſſe tous les ſiécles à venir. Les vices ou des vertus des hommes du commun, meurent d'ordinaire avec eux : leur mémoire périt avec leur perſonne, & leurs actions ſont enſevelies & repoſent ſous l'obſcurité du même tombeau que leurs cendres. Mais les Grands ſont de tous les ſiécles ; leur vie liée avec les événemens publics, paſſe avec eux d'âge en âge. Leurs paſſions, ou conſervées dans des monumens publics, ou immortaliſées dans nos hiſtoires, ou chantées par une poéſie laſcive, iront encore préparer des piéges à la dernière poſtérité. Le monde eſt encore plein d'écrits pernicieux qui ont tranſmis juſqu'à nous les déſordres des Cours

précédentes. Les dissolutions des Grands ne meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, & l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siécle.

DU MONDE.

QU'EST-CE que le Monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enyvrés de ses plaisirs, & qui ne peuvent se passer de lui ? C'est une servitude éternelle où nul ne vit pour soi, & où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers & aimer son esclavage. C'est une révolution journalière d'événemens qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes & les plus tristes ; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablans. C'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines & leur amertume. Le jeu lasse, par ses fureurs & par ses capri-

Avent. Sermon de la Toussaint.

ces ; les converſations ennuyent, par les oppoſitions d'humeur & la contrariété des ſentimens : les paſſions & les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-tems, leurs bruits déſagréables. Les ſpectacles, ne trouvant preſque plus dans les ſpectateurs que des ames groſſièrement diſſolues, & incapables d'être réveillées que par les excès les plus monſtrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces paſſions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, & dreſſer des piéges à l'innocence. Le Monde enfin eſt un lieu où l'eſpérance même, qu'on regarde comme une paſſion ſi douce, rend tous les hommes malheureux ; où ceux qui n'eſpèrent rien ſe croyent encore plus miſérables ; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-tems ; & où l'ennui eſt preſque la deſtinée la plus douce & la plus ſupportable qu'on puiſſe y attendre. Voilà le Monde ; & ce n'eſt pas ce Monde obſcur qui ne connoît ni les grands plaiſirs, ni les charmes de la proſpérité, de la faveur & de l'opulence ; c'eſt le Monde dans ſon beau, c'eſt le Monde de la Cour.

Raiſon fu- Si le Monde n'attachoit les hom-

mes que par le bonheur de leur condition préſente, comme il ne fait point d'heureux, il ne ſe feroit point d'adorateurs. L'avenir qu'il nous montre toujours, eſt ſa grande reſſource, & ſa ſéduction eſt inévitable. Il nous lie par ſes eſpérances, ne pouvant nous ſatisfaire par ſes dons; & l'erreur de ſes promeſſes nous endort toujours ſur le néant de ſes bienfaits. néb. de M. le Dauphin.

Les hommes parlent tous les jours, ſur le néant des choſes humaines, le langage de la vérité; & ils n'en ſuivent pas moins les voies de la vanité & du menſonge. Nous diſons ſans ceſſe que le Monde n'eſt rien, & nous ne vivons que pour le Monde. Sages ſeulement dans les diſcours, inſenſés dans les œuvres; philoſophes dans l'utilité des converſations, peuple dans tout le cours de notre conduite; toujours éloquens à décrier le Monde, toujours plus vifs à l'aimer. Nous fléchiſſons les genoux avec la multitude, devant l'idole que nous venons de fouler aux pieds; & à nos mépris ſuccédent bientôt de nouveaux hommages. Ce qui paroît grand aux yeux du Monde, eſt toujours grand pour nous; ce qu'il appelle bonheur, eſt la ſeule félicité

où notre cœur aſpire ; ce qu'il vante, eſt la ſeule gloire qui nous touche.

Tome des Oraiſons funéb. I. Serm. d'une Profeſſ. Religieuſe.

Tout eſt danger dans le Monde. Dangers dans la naiſſance ; elle eſt une eſpéce d'engagement à toutes les paſſions : dangers dans l'élévation ; elle nous fait une loi de tout ce que l'Evangile condamne : dangers dans les ſoins publics ; il faut prendre ſur ſoi les paſſions des Grands & la misère des Peuples, allier les maximes de la Religion avec celles de la prudence de la chair, & opter entre ſa conſcience & ſa fortune : dangers dans l'uſage des grands biens ; nous avons ſans ceſſe à nous défendre ou des profuſions qu'inſpire la vanité, ou de la dureté que produit l'avarice : dangers dans les exemples ; le vice perd ſon horreur par l'autorité de ceux qui nous le montrent ; & nous ſommes raſſurés, en trouvant dans les foibleſſes d'autrui une excuſe à nos foibleſſes propres : dangers dans les entretiens ; on veut plaire, & l'on ne plaît que par les paſſions, ou qu'on reçoit ou qu'on inſpire : dangers dans les amitiés ; le venin s'inſinue par la conformité des humeurs, & par les douceurs de la ſociété ; on ne peut

ſe paſſer de délaſſement, & le Monde n'en fournit que de funeſtes à l'innocence : dangers dans les concurrences ; on veut s'élever, & il eſt mal-aiſé d'aimer ceux qui nous ſupplantent, & qu'on nous préfère ; dès que les intérêts ſont diviſés, les cœurs auſſi ne tardent pas de l'être : dangers dans le mariage ; la durée du lien refroidit preſque toujours celle de la tendreſſe ; il eſt rare que la conformité des humeurs ratifie un nœud que la conformité ſeule des intérêts forme preſque toujours ; une ſociété ſainte devient une tentation domeſtique ; & dès que le devoir devient un joug, le cœur s'eſt bientôt formé d'autres chaînes : dangers dans l'état de liberté ; les paſſions qui n'ont point de frein, s'échappent malgré nous, & l'éloignement d'un lien ſacré n'eſt ſouvent que l'amour d'une ſervitude plus univerſelle : dangers dans la probité mondaine ; dès que le Monde eſt content de nous, on ſe perſuade auſſi que le Seigneur doit l'être ; on confond la réputation de la vertu avec la vertu même ; & parce qu'on n'a pas de ces vices que le Monde condamne, on croit avoir toutes les vertus que l'Evangile exige : enfin dangers dans

la piété même ; comme elle eſt rare dans le monde, les louanges qu'elle s'attire en corrompent ſouvent le principe : on avoit d'abord cherché Dieu dans la vertu, on s'y cherche bien-tôt ſoi-même.

Voilà le Monde. Si on échappe d'un péril, on vient bientôt échouer à un autre. Si l'exemple nous trouve inébranlables, l'amitié nous ſéduit ; ſi l'intérêt ne nous touche pas, la gloire & la réputation nous entraînent ; ſi nous nous défendons des grands excès, des paſſions plus douces & plus dangereuſes ne nous trouvent pas inſenſibles ; ſi l'inclination nous éloigne du déréglement & de la débauche, la complaiſance nous y jette ; ſi nous ſommes libres d'ambition pour nous-mêmes, nous la ſentons revivre pour nos enfans ; ſi nous ſommes fidéles à ne pas chercher les occaſions, nous ne ſaurions répondre de celles qui nous cherchent.

Avent. Sermon du III. Dimanche.

Voyons toutes ces ames qui ont vieilli dans le monde, & que l'âge tout ſeul a retirées des plaiſirs, l'amour du Monde ne meurt qu'avec elles ; ſous des dehors différens, & que la bienſéance ſeule a changées, nous voyons le même goût pour le Monde, les mêmes penchans, la même

même vivacité pour les plaisirs ; un cœur jeune encore dans un corps changé & effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années ; on fait revivre par l'erreur de l'imagination, tout ce que l'âge & les tems nous ont ôté ; on regarde avec envie une jeunesse florissante, & les amusemens qui la suivent ; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état ; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, & sans s'exposer à la risée publique. Enfin à mesure que le Monde s'enfuit & nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais. Le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, & nous mettre hors d'état de nous en passer.

Rien n'est constant dans le Monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. On y voit une Sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres ; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient il

Avent. Sermon de la Toussaint.

n'y a qu'un moment devant eux ; en produiſant tous les jours de nouveaux héros ſur le théâtre, & faiſant éclipſer ceux qui auparavant y jouoient un rôle ſi brillant ; en donnant ſans ceſſe de nouvelles ſcènes à l'univers. Les hommes paſſent toute leur vie dans des agitations, des projets, & des meſures : toujours attentifs ou à ſe ſurprendre, ou à éviter d'être ſurpris : toujours empreſſés & habiles à profiter de la retraite, de la diſgrace, ou de la mort de leurs concurrens, & à ſe faire de ces grandes leçons de mépris du Monde, de nouveaux motifs d'ambition & de cupidité : toujours occupés ou de leurs craintes, ou de leurs eſpérances ; toujours inquiets ou ſur le préſent, ou ſur l'avenir ; jamais tranquilles ; travaillant tous pour le repos, & s'en éloignant toujours plus.

Panég. de Saint Benoît. Le monde tout ſeul eſt trop triſte & trop dégoutant pour nous plaire & pour nous ſéduire ; il faut que nous nous en mêlions nous-mêmes, & que nous aidions, par nos erreurs, l'impuiſſance de ſes attraits. Ainſi ce Monde miſérable que nous aimons, n'exiſte nulle part ; c'eſt une chimère qui n'eſt qu'en nous.

mêmes; c'eſt une divinité imaginaire qui eſt l'ouvrage de notre cœur tout ſeul. Ce ſont nos deſirs & nos eſpérances qui ſont nos dieux auſquels nous ſacrifions tout, & qui forment nos ſeuls plaiſirs, & nos paſſions les plus violentes.

Quelle reſſource pour un homme, lequel après avoir ſacrifié au Monde & à ſes maîtres, ſon repos, ſa conſcience, ſes biens, ſa jeuneſſe, ſa ſanté; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des aſſujettiſſemens, pour des eſpérances frivoles, ſe voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation & de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, & qu'il croyoit déja tenir; menacé, s'il ſe plaint, de perdre celles qu'il poſſéde; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, & de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas cru dignes autrefois de recevoir ſes ordres? Ira-t-il loin du Monde, ſe venger par des murmures éternels de l'injuſtice des hommes? Mais que fera-t-il dans ſa retraite, que laiſſer plus de loiſir, & trouver moins de diverſion à ſes chagrins? Se conſolera-t-il dans l'exemple de ſes ſemblables? Mais nos malheurs, à nos yeux, ne reſſemblent

Avent. Sermon de la Touſſaint.

jamais aux malheurs d'autrui ; & d'ailleurs, quelle consolation, de sentir renouveller ses peines, à mesure qu'on en trouve l'image & le souvenir dans les autres ? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie, & dans la force de son esprit ? Mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté : on peut être philosophe pour le public ; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource, en se livrant aux plaisirs & aux infâmes voluptés ? Mais le cœur, en changeant de passions, ne fait que changer de supplices. Cherchera-t-il dans l'indolence & dans la paresse, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances & des prétentions ? Une conscience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut ne plus sentir ses disgraces & ses malheurs, on sent toujours ses infidélités & ses crimes.

Paneg. de Saint Benoît. Le Monde est plus séduisant par les charmes qu'il promet, qu'il ne l'est par les faveurs réelles qu'il accorde. Nul presque de tous ceux que le Monde séduit & entraîne, n'est content de sa destinée ; & si l'espoir d'une condition plus heureuse n'a-

douciſſoit les peines de notre état préſent, & ne lioit encore nos cœurs au Monde, il ne faudroit pour nous en détromper, que les dégoûts & les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous ſommes chacun en ſecret ingénieux à nous ſéduire ſur l'amertume de notre condition préſente. Loin de conclure que le Monde ne ſauroit faire des heureux, & qu'il faut chercher ailleurs le bonheur que nous aſpirons, & que le Monde ne ſauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque & ce que nous ſouhaitons. Nous charmons nos ennuis préſens par l'eſpoir d'un avenir chimérique; & par une illuſion perpétuelle & déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand ſur nos paſſions injuſtes, pour nous rappeller à lui, par des eſpérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons, de notre mépriſe même, l'occaſion de retomber dans de nouvelles. Nous remplaçons par l'erreur de notre imagination ce qui manque à nos deſirs; nous ne jouiſſons jamais, nous eſpérons toujours. C'eſt-à-dire, ce n'eſt pas le Monde préſent que nous aimons, nous n'y ſommes pas aſſés

heureux, c'eſt ce Monde chimérique que nous nous formons à nous-mêmes : ce n'eſt pas un bonheur réel, c'eſt une vaine image après laquelle nous courons, ſans jamais pouvoir y atteindre : c'eſt un preſtige qui nous joue, qui ne ſe montre jamais que de loin, & qui s'évanouit & s'éloigne encore, lorſque nous croyons y toucher & le ſaiſir.

Paraphraſe du Pſeaume XI.

La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le deſir inſatiable d'accumuler ; voilà les vertus que le Monde connoît & eſtime, voilà les Vertus auſquelles il porte ſes partiſans. La droiture y paſſe pour ſimplicité ; être double & diſſimulé, eſt un mérite qui honore. Toutes ſes ſociétés ſont empoiſonnées par le défaut de ſincérité. La parole n'y eſt plus l'interprète des cœurs, elle n'en eſt que le maſque qui le cache & qui le déguiſe. Les entretiens n'y ſont que des menſonges affectés, ſous les dehors de l'amitié & de la politeſſe. On ſe prodigue à l'envi les louanges & les adulations ; & on porte dans le cœur la haine, la jalouſie, & le mépris de ceux qu'on loue. Loin de ſe regarder tous comme ne faiſant entre eux qu'une même famille dont les

intérêts doivent être communs, il ſemble que les hommes ne ſe lient enſemble que pour ſe tromper mutuellement & ſe donner le change. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami, rompt tous les liens du ſang & de l'amitié; & c'eſt un motif ſi bas qui décide de nos haines & de nos amours. Les beſoins & les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence & de la dureté, même dans les cœurs, lorſqu'on peut le négliger ſans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le ſecourir.

Si nous connoiſſions le fond & l'intérieur du Monde; ſi nous pouvions entrer dans le détail ſecret de ſes ſoucis & de ſes noires inquiétudes; ſi nous pouvions percer cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie, que plaiſirs, que pompe & magnificence, que nous le trouverions différent de ce qu'il paroît! Nous n'y verrions que des malheureux; le père diviſé d'avec l'enfant; l'époux d'avec l'épouſe; le ſecret des familles ne cacher aux yeux du public que des antipathies, des jalouſies, des murmures, des diſſenſions éternelles. Les amitiés y ſont troublées par les ſoupçons, par les

Tome des Oraiſ. Funéb. I. Sermon d'une Profeſſ. Religieuſe.

intérêts par les caprices. Les liaisons les plus étroites y sont réfroidies par l'inconstance. Les engagemens les plus tendres y finissent par la haine & la perfidie. Les fortunes les plus brillantes y perdent tout leur agrément, par les assujettissemens qu'elles exigent. Les places les plus honorables n'y font sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut. Chacun s'y plaint de sa destinée. Les plus élevés n'y sont pas les plus heureux. Ils montent par leur rang & par leur fortune jusqu'au-dessus des nuées ; on les perd de vûe, si haut ils sont placés. Ils paroissent au-dessus du reste des hommes par les hommages qu'on leur rend, par l'éclat qui les environne, par les graces qu'ils distribuent, par les adulations éternelles dont la prospérité & la puissance sont toujours accompagnées ; & par la satiété même des plaisirs, & par la gêne des assujettissemens & des bienséances, & par la bisarrerie de leurs desirs, & par l'amertume de leurs jalousies, & par la bassesse qu'ils employent pour plaire au maître, & par les dégoûts qu'ils en essuyent, ils sont plus bas que le peuple, & plus malheureux que lui.

DES FAUSSES VERTUS.

LE monde ſe vante qu'au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs publiques, il a encore ſauvé du débris des reſtes d'honneur & de droiture ; que malgré les vices & les paſſions qui le dominent, paroiſſent encore ſous ſes étendards des hommes fidèles à l'amitié, zèlés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, eſclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injuſtice, protecteurs de la foibleſſe, en un mot, partiſans du plaiſir, & néanmoins ſéducteurs de la vertu. Voilà les héros d'honneur & de probité que le monde fait tant valoir. Mais ces hommes vertueux dont il ſe fait tant d'honneur, n'ont au fond ſouvent pour eux que l'erreur publique. Amis fidèles, je le veux ; mais c'eſt le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie ; & dans les amis ils n'aiment qu'eux-mêmes. Bons citoyens, il eſt vrai ; mais la gloire & les honneurs qui nous reviennent en ſervant la patrie, ſont l'unique lien & le ſeul devoir qui les attache. Amateurs de

Petit Carême. Serm. du Dim. de la Paſſion.

la vérité, je l'avoue; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit & la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes. Observateurs de leur parole; mais c'est un orgueil qui trouveroit de la lâcheté & de l'inconstance à se dédire, ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses. Vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes. Protecteurs de la foiblesse; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité; & les éloges des opprimés sont ce que leur offre de plus touchant leur oppression & leur misère.

Petit Carême. Serm. du Vendredi Saint.

On aime le devoir & l'équité, lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour eux; qu'on peut compter sur les suffrages publics, que notre fermeté va nous donner en spectacle au monde, & que nous devenons plus grands aux yeux des hommes par la défense héroïque de la vérité, que nous ne l'aurions été par la dissimulation & la soupleſſe. Nous cherchons la gloire & les applaudissemens dans le devoir, & presque toujours c'est la vanité qui donne des défenseurs à la vérité.

Qu'il s'offre aux vertueux du siécle une occasion sûre de décréditer un ennemi, ou de supplanter un concurrent, pourvû qu'il conserve la réputation & la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite. Que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu. Plaçons-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera point de l'accorder avec son devoir : en un mot, qu'il passe toujours pour un homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Petit Carême. Sermon du Dim. de la Passion.

Les vertus humaines, nées le plus souvent dans l'orgueil & dans l'amour de la gloire, y trouvent un moment après leur tombeau. Formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret & dans les ténébres. Appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugemens des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles. Les tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire. Enfin le foible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

C'eſt la Religion toute ſeule qui aſſure la vertu, parceque les motifs qu'elle nous fournit ſont par-tout les mêmes. La honte & l'opprobre en ſeroient le prix devant les hommes, qu'elle n'en paroîtroit que plus belle & plus glorieuſe à l'homme de bien : ſa vie même ſeroit en péril, qu'il ne voudroit pas la racheter aux dépens de ſa vertu. Le ſecret & l'impunité ne ſont pas pour lui des attraits pour le vice ; la gloire même, & les acclamations publiques le ſolliciteroient à une entrepriſe ambitieuſe & injuſte, qu'il préféreroit le devoir & la régle qui le condamnent, aux applaudiſſemens de l'univers qui l'approuve.

DES HOMMES.

Avent. Sermon du jour de Noel.

LEs Hommes, dans les commencemens, n'étoient liés entre eux ni par le culte, ni par une eſpérance commune. Ils ſe regardoient preſque comme d'une eſpéce différente. La diverſité des Religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce ſemble, diverſifié en eux la même nature. A

peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore. Ils s'exterminoient comme des bêtes féroces; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, & à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monumens éclatans de leurs victoires. On auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, & qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leurs querelles, & terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis. Tout divisoit les hommes, & rien ne les lioit entr'eux que les passions & les intérêts qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions & de leurs discordes.

La guerre & la fureur semblent avoir établi parmi les hommes une demeure éternelle. Les Rois s'élèvent contre les Rois, les Peuples contre les Peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire. Un vil monceau de pierres arme leur fureur & leur vengeance; & des Nations entières vont périr & s'ensevelir sous ses murs, pour

diſputer à qui demeureront les ruines. La terre n'eſt pas aſſés vaſte pour les contenir, & les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même ſemble avoir miſes aux Etats & aux Empires. Chacun veut uſurper ſur ſon voiſin; & un miſérable champ de bataille, qui ſuffit à peine pour la ſépulture de ceux qui l'ont diſputé, devient le prix des ruiſſeaux de ſang dont il demeure à jamais ſouillé. Ce n'eſt pas tout, l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit ſous les mêmes loix, ne réunit pas les cœurs & les affections. Les haines, les jalouſies diviſent les citoyens, comme elles diviſent les Nations. Les animoſités ſe perpétuent dans les familles, & les pères les tranſmettent aux enfans comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau déſarmer le bras, elle ne déſarme pas les cœurs: il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement ſon ennemi avec le glaive de la langue. La haine obligée de ſe renfermer au-dedans, en devient plus profonde & plus amère; & pardonner eſt une foibleſſe qui deshonore. L'union, la paix ſemblent bannies du milieu de nous, & les haines partagent la Cour, la

Ville, les familles; & ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienſéances mêmes, que le ſang du moins devroit unir, ſe déchirent, ſe dévorent, voudroient ſe détruire & s'élever ſur les ruines les uns des autres; & la Religion qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'eſt plus écoutée. Nous vivons tranquillement dans cet état affreux; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme ſur l'injuſtice de notre haine & de notre éloignement pour eux; & ſi nous nous en rapprochons à la mort, ce n'eſt pas que nous les aimions, c'eſt que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr; c'eſt que tous nos ſentimens ſont preſque éteints; ou du moins, c'eſt que nous ne ſentons plus rien que notre défaillance & notre extinction prochaine.

DES PASSIONS.

L'HOMME en proie à ſes paſſions injuſtes & violentes, ſent au dedans de lui la diſſenſion la plus terrible. Livré aux agitations & aux fureurs de ſon propre cœur, com- Avent. Sermon du Jour de Noel.

battu par la multiplicité & la contrariété éternelle de ſes penchans déréglés, il ne peut trouver la paix, parcequ'il ne la cherche que dans la ſource même de ſes troubles & de ſes inquiétudes. Les Philoſophes s'étoient vanté de pouvoir la donner à leurs diſciples; mais le calme univerſel des paſſions qu'ils promettoient à leurs ſages, & qu'ils annonçoient avec tant d'emphaſe, en pouvoit réprimer les ſaillies, mais en laiſſoit tout le venin & tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil & d'oſtentation; elle maſquoit les dehors, mais ſous ce maſque d'appareil, l'homme ſe trouvoit toujours lui-même.

Paraphraſe du Pſeaume VIII.

On n'en vient pas tout-à-coup à des excès de haine, de mauvaiſe-foi, de calomnie; l'humanité, l'honneur, un reſte de droiture, le cœur enfin pas encore familiariſé avec le crime, ſe refuſeroit à ces noirceurs, & en ſeroit effrayé; ce n'eſt que par dégré que l'on parvient à s'y livrer. On commence par nourrir dans ſon cœur des ſentimens injuſtes de jalouſie contre ſon prochain: ſes talens, ſa réputation, ſa proſpérité, ſont autant de vers qui nous rongent & nous dévorent en ſecret. Plus ſa gloire & ſa fortune croiſ-

ſent

ſent, plus notre averſion ſe fortifie & s'allume : elle devient au-dedans de nous comme un poiſon qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur ; ce ſont-là comme les douleurs & le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'ame eſt une fois imbibée de venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans ſon ſein, il ne lui en coute plus rien d'enfanter des monſtres. Elle ſe ſoulage même en produiſant au-dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité & de la haine, c'eſt-à-dire, l'impoſture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie.

On a beau dire que les ſoins des paſſions ſont la félicité de ceux qui en ſont épris ; c'eſt un langage dont le monde ſe fait honneur, & que l'expérience dément. Quel ſupplice pour une perſonne qui veut plaire, que les ſoins éternels d'une beauté, qui s'éfface & s'éteint tous les jours ! Quelle attention ! quelle gêne ! il faut prendre ſur ſoi, ſur ſes inclinations, ſur ſes plaiſirs, ſur ſon indolence. Quel ſecret dépit, quand ces ſoins ont été inutiles, & qu'il s'eſt trouvé des attraits plus heureux, & ſur qui tous les regards ont tourné ! Quelle tyrannie que celle des uſages ! il faut pourtant s'y aſſujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on ſe retran-

Carême. Serm. du Jeudi de la Paſſion.

che, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, & qui peut être fait acheter bien cher les retardemens & les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition. Quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des allarmes, des jalousies, des assujettissemens, des bassesses! Je ne parle pas d'un engagement de passion. Quelle frayeur que le mystère n'éclate! que de mesures à garder du coté de la bienséance & de la gloire! que d'yeux à éviter! que de surveillans à tromper! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres & les confidens de sa passion! Quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on sacrifie son honneur & sa liberté, & dont on n'oseroit se plaindre! A tout cela, ajoutez ces momens cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, & de sentir toute l'indignité de notre état: ces momens où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, & trouve son supplice dans ses dégoûts & dans sa propre inconstance.

DE L'ORGUEIL.

L'ORGUEIL a été de tout tems la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand & maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au-dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur je ne sai quel sentiment de sa propre excellence, il se prêta d'abord à des penchans si doux; il ne chercha plus qu'à s'élever de dégré en dégré; & ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur de son ame, il monta jusqu'au-dessus des nuées, & se fit rendre des honneurs divins. L'univers adora comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vu naître, & qui étoient venus tant de siécles après lui. *Mystères. Serm. de l'Incarnation.*

Nous nous donnons souvent de plein droit des titres que le public nous refuse, & que nos ancêtres n'ont jamais eus; & l'on voit parmi nous beaucoup de gens parer une roture encore toute fraîche, d'un nom illustre, & recueillir avec affectation, les débris de ces familles *Panég. de S. François de Paule.*

antiques & éteintes, pour les enter sur un nom obscur, & à peine échappé de parmi le peuple. Quel siécle fut plus gâté là dessus que le nôtre? Nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant. Contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres; & en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de désavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance; être sur les formalités, d'une délicatesse de mauvais goût, & selon l'Evangile & selon le siécle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien & ses pas, & ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom & de sa qualité.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

L'orgueil est la source secrette de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, & fait qu'il suppose en lui plus de force & plus de lumières que dans le reste des hommes, parcequ'il a

osé secouer un joug qui les assujettit tous, & contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contenté d'adorer.

Telle est l'injustice de notre orgueil, que malgré ces foiblesses qui nous font rougir en secret, ce vuide & ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous nous sommes à charge, & que nous portons par-tout avec nous l'ennui, le dégoût & l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes, nous voulons pourtant imposer au public, & qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes; & le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas, & les louanges que nous ne méritons pas, & qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons, nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'équité de leurs jugemens, & nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères & de nos foiblesses. Panég. de Saint Jean-Baptiste.

L'orgueil a été la première source des troubles qui déchirent le cœur Avent. Sermon du jour de Noel.

de l'homme. Quelles guerres, quelles fureurs cette funeſte paſſion n'a-t-elle pas allumées ſur la terre? De quels torrens de ſang n'a-t-elle pas inondé l'univers? Et l'hiſtoire des Peuples & des Empires, des Princes & des Conquérans, l'hiſtoire de tous les ſiécles & de toutes les Nations, qu'eſt-elle, que l'hiſtoire des calamités dont l'orgueil avoit depuis le commencement affligé les hommes? Le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette paſſion hautaine & inſenſée donnoit tous les jours les ſcênes les plus ſanglantes. Mais ce qui ſe paſſoit au dehors, n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au-dedans de lui-même. Le deſir de s'élever étoit une vertu; la modération paſſoit pour lâcheté. Un homme ſeul bouleverſoit ſa patrie, renverſoit les loix & les coutumes, faiſoit des millions de malheureux, pour uſurper la première place parmi ſes citoyens; & le ſuccès de ſon crime lui attiroit des hommages; & ſon nom ſouillé du ſang de ſes frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conſervoient la mémoire; & un ſcélérat heureux devenoit le plus grand hom-

me de ſon ſiécle. Cette paſſion en deſcendant dans la foule étoit moins éclatante, mais elle n'en étoit pas moins vive & furieuſe. L'homme obſcur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public ; chacun vouloit l'emporter ſur ſes égaux. L'Orateur, le Philoſophe ſe diſputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux & de leurs veilles ; & comme les deſirs de l'orgueil ſont inſatiables, l'homme à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit auſſi être calme & paiſible. L'orgueil devenu la ſeule ſource de l'honneur & de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos & du bonheur des hommes.

Nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudiſſe à nos défauts comme à nos vertus ; & quoique nous ſentions nos foibleſſes, nous ſommes aſſés injuſtes pour exiger que les autres ne les voient pas, & qu'ils nous faſſent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvriſſent que pour publier nos louanges, & que le monce, qui ne pardonne rien, qui n'é-

Carême. Sermon du Vendr. après les Cendres.

pargne pas même ſes maîtres, admirât en nous ce qu'il cenſure dans les autres.

Panég. de Saint Jean-Baptiſte.

Mais c'eſt peu de vouloir nous attribuer les talens & les vertus que nous n'avons pas; nous diſputons même aux autres celles qu'ils ont. Il ſemble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur donne, & que les honneurs qu'ils reçoivent ſont des injuſtices qu'on nous fait. Incapables d'élévation, de vertu, de généroſité, nous ne pouvons la ſouffrir dans les autres; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus, le mérite nous bleſſe & nous éblouit; & ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes.

Myſtères. Serm. de l'Incarnation.

Un des caractères les plus marqués de l'orgueil, c'eſt cette impoſture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, & qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudiſſemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit deſcendue. L'orgueil ſe cache pour être découvert; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous ſuive; on ne renonce aux honneurs, que pour être honoré;

noré; on ne souffre le mépris, que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes; & rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Si la calomnie nous trouve patiens, c'est parceque nous prévoyons que la vérité va la confondre, & qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent, que parceque notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissons: nous aimons les opprobres passagers, & où notre vanité voit des ressources promptes; il faut quelque autre attrait qui nous adoucisse le mépris, que le plaisir d'être méprisé. On pardonne; mais en faisant sentir qu'on est l'offensé, & qu'on se relâche de son droit. On fait une avance de réconciliation; mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété toute seule a part à cette démarche. On dit du bien de ceux qui nous calomnient; mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin il est difficile de ne pas se rechercher soi-même, & encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parceque plus l'homme sem-

ble s'oublier, plus l'orgueil eſt attentif à faire enſorte qu'il ſe retrouve.

DE L'AMBITION.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

L'AMBITION, ce deſir inſatiable de s'élever au deſſus & ſur les ruines mêmes des autres; ce ver qui pique le cœur, & ne le laiſſe jamais tranquille; cette paſſion qui eſt le grand reſſort des intrigues & de toutes les agitations des Cours, qui forme les révolutions des Etats, qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux ſpectacles; cette paſſion qui oſe tout, & à laquelle rien ne coute, rend malheureux celui qui en eſt poſſédé. L'ambitieux ne jouit de rien; ni de ſa gloire, il la trouve obſcure: ni de ſes places, il veut monter plus haut: ni de ſa proſpérité, il ſéche & dépérit au milieu de ſon abondance: ni des hommages qu'on lui rend, ils ſont empoiſonnés par ceux qu'il eſt obligé de rendre lui-même: ni de ſa faveur, elle devient amère, dès qu'il faut la partager avec ſes concurrens: ni de ſon repos, il eſt mal-

heureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille. Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore & le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! Il faut paroître non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation; on encense & on adore l'idole qu'on méprise: bassesse de lâcheté; il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, & les recevoir presque comme des graces: bassesse de dissimulation; point de sentimens à soi, & ne penser que d'après les autres: Bassesse de déréglement; devenir les complices, & peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons, & entrer en part de leurs désordres, pour participer plus surement à leurs graces: enfin, bassesse même d'hypocrisie; emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir, & faire servir à l'ambition la Religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes ames: c'est le caractère d'un cœur lâche & rampant; c'est le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire; celle qu'on doit aux bas-

ſeſſes & aux intrigues de l'ambition, porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous deshonore : elle ne promet les royaumes du monde & toute leur gloire, qu'à ceux qui ſe proſternent devant l'iniquité, & qui ſe dégradent honteuſement eux-mêmes. On reproche toujours nos baſſeſſes à notre élévation ; nos places rappellent ſans ceſſe les aviliſſemens qui les ont méritées ; & les titres de nos honneurs & de nos dignités, deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie.

Myſtères. Sermon de la Paſſion de N. Seigneur.

L'ambition nous rend faux, lâches, timides, quand il faut ſoutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'eſt pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine nobleſſe qui inſpire l'amour de l'équité, & qui ſeule fait les grands hommes, les bons ſujets, les Miniſtres fidéles, & les Magiſtrats illuſtres. Ainſi on ne ſauroit compter ſur un cœur en qui l'ambition domine ; il n'a rien de ſur, rien de fixe, rien de grand ; ſans principes, ſans maximes, ſans ſentimens, il prend toutes les formes, il ſe plie ſans ceſſe au gré des paſſions d'autrui ; prêt à

tout également, ſelon que le vent tourne, ou à ſoutenir l'équité, ou à prêter ſa protection à l'injuſtice. On a beau dire que l'ambition eſt la paſſion des grandes ames; on n'eſt grand que pour l'amour de la vérité, & lorſqu'on ne veut plaire que par elle.

Dans l'eſprit de l'ambitieux, le ſuccès couvre la honte des moyens: il veut parvenir, & tout ce qui le méne là, eſt la ſeule gloire qu'il cherche. Il regarde ces vertus romaines qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur & aux ſervices, comme des vertus de romans & de théâtre: & croit que l'élévation des ſentimens pouvoit faire autrefois des héros de la gloire; mais que c'eſt la baſſeſſe & l'aviliſſement qui font aujourd'hui ceux de la fortune. Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Un homme livré à l'ambition ne ſe laiſſe point rebuter par les difficultés qu'il trouve ſur ſon chemin; il ſe refond, il ſe métamorphoſe, il force ſon naturel & l'aſſujettit à ſa paſſion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & ſoumis eſſuyer les caprices d'un Miniſtre, mériter par mille baſſeſſes la protection d'un ſubalterne en crédit, & ſe dégrader Myſtéres. Serm. de la Viſitation de la Ste. Vierge.

juſqu'à vouloir être redevable de ſa fortune à la vanité d'un commis, ou à l'avarice d'un eſclave. Vif & ardent pour le plaiſir, il conſume ennuyeuſement dans des anti-chambres, & à la ſuite des Grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens. Ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles; prend non-ſeulement ſur ſes aiſes, mais encore ſur ſon ſommeil & ſur ſa ſanté, dequoi y fournir. Enfin, d'une humeur ſerrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout eſt inondé de ſes dons; il n'eſt pas juſqu'à l'affabilité & aux égards d'un domeſtique qui ne ſoit le prix de ſes largeſſes.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Si l'ambition gagne & infecte le cœur des Rois; ſi le Souverain oubliant qu'il eſt le protecteur de la tranquillité publique, préfère ſa propre gloire à l'amour & à la tranquillité de ſes peuples: s'il aime mieux conquérir des Provinces que de régner ſur les cœurs; s'il lui paroît plus glorieux d'être le deſtructeur de ſes voiſins que le père de ſon peuple; ſi le deuil & la déſolation de ſes ſujets eſt le ſeul chant de gloire qui accompagne ſes victoires; s'il

fait ſervir à lui ſeul une puiſſance qui ne lui eſt donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne ; en un mot, s'il n'eſt Roi que pour le malheur des hommes, & qu'il n'éléve l'idole de ſa grandeur que ſur les larmes & les débris des Peuples & des Nations, quel fléau pour la terre ! Sa gloire ſera toujours ſouillée de ſang. Quelque inſenſé chantera peut-être ſes victoires ; mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On dreſſera des monumens ſuperbes pour immortaliſer ſes conquêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois floriſſantes ; mais la déſolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; mais les ruines de tant de murs ſous leſquels des citoyens paiſibles ont été enſevelis ; mais tant de calamités qui ſubſiſteront après lui, ſeront des monumens lugubres qui immortaliſeront ſa vanité & ſa folie. Il aura paſſé comme un torrent pour ravager la terre, & non comme un fleuve majeſtueux pour y porter la joie & l'abondance. Son nom ſera écrit dans les annales de la poſtérité parmi les conquérans ; mais l'on ne rappellera l'hiſtoire de ſon régne, que pour ſe ſou-

venir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainſi ſon orgueil ſera monté juſqu'au ciel, ſa tête aura touché dans les nuées, ſes ſuccès auront égalé ſes deſirs; & tout cet amas de gloire ne ſera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laiſſera après elle que l'infection & l'opprobre.

Myſtères. Sermon de la Paſſion de N. Seigneur.

L'ambition nous rend la juſtice & la vérité odieuſes. On eſt embarraſſé du bon droit; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, euſſent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cauſe; on cherche les moyens de s'en débarraſſer; & loin d'embraſſer avec joie l'occaſion de prêter ſon miniſtère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une baſſeſſe.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Un ambitieux ne connoît de loix que celles qui le favoriſent. Le crime qui l'éléve eſt pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'eſt plus rien pour lui, dès qu'elle intéreſſe ſa fortune. Mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît eſtimable qu'autant qu'elle lui eſt utile. Le mérite qui entre en concurrence avec lui, eſt un ennemi auquel il ne pardonne point. L'intérêt public céde toujours à ſon intérêt propre. Il

éloigne des ſujets capables, & ſe ſubſtitue à leur place; il ſacrifie à ſes jalouſies le ſalut de l'Etat; & il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ſes mains, que ſauvées par les ſoins & par les lumières d'un autre.

DE LA VANITÉ.

ADMIRATEURS inſenſés de cette viciſſitude de fantômes, ſur quoi roule tout le ſiécle préſent, il faut aux hommes des ſpectacles pour les frapper, de vaſtes projets, des entrepriſes éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chés eux des vertus obſcures, quand on n'a pas des vices glorieux; & ce n'eſt guères qu'aux grands défauts qu'ils ſavent accorder le nom de grand mérite. L'innocence des mœurs, la bonne-foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ſes devoirs, la miſéricorde, ont je ne ſai quoi de tranquille & d'uni qui ne donne rien aux ſpectateurs: les merveilles de la Foi n'ont pas le même privilége que les illuſions des ſens. On diroit que pour mourir avec hon-

Oraiſon Funeb. de M. de Villars.

neur, il faut avoir ſçu être autre choſe qu'homme de bien; la ſolennité des éloges veut preſque être ſoutenue par le faſte du héros qu'on loue; il ſemble que l'Orateur n'a jamais plus beſoin d'art que lorſqu'il n'a qu'à louer la vérité & la juſtice.

Myſtères. Second Serm. de la Purification.

Lorſque déſabuſé du monde, on revient des égaremens des paſſions, on ne revient guères de la vanité & de l'entêtement du rang & de la naiſſance, & l'on veut que les titres entrent, pour ainſi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on conſacre des dons au Temple, les marques ſuperbes du nom & des dignités en immortaliſent la mémoire; ſi on éléve des aſyles de miſéricorde, ces maiſons deviennent des monumens publics de la grandeur de celles de leurs bienfaiteurs; & les ſignes de la vanité ſont preſque toujours la première choſe qui paroît dans les œuvres ſaintes. Telle eſt la foibleſſe, des Grands ſur-tout. Les hommages obſcurs ne plaiſent pas; les œuvres de Religion qui nous confondent avec la foule, ne ſont jamais de notre goût; il faut que tout ce que nous faiſons pour le ciel, porte le caractère de ce que nous ſommes ſur la terre. On entre dans

des œuvres de miſéricorde, mais on en veut les premiers honneurs : on s'abaiſſe juſqu'aux miniſtères les plus vils de la charité, mais on s'abaiſſe avec faſte, & dans cet abaiſſement même, on fait ſentir qu'on eſt Grand : on ſe trouve dans des lieux ſecrets conſacrés aux exercices humilians de la miſéricorde, mais on s'y fait annoncer par des diſtinctions de vanité ; & il ſemble qu'on ne veut pas courir le riſque de l'humiliation, ſans s'être préparé le dédommagement des éloges.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événemens. La vie des Princes leur paroît vuide & obſcure, & ne les frappe plus, dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embelliſſent les hiſtoires, & auſquelles ſouvent ils n'ont preté que leur nom. Ce ſont preſque toujours les paſſions qui immortaliſent les hommes dans l'eſprit des autres hommes. Les vices éclatans paſſent à la poſtérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de ſon état, eſt à peine connue de ſon ſiécle. Un Prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu ; il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a

Oraiſon funéb. de M. le Dauphin.

pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des Etats, qui renversent l'ordre des successions & de la nature, qui portent par-tout la misère, l'horreur, la confusion, & qui ne ménent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, & de conquérir des Provinces; mais qu'il est grand de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être. La façon de penser de la plupart des hommes, est là-dessus digne d'étonnement. Il semble qu'on n'auroit plus rien à dire, dès qu'on n'auroit plus à louer que des vertus utiles au bonheur des Peuples & à la tranquillité des Empires; & qu'il nous faut, pour le succès de nos louanges, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Les hommes méritent bien de tels maîtres, dès qu'ils sont capables de les admirer.

Mystéres. Serm. du jour de l'Assomption.

Toute notre vie est une étude de vanité qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer & plaire. Lors même que touchés de Dieu, & revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conser-

re encore le ſouvenir des talens malheureux & des vains avantages que nous avons ſacrifiés en rompant avec lui. Nous ſommes flatés qu'on faſſe encore valoir par-là tous les jours notre ſacrifice, & qu'on nous faſſe honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en ſecret au-deſſus des autres, comme ſi nous avions plus donné à Dieu; comme ſi, plus nous paroiſſons nés pour le monde & pour les plaiſirs, plus il n'avoit pas fallu que ſa grace qui nous en a dégoûté, fût forte & abondante; comme ſi les miſéricordes du Seigneur pour nous, pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, & nous faire oublier nos misères. Ainſi ce qui a été l'occaſion de nos chûtes & de nos malheurs, devient ſouvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable; ce qui devroit nous rendre plus miſérables à nos yeux, ne ſert ſouvent qu'à nous inſpirer du mépris pour les autres. Ainſi nous voulons participer en même tems à la gloire du monde & à la gloire de la vertu; nous voulons qu'on loue en nous, & les merveilles de la grace, & les talens de la vanité; & loin de cacher aux yeux

des hommes ce que nous ſommes, nous voulons même qu'ils voyent encore en nous ce que nous ſommes fâchés d'avoir été.

Carême. Serm. du IV. Dimanche. Dans les œuvres de miſéricorde, on n'a des yeux le plus ſouvent que pour les misères d'éclat, & on veut pieuſement mettre le public dans la confidence de ſes largeſſes. On prendra bien quelquefois des meſures pour les cacher, mais on n'eſt pas fâché qu'une indiſcrétion les trahiſſe: on ne cherchera pas les regards publics, mais on ſera ravi que les regards publics nous ſurprennent; & l'on regarde preſque comme perdues, les libéralités qui ſont ignorées. Nos Temples & nos Autels n'étalent-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms & les marques de leurs bienfaiteurs, c'eſt-à-dire, les monumens publics de la vanité de nos pères & de la nôtre? Si l'on ne vouloit que l'œil inviſible du Père céleſte pour témoin, à quoi bon cette vaine oſtentation? Craignons-nous que le Seigneur oublie nos offrandes? Faut-il que du fond du Sanctuaire où nous l'adorons, il ne puiſſe jetter ſes regards ſans en retrouver le ſouvenir? Si nous ne nous propoſons que de lui plaire, pour-

quoi exposer nos largesses à d'autres yeux qu'aux siens ? pourquoi ses Ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du Sacerdoce, paroîtront-ils à l'Autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés & revêtus des marques de notre vanité ? pourquoi ces titres & ces inscriptions, qui immortalisent sur des murs sacrés nos dons & notre orgueil ? N'étoit-ce pas assés que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie ? pourquoi graver sur le marbre, qui périra, le mérite d'une action que la charité avoit pu rendre immortelle.

Rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure ; nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang & notre naissance ; & jusque dans ces asyles saints, où on a mis aux pieds de l'autel les dépouilles du monde & de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main, le vain étalage qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore sous l'obscurité

Mystères. Serm. du jour de l'Assomption.

du voile ſaint, le faux éclat du monde & de la naiſſance ; on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les diſtinctions qu'on avoit mépriſées dans le monde ; & dans le ſanctuaire même de l'Epoux, on ſe fait valoir par d'autres titres que par le titre ſublime de ſon épouſe.

Carême. Serm. du IV. Dimanche.

L'Egliſe n'a pas aſſés de priviléges pour ſatisfaire la vanité de ſes bienfaiteurs. Leurs places y ſont marquées dans le ſanctuaire ; leurs tombeaux y paroiſſent juſques ſous l'Autel, où ne devroient repoſer que les cendres des Martyrs. On leur rend même des honneurs qui devroient être réſervés à la gloire du Sacerdoce ; & s'ils ne portent pas la main à l'encenſoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle ſur ſes Autels.

DE LA JALOUSIE.

Carême. Sermon du Vendr. Saint.

TOUS les traits les plus odieux ſemblent ſe réunir dans un cœur où domine la jalouſie. Il n'eſt point de baſſeſſe que cette paſſion ou ne conſacre, ou ne juſtifie : elle éteint même les ſentimens les plus nobles de

de l'éducation & de la naiſſance ; & dès que ce poiſon a gagné le cœur, on trouve des ames de boue, où la nature avoit d'abord placé des ames grandes & bien nées. Les hommes les plus décriés & les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter & ſervir l'amertume ſecrette qui nous dévore. Ils nous deviennent chers, dès qu'ils veulent bien devenir les vils inſtrumens de notre paſſion ; & ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux, efface en un inſtant toutes leurs taches. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts ; & on leur fait une vertu d'un miniſtère infâme dont on rougit tous bas ſoi-même.

Comme la jalouſie a quelque choſe de bas & de lâche, & qu'elle eſt un aveu ſecret que nous nous faiſons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle ſe montre toujours à nous ſous des dehors étrangers, & qui nous la rendent méconnoiſſable. Mais ſi nous approfondiſſons notre cœur, nous verrons que tous ceux ou qui nous effacent, ou qui brillent trop à nos côtés, ont le malheur de nous déplaire ; que nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous

Carême. Serm. du Vendredi après les Cendres.

disputer ; que tout ce qui nous passe ou nous égale, nous contraint & nous gêne ; & que pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun à nos prétentions & à nos espérances.

Petit Carême. Serm. du Vendr. Saint.

De toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parcequ'elle est la plus incurable. C'est un vice qui méne à tout, parcequ'on se le déguise toujours à soi-même ; c'est l'ennemi éternel du mérite & de la vertu ; tout ce que les hommes admirent, l'enflamme & l'irrite ; il ne pardonne qu'au vice & à l'obscurité ; & il faut être indigne des regards publics, pour mériter ses égards & son indulgence.

Mystères. Sermon de la Passion de Notre Seigneur.

On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens & des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret. On trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices. La même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable, & nous le fait mépriser. On est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience, mieux instruite, les justifie. Ainsi le plaisir qu'on a de

tromper les autres à leur égard, n'eſt jamais parfait, parcequ'on ne ſauroit réuſſir à ſe tromper ſoi-même. On ſe glorifie des autres paſſions. Un ambitieux ſe fait honneur de ſes prétentions & de ſes eſpérances; un vindicatif met ſa gloire à faire éclater ſes reſſentimens; un voluptueux ſe vante de ſes excès & de ſes débauches; mais il y a je ne ſai quoi de bas dans la jalouſie, qui fait qu'on ſe la cache à ſoi-même. C'eſt la paſſion des ames lâches; c'eſt un aveu ſecret qu'on ſe fait à ſoi-même de ſa propre médiocrité, c'eſt un aveuglement qui nous ferme les yeux ſur tout ce qu'il y a de plus bas & de plus indigne. On eſt capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite & de l'innocence.

La jalouſie eſt le vice des Grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas eſt pour eux une tache qui les flétrit & qui les deshonore. Jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il ſemble qu'on leur arrache celles qui ſe répandent ſur les autres. Jaloux de la faveur, on eſt digne de leur haine & de leur mépris, dès qu'on l'eſt de l'amitié & de la confiance du maître. Jaloux même des ſuccès

Carême. Serm. du III. Dimanche.

glorieux à l'Etat, la joie publique eſt ſouvent pour eux un chagrin ſecret & domeſtique. Les victoires remportées par leurs rivaux ſur les ennemis, leur ſont plus amères qu'à nos ennemis mêmes. Leur maiſon eſt une maiſon de deuil & de triſteſſe tandis qu'une autre triomphe, & reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques : & peu contens d'être inſenſibles à la gloire des événemens, ils cherchent à ſe conſoler en s'efforçant de les obſcurcir par la malignité des réflexions & des cenſures.

Petit Carême. Serm. du Vendr. Saint.

Tout s'empoiſonne entre les mains de la jalouſie. La piété la plus avérée, n'eſt plus qu'une hypocriſie mieux conduite : la valeur la plus éclatante, une pure oſtentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite : la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de prévention que de vérité : les talens les plus utiles à l'Etat, une ambition démeſurée qui ne cache qu'un grand fond de médiocrité & d'inſuffiſance : le zèle pour la Patrie, un art de ſe faire valoir & de ſe rendre néceſſaire : les ſuccès mêmes les plus glorieux, un aſſemblage de circonſtances heureuſes, qu'on doit à la

bisarrerie du hasard, plus qu'à la sagesse des mesures : la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, & qu'on ne tient pas de ses ancêtres. Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'il touche ; & ce langage si honteux est pourtant le langage commun des Cours : c'est lui qui lie les sociétés & les commerces ; chacun se cache la plaie secrette de son cœur, & chacun se la communique. On a honte du nom de vice, & l'on se fait honneur du vice même.

La jalousie se glisse jusques dans le sanctuaire des Rois & dans le Conseil des Princes, divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du Prince & de la Patrie devroit réunir. On cherche à se détruire aux dépens des affaires & des nécessités publiques. Les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières. On oublie tout ce qu'on doit à la Patrie & à soi-même ; & il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit & infecte. Elle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paroître ensemble que pour se dévorer & se détruire, & où la décadence des uns fait tou-

Mystères. Serm. de la Passion de N. S.

jours le triomphe & la victoire des autres.

Petit Carême. Serm. du Vendr. Saint. Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration & l'apologie de la jalousie. Il semble qu'on ne craint que pour l'Etat, & on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme le choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie & le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis: les places où nous aspirons ne sont jamais, selon nous, données au mérite. La faveur du maître & le bien de l'Etat, ne nous paroissent jamais aller ensemble. On se donne pour amateur de la Patrie, & on n'en aime que les honneurs & les prééminences. on étale le titre de bon citoyen, & on cache dessous celui de jaloux: on a sans cesse l'Etat dans la bouche, & la jalousie dans le cœur: on paroît contristé quand les événemens sont malheureux, & ne répondent pas aux vûes & aux mesures de ceux qui sont en place, & l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux, qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la Patrie. Et combien de fois a-t-on vu des

hommes publics ſacrifier l'Etat à leurs jalouſies particulières ; faire échouer des entrepriſes glorieuſes à la Patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît ſur leurs rivaux ; ménager des événemens capables de renverſer l'Empire, pour enſevelir leurs concurrens ſous ſes ruines ; & riſquer de tout perdre, pour faire périr un ſeul homme ?

DE LA VENGEANCE.

IL n'eſt guères de réconciliations qui changent le cœur, & qui ne ſoient une fauſſe apparence de retour. On ſe réconcilie pour céder aux inſtances de ſes amis ; pour éviter un certain éclat déſagréable qu'une guerre déclarée attireroit après ſoi, & qui pourroit retomber ſur nous-mêmes ; pour ne pas s'interdire certaines ſociétés dont il faudroit ſe bannir, ſi l'on s'obſtinoit à vouloir être irréconciliable avec ſon frère. On ſe réconcilie par déférence pour les Grands, qui exigent de nous cette complaiſance : pour ſe faire une réputation de modération & de grandeur d'ame : pour ne pas

Carême. Serm. du Vendredi après les Cendres.

donner des ſcènes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous : pour couper cours aux plaintes éternelles, & aux diſcours outrageans d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop, & a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions, & qu'une réconciliation lui impoſe ſilence.

On voit dans le monde des perſonnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore enſemble certaines meſures de bienſéance qu'on ne peut rompre ſans ſcandale, & néanmoins vivre dans des intérêts différens, dans des ſentimens publics & déclarés d'envie, de jalouſie, d'animoſité mutuelle, ſe croiſer, ſe détruire, ſe regarder avec des yeux jaloux ; faire chacun de ſes créatures les partiſans de ſes reſſentimens & de ſon averſion ; partager le monde, la Cour, la Ville, faire de ſes diſſenſions domeſtiques la querelle du public, & établir cette opinion & ce ſcandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudroit ſe détruire mutuellement ; qu'on garde encore, à la vérité, les apparences, mais qu'au fond les intérêts & les affections ſont pour toujours

jours & ſans retour éloignés : & cependant de part & d'autre on vit dans une réputation de piété, & dans la pratique des bonnes œuvres ; & les Miniſtres de la pénitence qui auroient dû être les juges de notre haine, en deviennent ſouvent les apologiſtes, ſe partagent avec le public, entrent dans les animoſités & dans les préventions de leurs pénitens, publient l'équité de leurs querelles, & font que le ſeul remède deſtiné à guérir le mal, ne ſert qu'à le revêtir des apparences du bien, & le rendre plus incurable.

On croit d'ordinaire que le Légiſlateur des Juifs avoit uſé d'une eſpéce d'indulgence & de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenſes ; qu'obligé de ménager la foibleſſe d'un Peuple charnel, & d'ailleurs perſuadé que de toutes les vertus, l'amour des ennemis étoit celle qui coutoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance & de lui preſcrire des bornes. Ce n'eſt pas que pour prévenir de grands excès, il eût eu deſſein d'en autoriſer de moindres : cette loi, comme toutes les autres, avoit ſa ſainteté, ſa bonté, ſa juſtice ; mais c'étoit plutôt un établiſſe-

ment de police, qu'une régle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat ; mais elle ne touchoit point au cœur, & n'alloit pas jusqu'à la racine des haines & des vengeances. On s'y proposoit seulement, ou d'arrêter l'aggresseur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui laissant craindre que s'il excédoit dans la satisfaction, il s'exposoit à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

Des hommes qui ne laissent paroître aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs ennemis ; & eux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paroissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. C'est que ce sont des héros de la vanité, & non pas de la charité ; c'est qu'ils laissent de la réconciliation, ce qu'elle a d'héroïque & de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure & le changement de notre cœur envers notre ennemi, & ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération,

& une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

La morale des Philoſophes avoit mis le pardon des offenſes au nombre des vertus ; mais c'étoit un précepte de vanité plutôt qu'une régle de diſcipline. C'eſt que la vengeance leur ſembloit traîner après elle je ne ſai quoi de bas & d'emporté, qui eût défiguré le portrait & l'orgueilleuſe tranquillité de leur Sage : c'eſt qu'il leur paroiſſoit honteux de ne pouvoir ſe mettre au-deſſus d'une offenſe. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que ſur le mépris qu'on avoit pour eux. On ſe vengeoit en dédaignant la vengeance, & l'orgueil ſe relâchoit ſans peine du plaiſir de nuire à ceux qui nous avoient nui, par la gloire qu'il trouvoit à les mépriſer.

DE L'AVARICE.

L'AVARE n'amaſſe que pour amaſſer ; ce n'eſt pas pour fournir à ſes beſoins ; il ſe les refuſe. Son argent lui eſt plus précieux que ſa ſanté, que ſa vie, que lui-même. Toutes ſes actions, toutes ſes vûes,

Tome III. des Conf. De la Compaſſion des pauvres.

toutes ſes affections ne ſe rapportent qu'à cet indigne objet. Perſonne ne s'y trompe, & il ne prend aucun ſoin de dérober aux yeux du Public le miſérable penchant dont il eſt poſſédé : car tel eſt le caractère de cette honteuſe paſſion, de ſe manifeſter de tous les côtés, de ne faire au-dehors aucune démarche qui ne ſoit marquée de ce maudit caractère, & de n'être un myſtère que pour celui ſeul qui en eſt poſſédé. Toutes les autres paſſions ſauvent du moins les apparences ; on les cache aux yeux du public : une imprudence peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche autant qu'il eſt en ſoi les ténébres ; mais pour la paſſion de l'avarice, l'avare ne ſe la cache qu'à lui-même. Loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert ; il la porte écrite dans ſon langage, dans ſes actions, dans toute ſa conduite, & pour ainſi dire ſur ſon front.

L'âge & les réflexions guériſſent d'ordinaire les autres paſſions ; au lieu que l'avarice ſemble ſe ranimer & reprendre de nouvelles forces dans la vieilleſſe. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet

amas ſordide doit diſparoître, & nous être enlevé, plus on s'y attache; plus la mort approche, plus on couvre des yeux ſon miſérable tréſor, plus on le regarde comme une précaution néceſſaire pour un avenir chimérique. Ainſi l'âge rajeunit, pour ainſi dire, cette indigne paſſion. Les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'ame; & elle ſe nourrit & s'enflamme par les remédes mêmes qui guériſſent & éteignent toutes les autres. On a vû des hommes dans une décrépitude où à peine leur reſtoit-il aſſés de force pour ſoutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conſerver, dans la défaillance totale des facultés de leur ame, un reſte de ſenſibilité, & pour ainſi dire, de ſigne de vie, que pour cette indigne paſſion: elle ſeule ſe ſoutenir, ſe ranimer ſur les débris de tout le reſte; le dernier ſoupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers momens, la regarder encore; & l'infortuné qui meurt, jetter encore des regards mourans qui vont s'éteindre ſur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de ſon cœur.

DE L'AMOUR-PROPRE.

Mystères. I. Sermon de la Purificat.

COMME nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos désirs; nous ne sommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien ce que nous avons : nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures : nous ne saurions jouir tranquillement de ce que la Providence nous offre : ce qui nous manque nous inquiéte plus que ce que nous possedons ne réussit à nous satisfaire. Tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déja fait. Semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux & nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue, de nouveaux

païs & des eſpaces immenſes qui raniment nos prétentions. Plus nous nous éleyons, plus nos vues s'étendent; plus nous nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos déſirs, quand nous y ſommes arrivés, n'eſt plus que la voie qui nous conduit à d'autres; & notre état préſent n'eſt jamais celui qui nous plaît. La deſtinée que Dieu nous fait, n'eſt jamais celle que nous nous faiſons à nous-mêmes. Nous ſommes ingénieux à nous rendre malheureux, nous conjurons ſans ceſſe contre notre propre repos; & pour nous dégouter d'un bien que nous avons long-tems déſiré, il ſuffit que la Providence nous l'accorde.

Si nous ſommes dans l'affliction, nos peines nous paroiſſent toujours exceſſives, par l'excès de l'amour que nous nous portons à nous-mêmes; & c'eſt la vivacité de notre amour-propre qui forme celle de nos ſouffrances. Nos pertes ne deviennent ſi douloureuſes, que par nos attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; on n'eſt vivement affligé, que lorſqu'on eſt vivement attaché, & l'excès de nos afflictions, eſt toujours l'excès de nos amours injuſtes. Tout ce qui nous Avent. Sermon du II. Dimanche.

regarde ; nous le groſſiſſons toujours ; cette idée même de ſingularité dans nos malheurs, flate notre vanité, en même tems qu'elle autoriſe nos murmures. Nous ne voulons jamais reſſembler aux autres ; nous trouvons une maniere de plaiſir ſecret à nous perſuader que nous ſommes ſeuls de notre eſpéce. Nous voudrions que tous les hommes ne fuſſent occupés que de nos malheurs, comme ſi nous étions les ſeuls malheureux de la terre.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes ; nous faiſons ſervir tout ce qui nous environne à nous ſeuls, comme ſi tout étoit fait pour nous ; nous ne comptons tout ce qui ſe paſſe dans le monde que par rapport à nous ; en un mot, nous vivons comme ſi nous étions ſeuls dans l'univers, & que l'univers entier ne fût fait que pour nous ſeuls. Ainſi nous, qui ne ſommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaſte univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos ſeuls déſirs ; que tous les événemens s'accommodaſſent à nos vues ; que le ſoleil ne ſe levât & ne ſe couchât que pour nous ſeuls : nous voudrions être la fin de tous les deſ-

ſeins de Dieu, comme nous nous établiſſons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets ſur la terre. Ainſi nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événemens qui nous environnent; & tout ce qui trouble un inſtant nos plaiſirs, tout ce qui dérange l'orgueil & l'ambition de nos projets & de nos eſpérances, nous aigrit & nous revolte.

Comme notre amour-propre nous fait croire que nous avons ſeuls la ſageſſe en partage, tout ce qui ne s'ajuſte pas à nos vues & à nos lumières dans l'arrangement des choſes d'ici-bas, trouve auprès de nous ſa condamnation & ſa cenſure. Nous voudrions que les places & les dignités fuſſent diſpenſées à notre gré; que nos vues & nos conſeils réglaſſent la fortune publique; que les faveurs ne tombaſſent que ſur ceux à qui notre ſuffrage les avoit déja deſtinées; que les événemens publics ne fuſſent conduits que par les meſures que nous aurions nous-mêmes choiſies; nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres, & nous ne trouvons perſonne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'eſt emparé

de tout l'univers, & nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage. Les places & les honneurs qui échapent à notre cupidité, & qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartiennent, & qu'on nous ravit injustement; tout ce qui brille au-dessus & à côté de nous, nous éblouit & nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes : leur prospérité nous inquiéte, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur qui répand l'amertume sur toute notre vie. Les applaudissemens qu'ils reçoivent, sont comme des opprobres qui nous humilient : nous tournons contre nous ce qui leur est favorable; & peu contens des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur d'autrui.

DE L'INJUSTICE.

Paraphr. du Pseaume IX.

L'HOMME injuste né dans la boue & dans l'obscurité, & que ses rapines & ses vexations ont tiré

de la poussiére, & comblé ensuite d'honneurs & de richesses, se méconnoît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne, & de se reprocher tout bas les bassesses & les crimes auxquels il en est redevable; il la rend encore plus odieuse, par sa fierté & par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur & une malédiction, une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers & piquans, pour ceux que son crédit & sa fortune forcent d'avoir recours à lui; & s'il leur fait espérer quelque protection, c'est pour ajouter le mensonge & la mauvaise foi à l'insolence, & achever d'accabler de douleur les malheureux, en rendant leurs sollicitations & leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses, leurs plaintes ne leur attirent que des injures & des imprécations : sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter & les maudire; & il s'applaudit de les avoir abusés, comme si c'étoit une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité & de bonne-foi envers les autres hommes.

Si l'héritage de l'innocent est à sa bienséance; si sa fortune met quelque obstacle à la sienne, ou s'il craint

qu'instruit de ses malversations, il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir; il brigue la faveur des Grands, il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place pour le perdre : il prodigue pour cela en secret ses biens & ses trésors; il met des hommes puissans d'intelligence avec lui; & s'il paroît se reposer & ne plus agir, ce n'est que lorsque tous ses piéges sont tendus; que la perte de l'innocent est sûre, & qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

L'injustice a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre, pour trouver le tems de l'opprimer. C'est un lion caché à l'entrée de sa caverne, qui attend sa proie avec impatience. Comblé & jamais rassasié de richesses, il regarde de tous côtés pour découvrir des hommes destitués de tout crédit, & qu'il puisse opprimer plus surement sans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent sous ses yeux; quelque médiocrement partagés qu'ils soient des biens de la fortune, ils en ont encore assés pour irriter la soif de ce lion altéré du sang des pauvres. Il lui suffit qu'ils soient sans appui & sans défense; ils tombent tôt ou tard dans les piéges qu'il leur prépare en secret, & ils deviennent sa proie.

Les hommes ſont ſi corrompus, que le déſir d'amaſſer peupleroit la terre de tyrans, ſi une chute ſoudaine, ſi l'écroulement fatal & imprévu de toute leur fortune, ſi un coup frappé par une main inviſible, ne jettoit l'épouvante & la conſternation parmi leurs imitateurs, & n'apprenoit aux hommes qu'il y a au-deſſus de nous un Etre ſuprême qui préſide aux choſes de la terre. Le monde ne ſeroit bientôt plus qu'un cahos informe, par le bouleverſement général qu'ils y cauſeroient. Ils en banniroient toute bonne-foi, toute ſureté, toute pudeur, & les ſeuls crimes qu'ils ne commettroient point, ce ſeroit ceux qu'ils ſe trouveroient dans l'impuiſſance de commettre. Mais lorſque ſortant de tems en tems de ſon ſecret, le Seigneur frappe ces grands coups qui étonnent l'univers, & qu'abattant ces têtes altières qui s'élevoient dans les nues, comme pour aller l'outrager juſque dans ſa demeure ſainte, il agit en maître & en ſouverain; alors le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal faire, en ſuſpend du moins les effets: il craint que la foudre qui gronde encore, ne vienne le frapper à ſon tour.

L'homme injuſte ſent-il qu'il ſeroit trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ſes frères ? il a recours à la ruſe ; il n'en eſt aucune dont il ne s'aviſe. Les plus baſſes, les plus indignes ſont employées ſans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ſes deſſeins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux, & à ſe revêtir de ſes dépouilles ; la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne ſont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ſes filets par des paroles douces, & par tous les ſemblans de l'amitié ; il leur laiſſe croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur & un aſyle ; il les leurre de mille apparences frivoles : s'il faut employer le nom redoutable du Seigneur pour confirmer ſes promeſſes, & raſſurer leur défiance, il n'en fait pas de ſcrupule. Mais quand une fois ils ſe ſont fiés à lui, & qu'il les tient dans ſes piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur & d'humanité : ce n'eſt plus qu'un maître cruel & farouche, qui ſe croit tout permis ſur ſon eſclave ; il tombe ſur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir ; il l'écraſe, & rien ne peut aſſouvir ſa fureur, tant qu'il reſte

encore au malheureux quelque reſſource pour ſortir de l'abîme où il l'a précipité.

DE L'ADULATION.

Avent. Sermon de l'Epiphanie.

SI nous voulons nous ſuivre nous-mêmes dans le détail de nos devoirs, de nos liaiſons, de nos entretiens; nous verrons que tous nos diſcours & toutes nos démarches ne ſont que des adouciſſemens de la vérité, & des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les paſſions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; & comme toutes les paſſions reſſemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous ſauver à la faveur de cette reſſemblance.

Petit Carême. Sermon de la Juſtification.

Les Grands veulent être applaudis; & comme l'imitation eſt de tous les applaudiſſemens le plus flateur & le moins équivoque, on eſt ſûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur reſſembler. Ils ſont ravis de trouver

dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices; & ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne, de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Paraphr. du Pseaume IX. Est-il étonnant que les hommes injustes & dissolus oublient Dieu dans la prospérité? Tout ce qui les environne, les séduit & les endort par des adulations éternelles. Leurs désirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles, trouvent toujours des éloges dans des bouches viles & mercénaires. On donne à leurs vices les plus crians, les noms respectables de la vertu. Ils se croyent tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Ils ne méritent pas de connoître la vérité, parcequ'ils ne l'aiment pas. Ils s'applaudissent eux-mêmes de leurs passions, & jouissent paisiblement de leur erreur: ils aiment à être séduits; & la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment, & qui peuvent se l'attirer par des récompenses.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche. Quiconque flate ses maîtres, les trahit. La perfidie qui les trompe, est aussi criminelle que celle qui les détrône: la vérité est le premier hommage qu'on leur doit. Il n'y a pas

pas loin de la mauvaiſe-foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur & au devoir, dès qu'on ne tient plus à la vérité qui ſeule honore l'homme, & qui eſt la baſe de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie & la révolte, devroit être deſtinée à l'adulation. La ſureté publique doit ſuppléer aux loix qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auſquels elles décernent des ſupplices : car il eſt auſſi criminel d'attenter à la bonne-foi des Princes, qu'à leur perſonne ſacrée ; de manquer à leur égard de vérité, que de manquer de fidélité, puiſque l'ennemi qui veut nous perdre eſt encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire.

Tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire & du deſir de parvenir, comme les ſeuls penchans qui font les grands hommes. Nous flatons ſon orgueil, nous allumons ſes deſirs par des eſpérances & des prédictions flateuſes & chimériques, nous nourriſſons l'erreur de ſon imagination, en lui rapprochant des fantômes dont il ſe repaît ſans ceſſe lui-même. Nous oſons peut-être en général, Avent. Sermon de l'Epiphanie.

plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choſes que le hazard diſtribue, & que la mort va nous ravir demain ; mais nous n'oſons blamer l'inſenſé qui ſacrifie à cette fumée ſon repos, ſa vie, & ſa conſcience.

Devant un vindicatif, nous juſtifions ſon reſſentiment & ſa colère ; nous adouciſſons ſon crime dans ſon eſprit, en autoriſant la juſtice de ſes plaintes. Nous ménageons ſa paſſion, en exagérant le tort de ſon ennemi. Nous oſons peut-être dire qu'il faut pardonner ; mais nous n'oſons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'eſt de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtiſan mécontent de ſa fortune, & jaloux de celle des autres, nous lui montrons ſes concurrens par les endroits les moins favorables. Nous jettons habilement un nuage ſur leur mérite & ſur leur gloire, de peur qu'elle ne bleſſe les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obſcurciſſons l'éclat de leurs talens & de leurs ſervices ; & par nos ménagemens injuſtes, nous aigriſſons ſa paſſion, nous l'aidons à s'aveugler, & à regarder comme des honneurs

qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand ſur ſes rivaux.

Devant un prodigue, ſes profuſions ne ſont plus, dans notre bouche, qu'un air de généroſité & de magnificence. Devant un avare, ſa dureté, & ſa ſordidité ne ſont plus qu'une ſage modération, & une bonne conduite domeſtique. Devant un Grand, ſes préjugés & ſes erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes. On reſpecte ſes paſſions comme ſon autorité, & ſes préjugés deviennent toujours les nôtres.

Les conſeils agréables ſont rarement des conſeils utiles; & ce qui flate les Souverains, fait d'ordinaire le malheur des Sujets. Par l'adulation, les vices des Grands ſe fortifient; leurs vertus mêmes ſe corrompent : & quelle reſſource peut-il reſter à des paſſions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? Comment pourrions-nous haïr & corriger ceux de nos défauts que l'on loue, puiſque ceux mêmes que l'on cenſure, trouvent encore au-dedans de nous, non-ſeulement des penchans, mais des raiſons même qui les défendent? Nous nous faiſons à nous-mêmes l'apologie de nos vices; l'il-

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

lusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus?

Petit Carême. Sermon du Vendredi-Saint.

C'est servir à la gloire du Prince, que de ne pas servir à ses passions. Il est beau d'oser s'exposer à son indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée. Et si les Princes peuvent compter sur un ami fidéle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assés aimé pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire. Plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux, qui ne se joint point aux adulations publiques, doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de fidélité est rare dans les cœurs. Telle est la destinée des Souverains; la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend aussi les amis plus rares.

Tome I. des Conf. De la fuite du Monde.

L'esprit du monde n'est qu'un commerce de souplesses, d'égards, de complaisances, d'attentions, de ménagemens. Il faut n'avoir point de sentimens à soi, penser toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort: avoir des suffrages toujours prêts, pour ainsi dire, & n'attendre pour les donner que le

moment où ils peuvent être agréables. Il faut pouvoir sourire à une impiété, applaudir à une obscénité finement enveloppée, accoutumer ses oreilles aux traits les plus vifs & les plus cruels de la médisance, donner des éloges à l'ambition & à l'envie de parvenir. Enfin quand on veut vivre dans le monde, il faut penser, ou du moins parler comme le monde. On entre peu à peu, & sans s'en appercevoir soi-même, dans les préjugés, dans les excuses, dans les vaines raisons dont les gens du monde se servent pour justifier leurs abus. A force de les fréquenter, on ne les trouve plus si coupables; on devient même l'apologiste presque de leur mollesse, de leur oisiveté, de leur faste, de leur ambition, de leurs haines, de leurs jalousies; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes les passions des noms adoucis: & ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui les suffrages des mondains; c'est que le monde donne à notre lâcheté les noms spécieux de modération, d'élévation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable; & à la conduite contraire, les noms odieux

de petiteſſe, de ruſticité, d'excès & de dureté, propre ſeulement à éloigner du bien, & à rendre la piété odieuſe & mépriſable. Ainſi par reconnoiſſance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs & tous les hommages dus à la prudence : on le croit plus innocent, depuis qu'il nous trouve plus eſtimables; on fait plus de grace à ſes vices, depuis qu'il a métamorphoſé lui-même nos vices en vertus.

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

Un ſeul ſujet fidèle décide ſouvent de la félicité d'un régne & de la gloire du Souverain; & il ne faut auſſi qu'un ſeul adulateur pour flétrir toute la gloire du Prince, & faire tout le malheur d'un Empire. En effet, l'adulation enfante l'orgueil, & l'orgueil eſt toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux Grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles mêmes que la nature leur avoit données. Il change en ſource de vices, des penchans qui étoient en eux des eſpérances de vertu. Le courage dégénère en préſomption La majeſté qu'inſpire la naiſſance, qui ſied ſi bien au Souverain, n'eſt plus qu'une vaine fierté,

qui l'avilit & le dégrade. L'amour de la gloire qui coule en eux avec le ſang des Rois leurs ancêtres, devient une vanité inſenſée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds; qui cherche à combattre ſeulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, & qui loin de dompter leurs ennemis, leur en fait de nouveaux, & arme contre eux leurs voiſins & leurs alliés. L'humanité, ſi aimable dans l'élévation, & qui eſt comme le premier ſentiment qu'on verſe dès l'enfance dans l'ame des Rois, ſe bornant à des largeſſes outrées, & à une familiarité ſans réſerve pour un petit nombre de favoris, ne leur laiſſe plus qu'une dure inſenſibilité pour les misères publiques. Les devoirs mêmes de la Religion, dont ils ſont les premiers protecteurs, & qui avoient fait la plus ſérieuſe occupation de leur premier âge, ne leur paroiſſent plus bientôt que des amuſemens puériles de l'enfance.

Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

Plus vous êtes élevés, plus vos paſſions vous ſont cachées ſous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on ſe déguiſe à vos yeux, pour vous déguiſer vous mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parceque tout ce qui vous

environne n'eſt attentif qu'à vous ſurprendre, qu'à vous inſpirer ſes paſſions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'eſt le malheur des Cours, & la triſte deſtinée des Grands. L'innocent plaiſir de la ſincérité, ſans lequel il n'eſt plus rien de doux dans le commerce des hommes, leur eſt refuſé ; ils vivent au milieu des hommes qu'ils ne connoiſſent pas, qui mettent tous le maſque en les approchant, & dont ils ne voyent jamais que l'art & la ſurface.

Petit Carême. Serm. du 1. Dimanche.

Quel fléau pour les Princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs paſſions, ou pour dreſſer des piéges à leur innocence ! Quel malheur pour les Peuples, quand les Princes ſe livrent à ces ennemis de leur gloire, parcequ'ils le ſont de la ſageſſe & de la vérité ! Les fléaux des guerres & de la ſtérilité, ſont des fléaux paſſagers, & des tems plus heureux raménent bientôt la paix & l'abondance ; les Peuples en ſont affligés, mais la ſageſſe du gouvernement leur laiſſe eſpérer des reſſources : le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre ; c'eſt une calamité pour l'état qui en promet toujours de nouvelles. L'oppreſſion des Peuples, déguiſée au Souverain,

ne

ne leur annonce que des charges onéreuſes ; les gémiſſemens les plus touchans que forme la misère publique, paſſent bientôt pour des murmures ; les remontrances les plus juſtes & les plus reſpectueuſes, l'adulation les traveſtit en une témérité puniſſable ; & l'impoſſibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rebellion & la mauvaiſe volonté qui refuſe de ſe ſoumettre.

Si un amour outré de la gloire enyvre les Princes, tout leur ſouffle la déſolation & la guerre. Alors, que de Peuples ſacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de calamités publiques dont ils ſont les ſeuls auteurs ! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du ſang de tant d'innocens ; leur repentir tout ſeul pourroit-il déſarmer la colère du Ciel, tandis qu'il laiſſe encore après lui tant de troubles & de malheurs ſur la terre ! Si l'amour du plaiſir l'emporte en eux ſur la gloire, tout ſert alors à leurs paſſions, tout s'empreſſe pour en être les miniſtres, tout en facilite le ſuccès, tout en réveille les deſirs, tout prête des armes à la volupté. Des ſujets indignes la favoriſent, les adulateurs lui donnent des titres d'honneur, des auteurs profa-

Petit Carême. Serm. de la Purificat.

nes la chantent & l'embelliſſent, les arts s'épuiſent pour en diverſifier les plaiſirs; tous les talens deſtinés par l'auteur de la nature à ſervir à l'ordre & à la décoration de la ſociété, ne ſervent plus qu'à celle du vice.

Carême. Sermon du Mardi de la III. ſemaine.

La Religion toute ſeule forme des hommes véritables & ſinceres; des hommes qui ſont trop touchés des égaremens des Grands pour y applaudir. Ils deſirent trop vivement leur ſalut, pour devenir par des conſeils flateurs les complices de leur perte. Ils peuvent bien ſe taire, car il n'eſt pas toujours tems de parler; mais ils ne ſauroient parler que pour rendre gloire à la vérité; & le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces baſſes adulations qui l'admirent, ni ces adouciſſemens artificieux qui le juſtifient. Les Grands apprennent de leur bouche, ce que cette foule d'adulateurs qui les environne leur laiſſe ignorer: eux ſeuls oſent leur contredire, & prendre le parti de la vérité contre eux, parcequ'eux ſeuls ne craignent pas de ſe rendre moins agréables, pourvu qu'ils ſe rendent plus utiles: eux ſeuls n'étudient pas les penchans des Grands pour y accommoder lâchement leurs ſuffrages; mais ils étudient leurs devoirs

pour y ramener leurs penchans, parcequ'eux ſeuls aiment plus leur perſonne que leur élévation, & ſont plus touchés de leur ſalut que de leurs bienfaits.

Les Princes naiſſent d'ordinaire vertueux, & avec des inclinations dignes de leur ſang. La naiſſance nous les donne tels qu'ils devroient être, l'adulation toute ſeule les fait tels qu'ils ſont. Gâtés par les louanges, on n'oſeroit plus leur parler le langage de la vérité; eux ſeuls ignorent dans leur état ce qu'eux ſeuls devroient connoître. Ils envoyent des miniſtres pour être informés de ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans les Cours & dans les Royaumes les plus éloignés, & perſonne n'oſeroit leur apprendre ce qui ſe paſſe dans leur Royaume propre. Les diſcours flatteurs aſſiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues, & ne laiſſent plus d'accès à la vérité; ainſi le Souverain eſt ſeul étranger au milieu de ſes peuples. Il croit manier les reſſorts les plus ſecrets de l'Empire, & il en ignore les événemens les plus publics: on lui cache ſes pertes, on lui groſſit ſes avantages, on lui diminue les misères publiques, on le joue à force de le reſ-

Petit Carême. Serm. du I. Dimanche.

pecter; il ne voit plus rien tel qu'il eſt, tout lui paroît tel qu'il le ſouhaite.

DE LA DISSIMULATION.

Carême. Serm. du Vendredi de la I. ſemaine.

RIEN ne couteroit plus à l'homme, que de ſe montrer tel qu'il eſt. Comme l'orgueil eſt le premier de nos penchans, & que d'ailleurs le ſentiment ſecret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que ſi nous nous montrions tels que nous ſommes, nous ſerions dignes du dernier mépris; nous naiſſons tous avec un fond de diſſimulation ſur ce qui ſe paſſe au-dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'eſt preſque qu'un déguiſement continuel; nous jouons dans preſque toutes nos actions le perſonnage d'un autre, & ce qui paroît de nous mêmes n'eſt jamais nous. Telle eſt la condition de l'homme; né orgueilleux & miſérable, il ne peut paroître grand, qu'en ne ſe montrant pas tel qu'il eſt; & le déguiſement eſt la ſeule reſſource de ſa vanité.

Carême. Sermon du

Nous entendons quelquefois ceux qui occupent de grandes places, ſe

plaindre des agitations infinies, inſéparables de leurs emplois; ſoupirer après le repos, envier la deſtinée d'un état tranquille & privé, & redire ſans ceſſe, qu'il ſeroit tems enfin de vivre pour ſoi, après avoir vécu ſi long-tems pour les autres. Mais ce ne ſont-là que des diſcours. Ils paroiſſent gémir ſous le poids des affaires, mais ils porteroient avec bien plus de douleur & d'accablement le poids du loiſir & d'une condition privée. Ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places & des emplois, ils en employent l'autre à ſe plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'eſt un langage de vanité. Ils voudroient paroître ſupérieurs à la fortune, & ils ne le ſont pas au moindre revers, & au plus léger refroidiſſement qui les ménace.

Lundi de la ſemaine de la Paſſion.

DE LA MÉDISANCE.

LA médiſance eſt un vice que nulle circonſtance ne ſauroit jamais excuſer; cependant c'eſt celui qu'on eſt le plus ingénieux à ſe déguiſer à ſoi-même, & à qui le monde & la piété

Carême. Sermon du Lundi de la IV. Sem.

font aujourd'hui plus de grace. Ce n'eſt pas que le caractère du médiſant ne ſoit odieux devant les hommes; mais on ne comprend dans ce nombre, que certains médiſans d'une malignité plus noire & plus groſſière, qui médiſent ſans art & ſans ménagement, & qui avec aſſés de malice pour cenſurer, n'ont pas aſſés de cet eſprit qu'il faut pour plaire.

La langue du détracteur eſt un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce ſa fureur ſur le bon grain comme ſur la paille, ſur le profane comme ſur le ſacré; qui ne laiſſe par-tout où il a paſſé que la ruine & la déſolation; qui creuſe juſque dans les entrailles de la terre, & va s'attacher aux choſes les plus cachées; qui change en de viles cendres, ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un moment ſi précieux & ſi brillant; qui noircit ce qu'il ne peut conſumer, & qui ſait plaire & briller quelquefois avant que de nuire. Il eſt une ſorte de médiſans qui condamnent la médiſance, & qui ſe la permettent; qui déchirent ſans égards leurs frères, & qui s'applaudiſſent encore de leur modération & de leur réſerve; qui portent le trait juſqu'au cœur, mais parcequ'il eſt

plus brillant & plus affilé, ne voyent pas la plaie qu'il a faite.

La médiſance eſt un aſſemblage d'iniquité; une envie baſſe, qui bleſſée des talens ou de la proſpérité d'autrui, en fait le ſujet de ſa cenſure, & s'étudie à obſcurcir l'éclat de tout ce qui l'efface; une haine déguiſée, qui répand ſur ſes paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face & déchire en ſecret; une légéreté honteuſe, qui ne ſait pas ſe vaincre & ſe retenir ſur un mot, & qui ſacrifie ſouvent ſa fortune & ſon repos, à l'imprudence d'une cenſure qui ſait plaire; une barbarie de ſang froid, qui va percer un frère abſent; une injuſtice où nous lui raviſſons ce qu'il a de plus cher.

D'où vient que nos cenſures portent toujours ſur certaine perſonne en particulier, & que nous ne nous délaſſons jamais plus agréablement, & avec plus d'eſprit, que lorſque nous rappellons ſes défauts? Ne ſeroit-ce point une jalouſie ſecrette? Ses talens, ſa fortune, ſa faveur, ſon poſte, ſa réputation ne nous bleſſeroient-ils pas encore plus que ſes défauts? Le trouverions-nous ſi digne de cenſure, s'il avoit moins de

qualités qui le mettent au-dessus de nous? Serions-nous si aises de faire remarquer ses endroits foibles, si tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux? D'où vient que les défauts de tout autre nous trouvent plus indulgent? qu'ailleurs nous excusons tout, & qu'ici tout s'envenime dans notre bouche? Nous assurons que ce n'est ni la haine ni la jalousie qui nous fait parler; je le veux, mais n'y auroit-il pas peut-être dans nos satyres des motifs encore plus bas & plus honteux? N'affectons-nous pas de censurer notre frère devant un Grand qui ne l'aime pas? Ne voulons-nous pas faire notre cour, & nous rendre agréables en le rendant un objet de risée ou de mépris? Ne sacrifions-nous pas sa réputation à notre fortune; & ne cherchons-nous pas à plaire en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas? Les Grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes; on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Paraphr. du Pf. XV.

Il est des personnes qui forment des assemblées criminelles, où la réputation de leurs frères est déchirée sans pitié; leur vertu même n'y est

pas à couvert de la malignité de leurs cenſures, & les traits les plus ſanglans portent ſur les plus vertueuſes. Ce ſont des aſſemblées de ſang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure, deviennent un ſpectacle qui amuſe leur oiſiveté, & qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganiſme, où les hommes ſe faiſoient un divertiſſement public de s'aſſembler ſur des théâtres infâmes, pour y voir d'autres hommes qui ſe faiſoient des plaies mortelles, & s'entredonnoient la mort pour amuſer les ſpectateurs. Quel plaiſir barbare! il faut qu'il en coute le ſang & la réputation à leurs frères pour les délaſſer; & celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté & de ſuccès, eſt celui qui emporte les ſuffrages publics, & les acclamations de ces aſſemblées d'iniquité.

La médiſance eſt un mal inquiet, qui trouble la ſociété, qui jette la diſſenſion dans les cours & dans les villes, qui déſunit les amitiés les plus étroites, qui eſt la ſource des haines & des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre, de déſordre & de confuſion; par-tout ennemie de la paix, de la douceur, de la poli-

Carême. Sermon du Lundi de la IV. ſemaine.

teſſe. C'eſt une ſource pleine d'un venin mortel, tout ce qui en part eſt infecté, & infecte tout ce qui l'environne. Ses louanges mêmes ſont empoiſonnées, ſes applaudiſſemens malins, ſon ſilence criminel, ſes geſtes, ſes mouvemens, ſes regards, tout a ſon poiſon, & le répand à ſa manière.

Le monde familiariſé avec le crime, & qui à force de voir les crimes les plus crians devenus les vices de la multitude, n'en eſt preſque plus touché, appelle légères les médiſances qui roulent ſur les foibleſſes les plus criminelles & les plus honteuſes. Les ſoupçons d'infidélité dans le lien ſacré du mariage, ne ſont plus un décri formel, & une flétriſſure eſſentielle; ce ſont des diſcours de dériſion & de plaiſanterie. Accuſer un courtiſan de perfidie & de mauvaiſe foi, ce n'eſt plus attaquer ſon honneur; c'eſt donner du ridicule aux proteſtations de ſincérité dont il nous amuſe. Rendre ſuſpecte d'hypocriſie la piété la plus ſincère, ce n'eſt pas outrager Dieu dans ſes Saints, c'eſt un langage de dériſion que l'uſage a rendu commun. En un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, & qui nous attirent ou la diſgrace du

maître, ou la perte des biens & de la fortune, tout le reſte paroît léger, & devient le ſujet ordinaire des entretiens & des cenſures publiques.

Nous ajoutons toujours quelque choſe du nôtre aux vices que nous cenſurons; nous ne les donnons jamais pour ce qu'ils ſont. Nous mêlons au récit que nous en faiſons, la malignité de nos conjectures, nous les mettons en un certain point de vûe, qui les tire de leur état naturel. Nous embelliſſons notre hiſtoire; & pour faire un héros ridicule qui plaiſe, nous le faiſons tel qu'on le ſouhaite, & non pas tel qu'il eſt en effet.

L'orgueil qui n'aime point la dépendance, ſe dédommage toujours en trouvant des foibleſſes & des défauts dans ceux auſquels il eſt forcé d'obéir. Plus ils ſont élevés, plus ils ſont expoſés à nos cenſures; la malignité même eſt bien plus éclairée à leur égard, on ne leur pardonne rien. Ceux quelquefois qui ſont les plus accablés de leurs bienfaits, ou les plus honorés de leur familiarité, ſont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections & leurs vices; outre le devoir ſacré du reſpect qu'on viole, on ſe rend encore coupable du crime lâche & honteux de l'ingratitude.

Les confidens infortunés auſquels le médiſant révèle les fautes d'autrui, en ont bientôt, à leur tour, inſtruit pluſieurs autres ; qui de leur côté ne regardant plus comme un ſecret ce qu'ils viennent d'apprendre, en inſtruiſent les premiers venus. Chacun en les rediſant y ajoutera de nouvelles circonſtances ; chacun y mettra quelque trait envenimé de ſa façon ; à meſure qu'on les publiera, ils croîtront, ils groſſiront : ſemblable à une étincelle de feu, qui portée en différens lieux par un vent impétueux, embraſe les forêts & les campagnes ; telle eſt la deſtinée de la détraction. Ce que nous avons dit en ſecret n'étoit rien d'abord, & paroiſſoit étouffé & enſéveli ſous la cendre, mais ce feu ne couve que pour ſe rallumer avec plus de fureur, mais ce rien va emprunter de la réalité en paſſant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que ſa paſſion, ſon intérêt, le caractère de ſon eſprit & de ſa malignité lui repréſentera comme vraiſemblable. La ſource ſera preſque imperceptible ; mais groſſie dans ſa courſe par mille ruiſſeaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province ; & ce qui n'étoit d'a-

bord dans ſon origine qu'une plaiſanterie ſecrette & imprudente, qu'une ſimple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire ſérieuſe, un décri formel & public, le ſujet de tous les entretiens, une flétriſſure éternelle. Irons-nous nous oppoſer au déchaînement public, & chanter tous ſeuls ſes louanges ? Mais on nous prendra pour des nouveaux venus qui ignorons ce qui ſe paſſe dans le monde ; & nos louanges venues trop tard, ne ſerviront qu'à lui attirer de nouvelles ſatyres.

Le ſcandale de la médiſance eſt un ſcandale qui nous ſurvivra. Les hiſtoires ſcandaleuſes des cours ne meurent jamais avec leurs héros. Des Ecrivains laſcifs ont fait paſſer juſqu'à nous, les ſatyres, les déréglemens des cours qui nous ont précédés ; & il ſe trouvera parmi nous des auteurs licencieux, qui inſtruiront les âges à venir des bruits publics, des événemens ſcandaleux, & des vices du nôtre.

DE LA VOLUPTÉ.

Oraiſon funeb. de M. de Villeroy.

LE renoncement à la volupté n'eſt ſouvent qu'un de ces mérites que donne la vieilleſſe, qu'une de ces régularités tardives, qui ſont les aſſortimens de l'âge plutôt que les ornemens du cœur; qui parent les débris du corps, au lieu de réparer ceux de l'ame; où il entre plus de bienſéance que de grace, & qui n'ont preſque de la vertu, que la ſeule impuiſſance d'être encore des vices.

Panégyrique de Sainte Agnès.

La volupté ſe cachoit autrefois; elle fait gloire aujourd'hui de ſe donner en ſpectacle; c'étoit autrefois une œuvre de confuſion & de ténébres, elle affecte aujourd'hui la lumière, & ſemble chercher effrontément le grand jour, dans un ſexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec oſtentation ſur le front leur deshonneur & leur ignominie; tirer une gloire honteuſe que le public ſoit inſtruit du ſuccès de leurs funeſtes appas; compter comme autant de victoires & de titres d'honneur, les ames foibles

qu'elles ont fait tomber dans le piége ; déchirer elles-mêmes ſans pudeur, le voile que la bienſéance avoit mis juſqu'ici ſur le déréglement ; & prendre, ce ſemble, autant de ſoin de publier leur honte, que les ſiécles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air, l'indécence pouſſée à un point, qu'elle inſpire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire, & le nom de la pudeur, devenu un nom de mépris & de riſée.

Quels troubles n'ont point excité de tout tems les deſirs impurs de la chair ? l'homme ne ſe ſouvenant plus de l'excellence de ſa nature, & de la ſainteté de ſon origine, ſe livroit ſans ſcrupule, comme les bêtes, à l'impétuoſité de cet inſtinct brutal. Le trouvant dans ſon cœur le plus violent & le plus univerſel de ſes penchans, il le croyoit auſſi le plus innocent & le plus légitime. Pour l'autoriſer même davantage, il le fit entrer dans ſon culte, & ſe forma des dieux impurs, dans le temple deſquels ce vice infâme devenoit le ſeul hommage qui honoroit leurs autels. Un Philoſophe même, le plus ſage d'ailleurs des Payens, craignant que le mariage ne mît une eſpéce de

Avent. Sermon du jour de Noel.

frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré, pour mettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, & ne multiplier le genre-humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice ; & cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre ? Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les Peuples contre les Peuples, les Rois contre les Rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères, porter par-tout le trouble & le carnage, & ébranler l'Univers entier ? Les ruines des villes, les débris des Empires les plus floriſſans, les Sceptres & les Couronnes renversées, devenoient les monumens publics & lugubres que chaque siécle élevoit, pour conserver, ce semble, aux âges suivans, le souvenir & la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre-humain. Il devenoit lui-même un fond inépuisable de troubles & de chagrins pour l'homme qui s'y livroit alors sans mesure. Il promettoit la paix & les plaisirs ; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs

chagrins

chagrins marchoient toujours sur ses pas; jusque-là que les loix, la Religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siécles même de ténébres & de corruption, en éloignoit un petit nombre de sages.

En vain le monde a donné des noms spécieux à la volupté; en vain l'usage a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentimens, & par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talens à des apologies criminelles de ce vice; les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel, que les scènes elles-mêmes où on les débite. Sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros, c'est la foiblesse des grandes ames; au sortir de là, c'est-à-dire, dans la vérité & dans la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui deshonore l'homme, c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, & qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde. Carême. Sermon du Vendr. de la II. Semaine.

Nous regardons le déréglement comme une destinée de l'âge; nous pardonnons le vice aux premières Paneg. de Sainte Agnès.

mœurs. Il ſemble qu'il y ait une ſaiſon pour les paſſions, & que la régularité & la pudeur ne deviennent une vertu, que lorſqu'un âge plus avancé nous en fait une néceſſité, ou du moins une bienſéance. On dit tous les jours qu'il faut paſſer quelque choſe à l'âge. La ſaiſon des périls eſt-elle donc celle où il faut le moins les craindre? les paſſions plus vives nous autoriſent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit & les allume? D'ailleurs nos paſſions finiſſent-elles avec la jeuneſſe? Les premiers déréglemens ne laiſſent-ils pas un fond de foibleſſes qui ſemblent ſe fortifier avec les années? Et la fragilité d'une vieilleſſe criminelle n'eſt-elle pas preſque toujours le fruit & la punition de la licence des premières mœurs? Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorſqu'elle n'en eſt plus que la riſée ou le dégoût? Ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient? Ne ranime-t-elle pas encore un viſage flétri & ſurannié, par des artifices qui rappellent plus ſes années que ſes attraits? Ne ſe donne-t-elle pas encore une jeuneſſe empruntée qui ne trompe que ſes yeux ſeuls? N'attache-t-elle pas peut-être

des assiduités criminelles qu'elle ne sauroit plus mériter? Des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne foiblesse? Et l'âge en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère?

Que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendu maîtresse d'un cœur, & qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt ont beau se révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de foibles moniteurs, rien n'est écouté. Qu'on demande à un homme public une grace injuste, onéreuse au peuple, & dommageable à l'Etat: en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout céde, & on est sûr d'obtenir. Qu'on sollicite auprès d'un Grand la disgrace, la perte d'un rival innocent, & dont le mérite fait tout le crime auprès de nous: en vain le public va se récrier contre cette injustice, dès que la volupté le demande, on est bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une personne aimée: en vain ses talens, ses services, sa probité parlent pour lui; en vain l'Etat

Panég. de Saint Jean-Baptiste.

souffrira de son éloignement, c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié, & le Prince aimera mieux s'attirer le mépris & l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle & utile à l'Etat, que de contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté qu'on lui propose un sujet indigne, sans vertu, sans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, & dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique; il devient capable des emplois les plus hauts & les plus importans, dès que la volupté le désigne. Que l'Etat périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit deshonoré, que les Etrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent; la volupté le portera au faîte des honneurs, & ne craindra point d'augmenter par la singularité & l'injustice de ce choix, l'éclat & le scandale du vice.

Carême. Sermon du Vendr. de la II. semaine.

Il faut acheter le plaisir impur au prix des mesures les plus gênantes, ou si une seule vient à manquer, tout est perdu. Il faut soutenir les discours publics & les murmures domestiques, soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-

être de l'objet qui nous captive ; ſoutenir nos devoirs, nos bienſéances, nos intérêts, toujours incompatibles avec nos plaiſirs ; ſe ſoutenir ſoi-même contre ſoi-même. Les commencemens de la paſſion n'offrent rien que de riant & d'agréable ; les premiers pas que l'on fait, on ne marche que ſur des fleurs ; les premières fureurs de ce vice ſur-tout enyvrent la raiſon, & ne lui laiſſent pas le loiſir de ſentir toute ſa misère ; les idées qu'on ſe fait alors de la paſſion, ſont encore nobles & flatteuſes ; le langage répond aux idées ; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des ſentimens, la bonté du cœur, la diſcrétion, l'honneur, la bonne-foi, la diſtinction du mérite, la deſtinée des penchans ; tout flatte encore la vanité. Mais la paſſion un peu réfroidie, mais le plaiſir injuſte approfondi, mais les premiers égards affoiblis par la familiarité & le long uſage, mais la vanité détrompée par tout ce que la paſſion a de plus honteux, viennent les bruits déſagréables, les murmures publics, les diſſenſions domeſtiques, des affaires ruinées, des établiſſemens manqués, les ſoupçons, les jalouſies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs.

Petit Carême Serm. du III. Dimanche.

Un Grand voluptueux eſt plus à plaindre & plus malheureux, que le dernier & le plus vil d'entre le peuple. Tout lui aide à aſſouvir ſon injuſte paſſion, & tout ce qui l'aſſouvit, la réveille. Ses deſirs croiſſent avec ſes crimes; plus il ſe livre à ſes penchans, plus il en devient le jouet & l'eſclave. Sa proſpérité rallume ſans ceſſe le feu honteux qui le dévore, & le fait renaître de ſes propres cendres. Les ſens devenus ſes maîtres, deviennent ſes tyrans: il ſe raſſaſie de plaiſirs, & ſa ſatiété fait elle-même ſon ſupplice. Ainſi ſes inquiétudes naiſſent de ſon abondance; ſes deſirs toujours ſatisfaits, ne lui laiſſant plus rien à déſirer, le laiſſent triſtement avec lui-même. L'excès de ſes plaiſirs en augmente de jour en jour le vuide; & plus il en goûte, plus ils deviennent triſtes & amers.

Panég. de SainteAgnès.

On ſe rejette ſur le tempérament pour excuſer ſes foibleſſes. C'eſt un malheur, dit-on, d'être né d'une certaine façon: on ne peut ſe faire un cœur à ſon gré; être plus dur que l'airain, quand on a apporté en naiſſant une ame tendre & ſenſible. Nous trouvons en nous des penchans auſquels on peut à la vérité ſe refuſer quelque tems; mais dont il n'eſt preſ-

que pas poſſible de fuir toujours la deſtinée.

Mais quel eſt le crime qui ne devienne par-là digne d'excuſe ? Tous les crimes les plus affreux ne ſuppoſent-ils pas dans ceux qui s'en rendent coupables, des penchans qui les y portent ? Le vice ceſſe-t-il de l'être, dès qu'il a le cœur pour lui ? Seroit-il beſoin de nous l'interdire, ſi un goût malheureux ne nous le rendoit aimable ?

Tel eſt le caractère de la volupté ; elle répand un nuage épais ſur la raiſon. Des hommes ſages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté & toute leur ſageſſe ; tous les principes de conduite ſont effacés en un inſtant. On ſe fait une nouvelle manière de penſer, où toutes les idées communes ſont proſcrites ; ce n'eſt plus la lumière & le conſeil, c'eſt un penchant impétueux qui décide & qui régle toutes les démarches. On oublie ce qu'on doit aux autres, & ce qu'on ſe doit à ſoi-même ; on s'aveugle ſur ſa fortune, ſur ſon devoir, ſur ſa réputation, ſur ſes intérêts, ſur les bienſéances mêmes dont les autres paſſions ſont ſi jalouſes ; & tandis qu'on ſe donne en ſpectacle au public, ſeul on ne ſe voit pas ſoi-même,

Carême. Sermon du Vendr. de la H. Semaine.

Panégyriq. de Sainte Agnès. Qu'eſt-ce que le tempérament qui diminue à nos yeux l'horreur de nos crimes ? c'eſt un long uſage de déréglement, qui nous l'a rendu comme néceſſaire ; c'eſt un cœur ſubjugué par les paſſions, & pour qui l'occaſion devient toujours une chûte ; c'eſt une fragilité honteuſe, toujours ſûre de périr dès qu'il faut réſiſter ; c'eſt une volonté livrée au crime, & qui à force de ſecouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienſéances.

Carême. Sermon du Vendr. de la II. Semaine. Si nous approfondiſſions l'hiſtoire des familles ; ſi nous allions juſqu'à la ſource de leur décadence ; ſi nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms dont les titres & les biens ont paſſé en des mains étrangéres ; ſi nous remontions juſqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de ſa poſtérité, nous en trouverions l'origine dans la volupté. Nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue ſuite de malheurs qui ont affligé ſes deſcendans. Et ſans en chercher des exemples dans les tems qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés preſque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice ?

Combien

Combien de maisons à demi éteintes voyent tous les jours finir dans les débauches, & dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, & toute la gloire des titres qu'une longue suite de siécles avoit amassés sur leur tête, & qui avoient causé tant de sang & de travaux à la vertu de leurs ancêtres.

De quoi n'est pas capable une femme mondaine, pour l'objet criminel qui la possède & qui la captive ? Quel courage, quelle force, quels sacrifices ! les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion ; on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées, capables de tenter les plus grandes entreprises, qui sacrifient tout à leur injuste goût, qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme, & qui en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce semble, oublié la timidité & la foiblesse. Panégyriq. de Sainte Agnès.

Il y a dans la volupté je ne sai quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait qu'on se reproche sans cesse à soi-même sa propre foiblesse, & qu'on rougit en secret de ne pou- Carême. Sermon du Vendr. de la II. Semaine.

voir secouer le joug qui nous accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrette sur tous ses plaisirs. Le charme fuit & s'envole, la conscience ne peut plus se fuir elle-même; on se lasse de ses troubles, & on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, & on n'ose changer; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, & on se retrouve par-tout. Les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides & fugitifs; les remords cruels forment comme leur durable, & le fond de toute la vie criminelle.

Panég. de Ste. Agnès. Qu'est-ce que les occasions qui nous séduisent? Sont-ce les talens malheureux des graces & de la beauté dont la nature nous a pourvus? mais c'est cela même qui devroit rendre nos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse, lorsqu'on les tourne contre lui? N'y a-t-il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu? De plus, n'ajoutons-nous pas aux graces de la nature, un art dangereux qui les rend funestes aux autres & à nous-mê-

mes? N'assure-t-on pas le succès de ses déplorables appas, par des soins qui sont déja un crime pour nous, avant que d'être un sujet de chûte pour les autres? Ne faisons-nous pas même peut-être suppléer aux talens que la nature nous a refusés, une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs, que toutes les graces d'une beauté chaste & pudique? Et n'attache-t-on pas, par des avances honteuses, des désirs criminels, où à peine auroit-on trouvé de simples regards?

DE L'AMITIÉ.

Carême, Sermon du Vendr. après les Cendres.

LEs trois principes les plus communs, qui lient les hommes les uns avec les autres, & qui forment toutes les unions & les amitiés, sont le goût, la cupidité & la vanité. Le goût; on suit un certain penchant de la nature; qui nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, & fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un

ennui avec le reſte des hommes. La cupidité ; on cherche des amis utiles. Ils ſont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent néceſſaires à nos plaiſirs ou à notre fortune. L'intérêt eſt un grand attrait pour la plupart des cœurs ; les titres qui nous rendent puiſſans ſe changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables ; & l'on ne manque jamais d'amis quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment.

La vanité ; des amis qui nous font honneur, nous ſont toujours chers. Il ſemble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la diſtinction qu'ils ont dans le monde. Nous cherchons à nous parer, pour ainſi dire, de leur réputation ; & ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur ſociété, pour faire penſer du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, & que nous n'aimons que nos ſemblables.

Oraiſon Funéb. du Prince de Conty.

Il eſt des Grands qui doux & faciles avec un petit nombre d'amis, ne montrent que l'orgueil du rang, ou les biſarreries de l'humeur au reſte des hommes ; & renfermant tout ce qu'ils ont d'eſtimable dans un commerce privé, gardent leurs défauts pour le public.

Les Princes & les Grands connoiſſent peu d'ordinaire le plaiſir de l'amitié, & ne ſavent pas goûter le plaiſir d'être aimé. Ils n'eſtiment pas aſſés les hommes pour être touchés de leur amitié; ils ne connoiſſent pas aſſés le prix des cœurs; le long uſage des adulations les rend inſenſibles à la véritable tendreſſe. Leur élévation, ou les rend trop inacceſſibles aux autres hommes, ou leur rend les autres hommes trop mépriſables. Ils confondent le reſpect qu'on doit au rang, avec l'amitié qui n'eſt due qu'à la perſonne. Ils ſont plus jaloux de s'attirer des hommages, que de gagner des cœurs. Ils ſavent ſe faire aimer, ils n'aiment jamais beaucoup eux-mêmes.

La grandeur ne manque guères d'adulations; mais les Grands manquent ſouvent d'amis. Comme ils n'aiment que leur fortune, ce n'eſt auſſi que leur fortune que l'on aime en eux. L'amitié, cette tendre reſſource de tous les chagrins de la vie, ce doux lien de la ſociété, cet unique plaiſir du cœur, eſt un lien gênant, un plaiſir ſans charmes pour eux. Auſſi, comme ils ne vivent que pour eux-mêmes, on ne les aime que pour ſoi.

Oraiſ. Funébre de M. de Villeroy.

Oraiſ. Funéb. de Madame.

L'amitié eſt le ſeul plaiſir preſque que la plupart des Grands ſont gloire de s'interdire. Prévenus que les hommes leur doivent tout, ils croyent eux-mêmes ne leur rien devoir, & que c'eſt aſſés payer leurs empreſſemens, que de les ſouffrir. L'amitié plus ſincère, & dès-là moins rampante & moins empreſſée que l'adulation, leur paroît un hommage ſec & aride : leur attachement même & leur confiance n'eſt qu'un goût paſſager qui les gêne & les ennuie bientôt, & dont ils ſe débarraſſent comme d'une contrainte. Ainſi vivant ſeuls, dès qu'ils vivent ſans amis au milieu de la multitude qui les environne, leurs vices ſont des adulateurs ; leurs bienfaits, des ingrats ; leurs vertus mêmes, des cenſeurs injuſtes. Tous les autres biens nous les devons à la fortune ou à la naiſſance ; le plaiſir de l'amitié, nous ne le devons qu'à nous-mêmes.

DE L'INCRÉDULITÉ.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

VIVRE ſans Dieu, ſans culte, ſans principes, ſans eſpérances ; croire que les forfaits les plus

abominables, & les vertus les plus pures ne ſont que des noms; regarder tous les hommes comme ces figures viles & biſarres qu'on fait parler & mouvoir ſur un théâtre comique, & qui ne ſont deſtinées qu'à ſervir de jouet aux ſpectateurs; ſe regarder ſoi-même comme l'ouvrage du haſard, & la poſſeſſion éternelle du néant: ces penſées ont je ne ſai quoi de ſombre & de funeſte que l'ame ne peut enviſager ſans horreur; & il eſt vrai que l'incrédulité eſt plutôt le déſeſpoir du pécheur, que la reſſource du péché.

L'incrédule eſt un homme ſans mœurs, ſans probité, ſans caractère; qui n'a plus d'autre régle que ſes paſſions, d'autre loi que ſes injuſtes penchans, d'autre maître que ſes deſirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même: enfant dénaturé, puiſqu'il croit que le haſard tout ſeul lui a donné des pères; ami infidèle, puiſqu'il ne regarde les hommes que comme les triſtes fruits d'un aſſemblage biſarre & fortuit, auſquels il ne tient que par des liens paſſagers; maître cruel, puiſqu'il eſt perſuadé que c'eſt le plus fort & le plus heureux qui a toujours raiſon: les crimes les plus

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

affreux, & les vertus les plus pures; tout eſt égal ſelon lui, puiſqu'un anéantiſſement éternel va bientôt égaler le juſte & l'impie, & les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Paraphr. du Pſ. XXV.

Le monde eſt plein de ces hommes inſenſés à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre paroît ſuſpect. Ils ſe font au-dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appellent de l'autorité de Dieu même. Ils forment au milieu du monde une affreuſe ſociété, où ils vomiſſent en ſecret leurs blaſphêmes. Rien n'eſt ſacré pour leurs langues impures. Le joug reſpectable de la foi leur paroît une ſervitude puérile, que la foibleſſe & la ſuperſtition du genre-humain s'eſt impoſée. Ils veulent eux ſeuls être les arbitres de leur religion & de leurs dévoirs, comme de leur deſtinée. Hommes dignes de l'exécration de l'Univers, & cependant honorés ſouvent comme des ſages & des génies ſublimes : eſprits foibles & extravagans, trouvant encore moins de fonds & de ſolidité dans les ténébres & les abîmes incompréhenſibles de l'impiété, que dans les vérités de la foi.

Carême.

Ce n'eſt pas le peu de certitude

qu'on trouve dans la Religion, qui fait conclure qu'il faut s'abandonner au plaisir : c'est l'abandonnement au plaisir qui jette dans l'incertitude sur la Religion. La foi ne devient donc suspecte que lorsqu'elle commence à devenir incommode : & jusqu'ici l'incrédulité n'a point fait de voluptueux, mais la volupté a presque fait tous les incrédules. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

Qu'y a-t-il de plus insensé de croire, ou que le hazard seul a produit toute la race des hommes sur la terre, & que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit & bisarre de la matière; ou que si Dieu lui-même les a tirés du néant, il les a jetés sur la terre, comme des ouvrages de rebut, sans vouloir se mêler de ce qui les regarde, les laissant errer ici-bas sans destination, sans loi, sans espérances; guidés par la seule impétuosité de leurs passions; & n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un instinct brutal, & la liberté universelle de les satisfaire, quand ils n'y trouvent aucun obstacle ? Paraphr. du Ps. XXV.

Rien n'est plus humiliant pour l'incrédulité, que de la rappeller à son origine : elle porte un faux nom de Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

ſcience & de lumière, & c'eſt un enfant de crime & de ténébres. Ce n'eſt donc pas la force de la raiſon qui a amené là les prétendus incrédules ; c'eſt la foibleſſe d'un cœur corrompu qui n'a pu ſurmonter ſes penchans les plus honteux ; c'eſt même une lâcheté de courage, qui ne pouvant ſoutenir & regarder d'un œil ferme les terreurs & les menaces de la Religion, tâche de s'étourdir en rediſant ſans ceſſe que ce ſont des frayeurs puériles : c'eſt un homme qui a peur la nuit, & qui chante en marchant tout ſeul dans les ténébres, pour ſe raſſurer lui-même. La débauche nous rend toujours lâches & craintifs ; & ce n'eſt qu'un excès de peur des peines éternelles, qui fait qu'un libertin nous prêche & nous chante ſans ceſſe qu'elles ſont douteuſes. Il tremble, & il veut ſe raſſurer contre lui-même ; il ne peut pas ſoutenir en même tems la vûe de ſes crimes, & celle du ſupplice qui les attend : c'eſt un lâche qui cache ſa peur ſous une fauſſe oſtentation de bravoure.

Carême. Sermon du Lundi de la 1. ſemaine.

L'impie porta en naiſſant les principes de la religion naturelle communs à tous les hommes. Il trouva écrite dans ſon cœur une loi qui dé-

fondoit la violence, l'injuſtice, la perfidie, & tout ce qu'on ne peut pas ſouffrir ſoi-même. L'éducation fortifia ces ſentimens de la nature; on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre. On lui montra la vertu dans les régles, on la lui rendit aimable dans les exemples; & quoiqu'il trouvât en lui des penchans oppoſés au devoir, lorſqu'il lui arrivoit de s'y laiſſer emporter, ſon cœur prenoit en ſecret le parti de la vertu contre ſa propre foibleſſe. Ainſi vécut d'abord l'impie ſur la terre; il adora, avec le reſte des hommes, un Etre ſuprême, il reſpecta ſes loix, il redouta ſes châtimens, il attendit ſes promeſſes. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu? que ſes crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'ame un ſouffle qui s'éteint avec le corps? Par quel dégré eſt-il parvenu à ces connoiſſances ſi nouvelles & ſi ſurprenantes? A meſure que ſes mœurs ſe ſont déréglées, les régles lui ont paru ſuſpectes; à meſure qu'il s'eſt abruti, il a tâché de ſe perſuader que l'homme étoit ſemblable à ſa bête.

On ſe fait mauvais gré d'être né Carême.

Sermon du Mardi de la IV. semaine.

avec une conſcience trop foible & trop craintive. On envie la deſtinée de ceux qu'on croit fermes & inébranlables dans l'impiété ; leſquels peut-être livrés à leur tour en ſecret aux remords les plus triſtes, & ſe faiſant honneur d'une fermeté qu'ils n'ont point, regardent notre ſort avec envie, parce que ne jugeant de nous que par les diſcours de libertinage que nous leur tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils paroiſſent eux-mêmes être à nos yeux, c'eſt-à-dire, pour ce que nous ne ſommes pas, & pour ce qu'eux & nous voudrions être.

Avent. Sermon du jour de Noel.

Il eſt des hommes encore parmi nous, qui ont preſque de la Divinité une idée auſſi fauſſe & auſſi vaine qu'en avoient autrefois les Philoſophes païens ; qui ne la comptent pour rien dans tous les évènemens de la vie ; qui vivent comme ſi le haſard ou le caprice des hommes décidoient de toutes les choſes d'ici-bas ; & qui ne connoiſſent que le bonheur ou le malheur, comme les deux ſeules divinités qui gouvernent le monde, & qui préſident à tout ce qui ſe paſſe ſur la terre : des hommes qui loin d'adorer les ſecrets de l'avenir dans les conſeils profonds

& impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules & puériles ; attribuent à l'homme une ſcience que Dieu s'eſt réſervée à lui ſeul ; attendent avec une folle perſuaſion ſur les rêveries d'un faux prophète, des événemens & des révolutions qui doivent décider de la deſtinée des Peuples & des Empires ; fondent là-deſſus de vaines eſpérances pour eux-mêmes, & renouvellent ou l'extravagance des Augures & des Aruſpices, ou l'impiété de la Pythoniſſe de Saül, & des Oracles de Delphes & de Dodone.

Il faut appeller l'incrédulité au ſecours des paſſions ; elles ſont trop foibles pour ſe ſoutenir toutes ſeules. Nos lumières, nos ſentimens, notre conſcience, tout les combat au-dedans de nous ; il faut donc leur chercher un appui & les défendre contre nous-mêmes. On ne veut pas que des paſſions qui nous ſont chères ſoient criminelles, ni avoir à ſoutenir ſans ceſſe les intérêts de ſes plaiſirs, contre ceux de ſa conſcience : on veut jouir tranquillement de ſes crimes, & ſe délivrer d'un cenſeur importun qui prend ſans ceſſe le parti de la vertu contre nous-mêmes. Ce

Carême. Sermon du Mardi de la IV. ſemaine.

n'eſt jouir qu'à demi de ſes paſſions, tandis que les remords nous en diſputent le plaiſir; c'eſt acheter trop chèrement le crime, que de l'acheter au prix même du repos qu'on y cherche. Il faut ou finir ſes débauches, ou tâcher de s'y calmer; & comme il en couteroit trop de les finir, & qu'on ne ſauroit s'y calmer qu'en doutant des vérités qui nous troublent, on ſe les donne à ſoi-même comme douteuſes; & pour parvenir à être tranquille, on s'efforce de ſe perſuader qu'on eſt incrédule, c'eſt-à-dire, que le grand effort du déréglement eſt de nous conduire au deſir de l'incrédulité.

Oraiſon funèb. de M. le Dauphin.

On voit tous les jours des hommes, qui trop foibles pour ſervir Dieu, croyent paroître forts en faiſant ſemblant de ne le pas connoître: des hommes qui ne ſavent de la ſcience de la foi, que les blaſphêmes qui l'attaquent; qui ont appris à être incrédules, avant que d'apprendre à croire; qui ne ſont impies que par oſtentation, & qui ſouvent inſpirent aux autres l'incrédulité à laquelle ils n'ont pu encore parvenir eux-mêmes.

Paraphraſe du Pſeaume IX.

L'impie tâche de ſe perſuader qu'il n'y a point de Dieu, pour ſe

calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice. Sa conscience & sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété; il ne peut étouffer le cri de la nature qui réclame sans cesse son auteur : mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance, & un reste de vaine terreur que l'éducation, plutôt que la nature, a laissé dans son ame. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion, quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, & jouir tranquillement du fruit de ses crimes. La religion ne sauroit s'allier avec une vie dissolue; ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut ou abandonner ses plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords & des frayeurs qui nous troublent & qui nous déchirent : le choix est bientôt fait; on ne croit plus rien, & on vit tranquille dans le crime.

Pourquoi nos prévendus incrédules souhaitent-ils si fort de voir des impies véritables, fermes & intrépides dans l'impiété? qu'ils en cherchent; qu'ils en aurent même des

Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

païs étrangers, comme un Spinoſa, qu'on appella en France pour le conſulter & pour l'entendre? C'eſt que nos incrédules ne ſont point fermes dans l'incrédulité, ne trouvent perſonne qui le ſoit, & voudroient, pour ſe raſſurer, rencontrer quelqu'un qui leur parût véritablement affermi dans ce parti affreux. Ils cherchent dans l'autorité, des reſſources & des défenſes contre leur propre conſcience; & n'oſant tout ſeuls devenir impies, ils attendent d'un exemple, ce que leur raiſon & leur cœur même leur refuſent: & par-là ils retombent dans une crédulité bien plus puérile & plus inſenſée que celle qu'ils reprochent au fidèle. Un Spinoſa, ce monſtre, qui après avoir embraſſé différentes religions, finit par n'en avoir aucune, n'étoit pas empreſſé de chercher quelque impie déclaré qui l'affermît dans le parti de l'irréligion & de l'athéiſme; il s'étoit formé à lui-même ce cahos impénétrable d'impiété, cet ouvrage de confuſion & de ténébres, où le ſeul deſir de ne pas croire en Dieu peut ſoutenir l'ennui & le dégoût de ceux qui le liſent; où hors l'impiété, tout eſt inintelligible; & qui, à la honte de l'humanité, feroit tom-

bé

bé en naiſſant dans un oubli éternel : & n'auroit jamais trouvé de lecteur, s'il n'eût attaqué l'Etre ſuprême : cet impie, dis-je, vivoit caché, retiré, tranquille ; il faiſoit ſon unique occupation de ſes productions ténébreuſes, & n'avoit beſoin, pour ſe raſſurer, que de lui-même. Mais ceux qui le cherchoient avec tant d'empreſſement, qui vouloient le voir, l'entendre, le conſulter, c'étoient des inſenſés qui ſouhaitoient de devenir impies, & qui ne trouvant pas dans le témoignage de tous les ſiécles aſſés d'autorité pour demeurer fidéles, cherchoient dans le témoignage d'un ſeul homme obſcur, d'un transfuge de toutes les Religions, une autorité qui les affermît dans l'impiété, & qui les défendît contre leur propre conſcience.

On voit des perſonnes, dans un ſéxe même où l'ignorance ſur certains points devroit être un mérite ; où la politeſſe & la bienſéance du moins voudroient qu'en ſachant on affectât d'ignorer ; des perſonnes qui ne ſavent pas même de la Religion ce qu'il faudroit en ſavoir pour régler leurs mœurs, & qui ſont les difficiles, craignent d'en trop croire, ont des doutes ſur tout, & n'en ont

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

point sur leur misère, & sur l'égarement visible de leur vie.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

Il seroit trop triste & trop vulgaire pour un homme vain, abîmé dans la débauche, de se dire en secret à lui-même : Je suis encore trop foible, & trop abandonné au plaisir pour en sortir : ce prétexte lui laisseroit encore tous ses remords. C'est bien plutôt fait de se dire à soi-même : Il est inutile de mieux vivre, parcequ'il n'y a rien après cette vie. Ce prétexte est bien plus commode ; parcequ'il finit tout ; il nous laisse dans un certain état d'indolence, qui nous empêche de nous approfondir nous-mêmes ; & de faire des réflexions trop tristes sur nos passions. Nous avons peu de remords, parceque nous nous supposons incrédules, & que cette supposition nous laisse presque la même sécurité que l'impiété véritable : du moins c'est une diversion qui émousse & qui suspend la sensibilité de la conscience ; & en faisant que nous nous prenons toujours pour ce que nous ne sommes pas, elle fait que nous vivons comme si nous étions en effet ce que nous désirons être. C'est une espèce de neutralité que nous gardons entre la foi & l'irreligion, dont notre

indolence s'accommode; parcequ'il faut du mouvement pour prendre un parti, & que pour demeurer neutre, il n'y a qu'à ne point penſer & vivre d'habitude. L'impiété ferme & déclarée, a je ne ſai quoi qui fait horreur; mais la Religion d'un autre côté offrant des objets qui allarment, & qui n'accommodent pas les paſſions, que faire entre ces deux extrémités, dont l'une révolte la raiſon & l'autre les ſens? On demeure indécis & chancelant; on jouit en attendant du calme que cet état d'indéciſion & d'indifférence nous laiſſe, on vit ſans vouloir ſavoir ce qu'on eſt, parce qu'il eſt plus commode de n'être rien, & de vivre ſans penſer & ſans connoître.

Nous voyons des hommes qui trouvent toujours plauſible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppoſe de plus foible & de plus inſenſé à la foi; qui ſont ébranlés au premier doute frivole que l'impie propoſe: qui ſembleroient être ravis que la Religion fût fauſſe; & qui ſont moins touchés de ce poids reſpectable de preuves qui accablent une raiſon orgueilleuſe, & qui en établiſſent la vérité, que d'un diſcours en l'air qui la combat, où il

Avent. Sermon du jour de Noel.

n'y a souvent de sérieux, que la hardiesse de l'impiété & du blasphême : des hommes qui renvoyent au peuple, la croyance de tant de faits merveilleux que l'histoire de la Religion nous a conservés ; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu ; & qui refusent les miracles à une Religion qui n'est fondée que sur eux, & qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. Semaine.

Les incrédules sont de faux braves qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas, ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; & à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité & à la roture de leurs ancêtres, & veulent pourtant qu'on les croye d'une naissance illustre, & descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer, & de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes : il en est ainsi de nos prétendus incrédules. Ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur

ſang, & qui n'eſt pas effacée de leur cœur : mais c'eſt pour eux une manière de roture & de baſſeſſe dont ils rougiſſent. A force de dire qu'ils ne croyent rien, de l'aſſurer, de s'en vanter, ils croyent ne rien croire ; ils en ont bien meilleure opinion d'eux mêmes, parce que cette profeſſion déplorable d'incrédulité, ſuppoſe des lumières non communes, de la force & de la ſupériorité d'eſprit, & une ſingularité qui plaît & qui flate. On a oui dire que certains grands-hommes fameux & fort eſtimés de leur ſiecle, ne croyoient pas ; on ſe fait honneur de ces grands exemples : il paroît glorieux de ne rien croire après de ſi illuſtres modèles ; on a ſans ceſſe leurs noms dans la bouche. C'eſt un faux relief qu'on ſe donne, où il entre moins d'incrédulité, que de vanité riſible, & de petiteſſe d'eſprit ; puiſque rien n'eſt ſi petit ni ſi mépriſable, que de ſe donner pour ce qu'on n'eſt pas, & ſe faire honneur du perſonnage d'un autre.

L'incrédulité déclarée eſt peut être un vice rare parmi nous, mais la ſimplicité de la foi ne l'eſt guères moins. On ne ſe permet pas des doutes ſur le fond des myſtères, mais on obéit

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

en philoſophe, en s'impoſant ſoi-même le joug. On auroit horreur de ſe départir de la croyance de ſes pères, mais on veut rafiner ſur leur bonne foi. Notre ſiècle ſur-tout eſt plein de ces demi-fidèles, qui ſous prétexte de dépouiller la Religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de la ſoumiſſion.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. ſemaine.

Souvent c'eſt une ſociété de libertinage, qui nous fait parler le langage de l'impiété. On veut paroître tel que ceux à qui les plaiſirs & la débauche nous lient. On croit qu'il ſeroit honteux d'être diſſolu, & de paroître croire encore devant les témoins & les complices de nos déſordres. Le parti d'un débauché qui croit encore, eſt un parti foible & vulgaire : afin que la débauche ſoit du bon air, il faut y ajouter l'impiété & le libertinage; autrement ce ſeroit être débauché en novice, un reſte de Religion paroîtroit ſe ſentir encore un peu trop de l'enfance & du collége.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Ce que la Religion a de plus auguſte, eſt devenu le ſujet des converſations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de

tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel; n'ayant pour toute connoissance de la Religion, qu'un peu plus de témérité que l'ignorant & le peuple, n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires & usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés; des doutes tant de fois éclaircis, & qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité : des hommes, qui dans des mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la Religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'étude pourroit à peine éclaircir.

Si notre incrédulité avoit son fondement dans des incertitudes réelles sur la Religion, tant que ces incertitudes subsisteroient, l'incrédulité seroit toujours la même. Mais comme nos doutes ne naissent que de nos passions, & que nos passions ne sont pas toujours les mêmes, ni également vives & maîtresses de notre cœur, nos doutes changent sans cesse comme nos passions. Ils croissent, ils diminuent, ils s'éclipsent, ils reparoissent, ils sont dans la même volubilité, & toujours dans le même dégré que nos passions; en un mot,

Carême. Sermon du Mardi de la IV. semaine.

ils ſuivent la deſtinée des paſſions, parcequ'ils ne ſont que les paſſions elles-mêmes.

Paraphr. du Pſ. XIII. Il en eſt peu qui reviennent des routes égarées où l'impiété les conduit. L'on ne revient guères de la dépravation impie de la raiſon. Les années meuriſſent les paſſions, mais l'orgueil de l'incrédulité renaît & ſe fortifie avec les années. Plus les années deviennent ſérieuſes, plus elles donnent du crédit & une ſorte de bon air à la philoſophie de l'impiété; & la vieilleſſe eſt le tems où l'impie s'en fait plus d'honneur, & où elle lui attire auſſi plus d'éloges de la part de ſes imitateurs.

Carême. Sermon du Mardi de la IV. Semaine. Si la Religion ne propoſoit que des myſtères qui paſſent la raiſon, ſans y ajouter des maximes & des vérités qui gênent les paſſions, on peut aſſurer hardiment, que les incrédules ſeroient rares. Les vérités ou les erreurs abſtraites qu'il eſt indifférent de croire ou de nier, n'intéreſſent preſque perſonne. On trouvera peu de ces hommes épris de la ſeule vérité, qui deviennent partiſans & défenſeurs zélés de certains points de pure ſpéculation, & qui n'ont rapport à rien, ſeulement, parcequ'ils les croyent vrais. Les vérités

rités abſtraites des Mathématiques, ont trouvé en nos jours quelques ſectateurs zélés & eſtimables, qui ſe ſont dévoués à développer ce qu'il y a de plus impénétrable dans les ſecrets infinis, & dans les abîmes profonds de cette ſcience. Mais ces ſectateurs ont été quelques hommes rares & uniques. La contagion n'étoit pas à craindre; auſſi n'a-t-elle pas gagné. On les admire, mais on ſeroit bien fâché de les imiter. Si la Religion ne propoſoit que des vérités auſſi abſtraites, auſſi indifférentes à la félicité des ſens, auſſi peu intéreſſantes pour les paſſions & pour l'amour-propre, les impies ſeroient encore plus rares que les Mathématiciens. On en veut aux vérités de la Religion, parcequ'elles nous menacent; on ne s'éléve point contre les autres, parceque leur vérité ou leur fauſſeté ne décide de rien pour nous.

Lorſque l'on approfondit la plupart de ces hommes qui ſe diſent incrédules, qui ſe récrient ſans ceſſe contre les préjugés populaires; on trouve qu'ils n'ont pour toute ſcience que quelques doutes uſés & vulgaires qu'on a débités dans tous les tems, & qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne ſavent qu'un

certain jargon qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner, & qu'on répète sans l'entendre. On trouve que toute leur capacité se réduit à certains discours de libertinage qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi ; à certaines maximes rebattues, qui à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Ceux qui tiennent ces discours sont des hommes dissipés par les plaisirs, & qui seroient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement des vérités qu'ils ne se soucient pas de connoître : des hommes d'un caractère léger, superficiel, incapables d'attention & d'examen ; & qui ne sauroient soutenir un seul instant de sérieux, & de modération tranquille & rassise. Ils ne savent que le langage des doutes qu'ils ont appris. Ils ne les ont pas formés ; ils répétent ce qu'ils ont oui : c'est une tradition d'ignorance & d'impiété qu'ils ont reçue. Aussi ils ne doutent pas ; ils ne font que conserver à ceux qui les suivront, le langage de l'irréligion & des doutes : ils ne sont pas incrédules ; ils ne sont que les échos de l'incrédulité : en un mot ils savent ce qu'il faut dire pour douter,

mais ils n'en ſavent pas aſſés pour douter eux-mêmes.

DE L'ENNUI.

L'ENNUI qui paroît être le partage du peuple, ne s'eſt pourtant, ce ſemble, réfugié que chés les Grands; c'eſt comme leur ombre qui les ſuit par-tout. Les plaiſirs preſque tous épuiſés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triſte uniformité, qui endort ou qui laſſe; ils ont beau les diverſifier, ils diverſifient leur ennui. En vain ils ſe font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouiſſances publiques; c'eſt une vivacité d'oſtentation, le cœur n'y prend preſque point de part. Le long uſage des plaiſirs les leur a rendu inutiles; ce ſont des reſſources uſées qui ſe nuiſent chaque jour à elles-mêmes: ſemblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets inſipides, ils eſſayent de tout, & rien ne les pique & ne les réveille; & un dégoût affreux ſuccéde à l'inſtant à une vaine eſpérance de plaiſir dont leur ame s'étoit d'abord flattée.

Petit Carême. Serm. du III. Dimanche.

Carême. Sermon du Lundi de la Passion.

Rien n'eſt plus triſte pour la plupart des hommes, que de ſe trouver avec eux ſeuls, & de retomber ſur leur propre cœur. Comme des paſſions vaines nous emportent; que des attachemens criminels nous ſouillent; que mille déſirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur, en rentrant dans nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées noires, & des réflexions triſtes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, & dans des diſtractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes. Nous craignons le loiſir comme le ſignal de l'ennui; & nous croyons trouver dans le dérangement, & dans la multiplicité des ſoins extérieurs, cette yvreſſe heureuſe, qui fait que nous marchons ſans nous en appercevoir, & que nous ne ſentons plus le poids de nous-mêmes.

Petit Carême. Serm. du III. Diman.

Toute la vie des Grands n'eſt qu'une précaution pénible contre l'ennui, & toute leur vie n'eſt qu'un ennui pénible elle-même. Ils l'avancent même, en hâtant de multiplier les plaiſirs: tout eſt déja uſé pour eux, à l'entrée même de la vie; & leurs premières années éprou-

vent déja les dégoûts & l'insipidité, que la lassitude & le long usage de tout semblent attacher à la vieillesse.

L'ennui ne se trouve que dans le dérangement, & dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place. C'est en vivant au hasard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, & que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, & que nous nous portons par-tout nous-mêmes: en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié pour éviter l'ennui, & un talent malheureux de le trouver. Par-tout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde & la plus universelle. Carême. Sermon du Lundi de la Passion.

Plus les Grands sont élevés, plus ils sont malheureux. Comme rien ne les contraint, rien aussi ne les fixe. Moins ils dépendent des autres, plus ils sont livrés à eux-mêmes. Leurs caprices naissent de leur indé- Petit Carême. Serm. du III. Diman.

pendance : ils retournent ſur eux leur autorité ; leurs paſſions ayant eſſayé de tout, & tout uſé, il ne leur reſte plus qu'à ſe dévorer eux-mêmes. Leurs biſarreries deviennent l'unique reſſource de leur ennui & de leur ſatiété : ne pouvant plus varier les plaiſirs déja tous épuiſés, ils ne ſauroient plus trouver de variété que dans les inégalités éternelles de leur humeur ; & ils s'en prennent ſans ceſſe à eux-mêmes, du vuide que tout ce qui les environne laiſſe ſans ceſſe au-dedans d'eux-mêmes. Ce n'eſt pas ici une de ces vaines images que le diſcours embellit, & où l'on ſupplée par les ornemens à la reſſemblance.

Approchons des Grands ; jettons les yeux nous-mêmes ſur une de ces perſonnes qui ont vieilli dans les paſſions, & que le long uſage des plaiſirs a rendu également inhabiles & au vice & à la vertu. Quel nuage éternel ſur l'humeur ! quel fond de chagrins & de caprices ! Rien ne plaît, parcequ'on ne ſauroit plus ſoi-même ſe plaire. On ſe venge ſur tout ce qui nous environne, des chagrins ſecrets qui nous déchirent. Il ſemble qu'on fait un crime au reſte des hommes, de l'impuiſſance où l'on eſt d'être en-

eore auſſi criminel qu'eux. On leur reproche en ſecret tout ce qu'on ne peut plus ſe permettre à ſoi-même, & l'on met l'humeur à la place des plaiſirs.

DU BONHEUR.

Carême. Sermon du Lundi de la I. ſemaine.

L'HOMME ne trouve nulle part ſon bonheur ſur la terre. Les richeſſes l'inquiétent, les honneurs le fatiguent, les plaiſirs le laſſent, les ſciences le confondent, & irritent ſa curioſité, loin de la ſatisfaire: la réputation le gêne & l'embarraſſe, tout cela enſemble ne peut remplir l'immenſité de ſon cœur, & lui laiſſe encore quelque choſe à déſirer. Tous les autres êtres, contens de leur deſtinée, paroiſſent heureux à leur manière, dans la ſituation où l'Auteur de la nature les a placés. Les Aſtres tranquilles dans le firmament, ne quitent pas leur ſéjour, pour aller éclairer une autre terre; la terre réglée dans ſes mouvemens, ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place; les animaux rampent dans les campagnes ſans envier la deſtinée de l'homme, qui habite les vil-

les & les palais ſomptueux ; les oiſeaux ſe réjouiſſent dans les airs, ſans penſer s'il y a des créatures plus heureuſes qu'eux ſur la terre. Tout eſt heureux, pour ainſi dire, tout eſt à ſa place dans la nature ; l'homme ſeul eſt inquiet & mécontent ; l'homme ſeul eſt en proie à ſes deſirs, ſe laiſſe déchirer par des craintes, trouve ſon ſupplice dans ſes eſpérances, devient triſte & malheureux au milieu de ſes plaiſirs : l'homme ſeul ne rencontre rien ici-bas, où ſon cœur puiſſe ſe fixer.

Paraphr. du Pſ. XXXI. Nous nous laſſons à courir ſans ceſſe après un fantôme de bonheur, qui au moment que nous croyons le tenir, nous échappe & s'évanouit, ne nous laiſſant que la honte & le déſeſpoir de nous être laiſſé tromper tant de fois, ſans pouvoir jamais nous détromper. Si nous obtenons ce que nous avons déſiré avec le plus d'ardeur, le dégoût ſuit de près la jouiſſance ; ſoit parcequ'il s'éléve quelque nouveau déſir dans notre cœur, ſoit parceque nous n'y trouvons pas ce que nous eſpérions ; ou bien que la crainte de le perdre nous cauſe plus de chagrin & d'inquiétude, que la joie de le poſſéder ne nous cauſe de plaiſir. Nous

paroiſſons quelquefois nager dans l'abondance de toutes choſes, & n'avoir rien à ſouhaiter; & nous nous trouvons miſérables, parceque nous ne pouvons pas réunir tous les plaiſirs en même tems; & que nous ne jouiſſons d'un plaiſir qu'aux dépens d'un autre; & notre cœur eſt déchiré par une baſſe jalouſie, de voir que d'autres jouiſſent de ce dont, par une ſorte vanité, nous voudrions jouir tout ſeuls. Il ne faut que la moindre altération dans la ſanté, pour nous jetter dans la mélancolie la plus noire: ah! que nous ſentons alors l'incertitude & le néant de tous les biens de la terre! Cependant nous craignons de les perdre, parceque notre cœur y eſt attaché, & que nous n'avons rien à mettre à leur place, pour remplir le vuide qu'ils y laiſſent.

Chacun dans ſon état, quelque heureuſe qu'en paroiſſe la deſtinée, trouve des amertumes qui en balancent toujours les plaiſirs. L'élévation a ſes aſſujettiſſemens & ſes inquiétudes; l'obſcurité, ſes humiliations & ſes mépris; le mariage, ſes antipathies & ſes fureurs; l'amitié, ſes pertes & ſes perfidies. Le trône eſt le ſiége des chagrins, comme la dernie-

Avent. Sermon du II. Dimanche.

re place; les palais ſuperbes cachent des ſoucis cruels, comme le toît du pauvre & du laboureur: & de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous ſentons toujours par mille endroits, qu'il manque quelque choſe à notre bonheur.

Tome des Oraiſ. Funéb. I. Serm. d'une Profeſſion Religieuſe.

Toutes les créatures que l'homme veut faire ſervir à ſes plaiſirs deviennent l'inſtrument de ſes peines: tous les déſirs les plus flatteurs, & qu'il ne forme que pour ſoulager ſon cœur, en deviennent les tyrans & le ſupplice: tous ſes projets les plus ſpécieux, que l'imagination n'enfante & n'embellit que pour endormir ſes peines, les réveillent & les aigriſſent: tous les plaiſirs les plus vifs, & qui auroient dû, ce ſemble, ſatisfaire ſon cœur, n'y portent que la ſatiété, & en augmentent le dégoût, le vuide & l'inquiétude. En vain ſe forme-t-il un plan de félicité dans le crime; ſon cœur dément bientôt cette eſpérance, & il ne lui reſte rien de plus réel que cette vaine idée de bonheur, que le chagrin de ſe l'être en vain formée. En vain, par une vaine philoſophie, détache-t-il des paſſions, ce qu'elles ont d'extrême & de fatiguant, pour ſe ménager des plaiſirs modérés & tranquilles;

les plaiſirs modérés par la raiſon ne ſont pas loin de l'ennui, & ceux qu'elle ne conduit plus, ne ſont plus que des fureurs & des gouffres.

C'eſt un déſordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conſéquent notre repos. Car aimer, c'eſt chercher ſa félicité dans ce qu'on aime; c'eſt vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur; c'eſt l'appeller au ſecours de ce vuide affreux que nous ſentons en nous-mêmes, & nous flatter qu'il ſera capable de le remplir; c'eſt le regarder comme la reſſource de nos beſoins, le remède à nos maux, l'auteur de nos biens. C'eſt un déſordre & un aviliſſement de notre cœur, de chercher tout cela dans la créature. Nous ſentons bien nous-mêmes l'injuſtice de cet amour. Quelque emporté qu'il puiſſe être, nous découvrons bientôt dans les créatures qui nous l'inſpirent, des défauts & des foibleſſes qui les en rendent indignes : plus nous les applaudiſſons, plus nous nous diſons à nous-mêmes, que notre cœur s'eſt trompé, & que ce n'eſt pas là ce qu'il cherchoit. Notre raiſon rougit tout-bas de la foibleſſe de nos penchans; nous ne

Carême. Serm. du Jeudi de la Paſſion.

portons plus nos liens qu'avec peine; notre passion devient notre ennui & notre supplice. Mais punis de notre erreur sans en être détrompés, nous cherchons dans le changement le remède de notre mépriſe : nous errons d'objets en objets; & s'il en eſt enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'eſt pas que nous ſoyons contens de notre choix, c'eſt que nous ſommes laſſés de notre inconſtance.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

Pour être heureux, il faut que l'homme ne penſe point, qu'il ſe laiſſe mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets préſens, & qu'il éteigne & abrutiſſe ſa raiſon, s'il veut conſerver ſa tranquillité : & telle eſt ſa deſtinée. Ce n'eſt que l'yvreſſe, l'emportement, l'extinction de toute raiſon qui le rend heureux; & comme cette ſituation n'eſt que d'un inſtant, dès que l'eſprit ſe calme, & revient à lui, le charme ceſſe, le bonheur s'enfuit, & l'homme ſe trouve ſeul avec ſes paſſions & ſes inquiétudes.

Myſtères. Serm. de la Viſitation.

Nous ſentons tous le vuide du plaiſir; il eſt des momens de réflexion qui nous tuent. Le cœur, fait pour une félicité plus ſolide, s'amuſe, mais ne ſauroit ſe ſatisfaire : il voltige autour des créatures, mais il ne

peut s'y fixer : il porte par-tout un fond d'inquiétude & d'ennui qui le réveille même au milieu des joies & des amuſemens. Enfin, on trouve ſon remède dans le mal même ; le dégoût dans la jouiſſance ; & l'on ne ſent de vivacité pour le plaiſir, que dans le moment qui le précéde.

Les hommes, avec toute leur puiſſance, ne ſauroient nous faire à nous-mêmes, une félicité plus entière que celle dont ils jouiſſent ; & comme ils ne ſont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils faſſent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes. Ils cherchent ſouvent à nous nuire, en faiſant ſemblant de nous favoriſer ; nous ne leur ſommes chers, qu'autant que nous leur ſommes utiles ; & ils veulent plutôt nous faire ſervir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Myſtères. Sermon de la Purification.

Le bonheur que nous cherchons, n'eſt qu'un poids qui nous accable dès que nous y ſommes parvenus. Nous ſentons multiplier nos ſoucis, à meſure que le monde nous multiplie ſes faveurs. De nouveaux deſirs naiſſent de ceux que nous venons de

Paraphr. du Pſeaume IV.

voir accomplis. Le monde nous croit heureux : mais la jalousie ; mais la prospérité d'autrui ; mais ce qui manque encore à notre ambition ; mais le vuide même de tout ce que nous possedons ; mais le dégoût même qui suit toujours la possession de ce qu'on avoit le plus désiré ; mais la pensée même que tout s'enfuit, & que la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide ; mais tout cela ensemble empoisonne toute cette vaine félicité qui trompe les spectateurs, tandis qu'elle ne peut nous rendre heureux, & nous seduire nous-mêmes, lorsque nous y faisons attention.

Petit Carême. Serm. du III. Dim.

Nous nous promettons tous ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous après un bonheur & un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés par la possession d'un objet, du bonheur qui sembloit nous y attendre, un nouveau desir nous jette dans la même illusion : & passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, & du dégoût à l'espérance, tout ce qui fait sentir notre mépriſe, devient lui-même l'attrait qui la perpétue. Il semble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple : la bassesse de sa fortune laissant toujours

un eſpace immenſe au-deſſus de lui, il ſeroit moins étonnant qu'il ſe figurât une félicité imaginaire dans les ſituations élevées où il ne peut atteindre, & qu'il crût, car tel eſt l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'eſt cela même qui eſt le bonheur qu'il cherche. Mais l'éclat du rang, des titres & de la naiſſance diſſipe bientôt cette vaine illuſion. On a beau monter, & être porté ſur les aîles de la fortune au-deſſus de tous les autres, la félicité ſe trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes; plus on s'éleve, plus elle ſemble s'éloigner de nous.

Tout ce qui environne les Grands ne les rend point heureux. Tout ce qui eſt hors de nous, ne ſauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaiſirs occupent les dehors, le dédans eſt toujours vuide. Tout paroît joie pour les Grands, & tout ſe tourne en ennui pour eux. Plus les plaiſirs ſe multiplient, plus ils s'uſent. Ce n'eſt pas être heureux, que de n'avoir plus rien à déſirer; c'eſt perdre le plaiſir de l'erreur: & le plaiſir n'eſt que dans l'erreur qui l'attend & qui le déſire. La grandeur elle-même eſt un poids qui laſſe; les chagrins & les noirs ſoucis montent & vont

Oraiſon Funeb. de M. le Dauphin.

s'asseoit avec le Souverain sur le trône. Le diadème qui orne le front auguste des Rois, n'est souvent armé que de pointes & d'épines qui le déchirent; & les Grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sur la terre. Le monde étale des prospérités; le monde ne fait point d'heureux: les Grands nous montrent le bonheur, & ils ne l'ont pas.

DE L'HÉRÉSIE.

L'ORIGINE de l'hérésie a toujours quelque chose de honteux. Comme l'orgueil & la licence en forment les premières sources; il faut tirer le voile sur les premiers tems qui les établirent parmi les hommes. On y voit les passions les plus honteuses présider à la naissance de ces ouvrages de ténèbres, leur donner la forme, l'accroissement & le progrès: & semblables à ces enfans infortunés qui sont le triste fruit du crime de leurs pères, il ne faut pour les couvrir de confusion, que les rappeller à leur origine.

Paraphrase Dieu permet que les censeurs téméraires

mémoraires de sa Doctrine, se jettent eux-mêmes dans des contradictions inexpliquables, où ils se trouvent pris comme dans un piége d'où ils ne sauroient se tirer. C'est la destinée de l'erreur, de former de ses propres mains, le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même; toutes les machines qu'elle éleve à grands frais pour ébranler l'artifice auguste de la foi, tombent enfin sur sa tête orgueilleuse, & achévent de l'écraser. du Pseaume IX.

L'hérésie, d'abord timide dans sa naissance, va toujours en croissant, & ne garde plus de mesure dans ses progrès. Elle n'en vouloit d'abord parmi nous, qu'aux abus du culte; elle a depuis attaqué le culte même: elle vouloit réformer la Religion; elle a fini par les approuver toutes, ou pour mieux dire, par n'en plus avoir, & n'en plus connoître aucune: elle prétendoit s'en tenir à la lettre aux Livres saints; & cette lettre a été pour elle une lettre de mort, & ses faux Prophètes y ont puisé un fanatisme & des visions sur l'avenir, que l'événement a démenties, & dont elle a rougi elle-même. Petit Carême. Sermon du Vendredi Saint.

Ce n'est pas la soumission à l'Egli- Mystères.

Serm. de l'Assomption.

se qui nous coute: cette soumission ne blesse ni notre orgueil, ni nos penchans, ni notre soumission, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous: c'est de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons. Nous nous vengeons de leur élévation, par nos censures; notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant. Leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts; & il est rare que nos supérieurs & nos maîtres ayent sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Paraphr. du Psaume IX.

La liberté que les sectateurs de l'hérésie nous vantent tant, en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de nos Pasteurs, comme une crédulité aveugle & superstitieuse; cette liberté les a rendus elle-même esclaves d'une doctrine toujours changeante & incertaine, & qui n'a plus de règle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les piéges qu'ils tendoient à la foi des simples, se sont tournés con-

tre eux-mêmes ; leur conjuration unanime contre l'Egliſe les a diviſés : & du même principe qui avoit formé leur déſobéiſſance & leur révolte, eſt ſorti le dogme monſtrueux qui ſecoue toute autorité, & qui autoriſe chaque particulier à ſe ſoulever contre la doctrine de ces faux Apôtres, & à ſe faire une religion ſelon le caprice & les égaremens déplorables de ſon eſprit. C'eſt par-là que Dieu détruit enfin les ennemis de ſon culte, & qu'il employe pour anéantir l'erreur, la doctrine elle-même qui lui donna naiſſance.

Les troubles de l'Etat ne ſont jamais loin de ceux de l'Egliſe. On ne reſpecte guères le joug des Puiſſances, quand on eſt parvenu à ſecouer le joug de la foi ; & l'héréſie a beau ſe laver de cet opprobre, elle a par-tout allumé le feu de la ſédition ; elle eſt née dans la révolte. En ébranlant les fondemens de la foi, elle ébranle les trônes & les Empires, & par-tout en formant des ſectateurs, elle forme des rebelles. Petit Carême. Serm. du II. Dimanche.

L'illuſion dont l'héréſie ſe ſert le plus pour flatter l'orgueil de ſes ſectateurs, c'eſt de leur perſuader qu'eux ſeuls uſent de leur raiſon & de leur liberté, en ſecouant le joug des Paſ- Paraphraſe du Pſeaume IX.

teurs auſquels nous ſommes aſſujettis. Mais comment ne s'apperçoivent-ils pas qu'ils prennent toujours le change ſur les choſes qui les intéreſſent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés les vraiſemblances qui les déterminent? Toujours diviſés entre eux, de langage, de ſentimens, de principes ſur les dogmes eſſentiels qui nous ſont révélés, ils refuſent à l'Egliſe une autorité qu'ils ne rougiſſent point de s'attribuer à eux-mêmes.

Petit Carême. Sermon du II. Dimanche.

L'héréſie a beau dire que les perſécutions des Princes lui mirent en mains les armes d'une juſte défenſe; l'Egliſe n'oppoſa jamais aux perſécutions, que la patience & la fermeté: la foi fut le ſeul glaive avec lequel elle vainquit les tyrans. Ce ne fut pas en répandant le ſang de ſes ennemis qu'elle multiplia ſes diſciples; le ſang de ſes Martyrs tout ſeul, fut la ſemence de ſes fidèles. Ses premiers Docteurs ne furent pas envoyés dans l'Univers, comme des lions pour porter par-tout le meurtre & le carnage, mais comme des agneaux pour être eux-mêmes égorgés. Ils prouvèrent, non en combattant, mais en mourant pour la foi, la vérité de leur miſſion. On devoit

les traîner devant les Juges pour y être jugés comme des criminels, & non pour y paroître les armes à la main, & les forcer de leur être favorables. Ils reſpectoient le ſceptre dans des mains même profanes & idolâtres; & ils auroient cru deshonorer l'œuvre de Dieu, en recourant pour l'établir à des reſſources humaines.

DE L'IDOLATRIE.

A QUELS excès l'idolâtrie n'a-t-elle pas pouſſé ſon culte profane? La mort d'une perſonne chère l'érigeoit bientôt en divinité, & ſes viles cendres ſur leſquelles ſon néant étoit écrit en caractères ſi ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de ſa gloire & de ſon immortalité. Avent. Sermon du jour de Noel.

L'amour conjugal ſe fit des dieux, l'amour impie l'imita, & voulut avoir ſes autels. L'épouſe & l'amante, l'époux & l'amant criminel eurent des prêtres, des temples & des ſacrifices. La folie, ou la corruption générale, adopta un culte ſi biſarre & ſi abominable: tout l'Univers en fut

infecté. La majesté des loix de l'Empire l'autorisa, la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux ; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête. Les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures ; les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés, & virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions ; les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme, & le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Panég. de Sainte Agnès.

Rome, cette capitale de l'Univers qui avoit trouvé le secret de réunir toute la sagesse de la philosophie & de la politique humaine avec toutes les extravagances du culte : Rome adopta tous les dieux les plus bisarres, & toutes les superstitions des Nations qu'elle avoit vaincues ; & de toutes les folies de l'Univers, forma, pour ainsi dire, la majesté de sa religion & de ses cérémonies.

Avent. Ser-

Les hommes oubliant l'Auteur de

leur être & de l'Univers, adorèrent d'abord l'air qui les faiſoit vivre, la terre qui les nourriſſoit, le ſoleil qui les éclairoit, la lune qui preſidoit à la nuit. C'étoient-là leur Cibelle, leur Junon, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les Conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis, les Princes bienfaiſans & équitables qui avoient rendu leurs ſujets heureux, & la mémoire de leur régne immortelle : & Jupiter & Hercules furent placés au rang des dieux ; l'un par le nombre de ſes victoires, & l'autre par le bonheur & la tranquillité de ſon régne. Les hommes, dans ces ſiécles de ſuperſtition & de crédulité, ne connoiſſoient point d'autres dieux que ceux qui leur faiſoient du bien. Et tel eſt le caractère de l'homme, ſa religion n'eſt ſouvent que ſon amour & ſa reconnoiſſance. mon de la Circonciſion.

Les Philoſophes forcés par les lumières ſeules de la raiſon de reconnoître un ſeul Etre ſuprême, en défiguroient la nature par mille opinions inſenſées. Les uns ſe repréſentoient un Dieu oiſif, retiré en lui-même, jouiſſant de ſon propre bonheur, ne daignant pas s'abaiſſer à regarder ce qui ſe paſſe ſur la terre, Avent. Sermon du jour de Noel.

ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés, auſſi peu touché de leurs vertus que de leurs vices; & laiſſant au haſard, le cours des ſiécles & des ſaiſons, les révolutions des Empires, la deſtinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaſte Univers, & toute la diſpenſation des choſes humaines. Les autres l'aſſujettiſſoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faiſoient un Dieu ſans liberté & ſans puiſſance; & en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'eſclave des deſtinées. Les égaremens de la raiſon étoient alors la ſeule régle de la religion & de la croyance de ceux qui paſſoient pour être les plus éclairés & les plus ſages.

DES ESPRITS FORTS.

Paraph. du Pſ. XIII.

DÈs que l'homme s'eſt livré aux paſſions les plus honteuſes, & qu'il les a pouſſées juſqu'aux excès les plus énormes, il cherche à ſe les juſtifier à lui-même, en ſe diſant en ſecret qu'il n'y a point de Dieu. Ce n'eſt pas dans ſa raiſon que naiſſent ſes

ſes doutes; Dieu y a mis un rayon de lumière qui le montre par-tout à l'homme, & qui lui fait porter par-tout avec lui le témoignage intime & ineffaçable de la Divinité: c'eſt dans la dépravation de ſon cœur. Il déſire que Dieu ne ſoit point, il s'efforce de ſe le perſuader, il ſe fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu; il inſulte avec dédain à la crédulité de ceux qui ſont effrayés de ſes blaſphêmes: mais c'eſt un impoſteur, ſa bouche toute ſeule renonce Dieu, & publie qu'il n'exiſte point, tandis que ſa raiſon le connoît & lui rend hommage.

Les eſprits forts proteſtent que c'eſt ſans intérêt qu'ils ont ſecoué le joug de la Religion, & que la vérité ſeule les a forcés à ſe défaire des erreurs communes; mais leurs mœurs découvrent l'artifice & la fauſſeté de leurs diſcours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paroiſſe adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété, alors ils ſe démaſquent, ils ſe montrent au naturel: on découvre en eux un fond de mœurs abominables, une vie dont les déréglemens du commun des hommes rougi-

roient ; une ſingularité de débauches encore plus affreuſe que celle de leur doctrine ; un abandonnement qui ne connoît plus ni régle, ni pudeur, ni bienſéance ; une façon de penſer ſur le détail de la conduite, qui fait que ne reſpectant plus ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes, on ne ſe reſpecte plus ſoi-même.

L'impiété dont toute l'attention devroit être de ſe dérober aux regards publics, ſe montre avec oſtentation : elle a enfin accoutumé les yeux & les oreilles à voir & à entendre, ſans indignation, ſes horreurs & ſes blaſphêmes. Ce n'eſt pas aſſés ; elle ſe fait des ſectateurs ; elle oſe répandre le venin de ſa doctrine ; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir d'eux-mêmes à la morſure contagieuſe de l'aſpic. Ils s'en font une ſupériorité de raiſon & une diſtinction, où ils ne croyent pas la plupart des hommes capables d'atteindre ; & la vanité toute ſeule fait & multiplie des incrédules, que la honte devroit cacher dans les ténébres les plus profondes & les plus impénétrables.

Malheur aux maiſons & aux familles qui donnent accès chés elles

aux esprits forts. Les troubles, les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt : elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sèxe a établi sur la terre. Il n'y a plus dans ces maisons infortunées, ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer l'autorité paternelle : le père croit que laisser agir les penchans de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfans : l'épouse se persuade que son goût doit décider de son devoir. Quelle paix & quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul & le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent ? Quel cahos ! quel théâtre d'horreur & de confusion deviendroit la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévaloient parmi eux, & étoient érigées en loix publiques ! Quelle affreuse république, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'Univers toute composée d'Impies, & où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété, le titre de Citoyens ?

Les impies publient que les gens de bien n'ont par-dessus eux, que plus d'adresse & de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public. Il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes, & ceux qui paroissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée faut-il qu'ils se fassent du genre-humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes ? Il faut que tous les hommes qui ont paru sur la terre avec le plus de dignité, de sainteté & d'édification, ayent été des scélérats, & des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations & ses crimes ; c'est cependant ce qu'il ose penser. Que faudroit-il pour guérir l'incredule de son impiété, que l'abîme d'extravagances & de contradictions où il est obligé de se jetter, pour se cacher l'horreur de sa doctrine ?

Les esprits forts prennent les remords & les terreurs secrettes de leur conscience, pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux, & que les réflexions ne peuvent plus effacer ; & leur impiété les rend comme inutiles à leurs

frères, puiſqu'ils ont ſecoué le lien de la Religion qui les uniſſoit à eux. Inutiles à la ſociété, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le haſard a raſſemblées, & où chacun n'a point d'autres loix que ſoi-même : inutiles à la patrie, puiſqu'ils enviſagent l'autorité publique, comme une uſurpation ſur la liberté des hommes : inutiles à leurs proches, puiſqu'ils croyent que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux, ſont des titres qui n'engagent à rien, à moins qu'une inclination aveugle n'en ratifie les devoirs : enfin inutiles à eux-mêmes, puiſque leur raiſon eſt la lumière même dont ils abuſent. Hommes inutiles & inhabiles à tout bien ; hommes contagieux, l'opprobre de ſa Religion & de la ſociété, qui ne devroient trouver aucun aſyle ſur la terre, & qui trouvent cependant des apologiſtes & des admirateurs.

En vain les impies veulent nous perſuader que la force & la ſupériorité ſeule de la raiſon les a élevés au-deſſus des préjugés vulgaires, & fait prendre le parti affreux de l'incrédulité ; c'eſt la foibleſſe & la dépravation ſeule de leur cœur. Leur vie deshonore, non-ſeulement la Re-

ligion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne ſont pour eux que des penchans innocens, que la nature nous tranſmet, & que la nature juſtifie : les deſirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas beſoin d'autre titre pour être légitimes : les paſſions que chacun trouve en ſoi, ſont pour eux la ſeule régle infaillible & immuable que la première inſtitution de la nature a laiſſée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juſte ſe fait pour les réprimer, comme une contrainte injuſte qu'on exerce envers l'humanité, & une tyrannie qui la prive des droits qui ſont nés avec elle.

L'eſprit fort voudroit anéantir l'idée de l'Etre divin dans l'eſprit des autres hommes, & il ne peut effacer celle qu'il porte au-dedans de lui-même. Il prêche l'impiété, & il ne peut réuſſir à devenir lui-même totalement impie : il s'érige en docteur de l'Athéiſme, & il n'en eſt pas encore un diſciple bien affermi. Auſſi il ne peut ſoutenir long-tems ce contraſte, où éclatent l'extravagance & l'impiété. Il eſt effrayé de ſe révolter tout ſeul contre le genre-humain, & de ſe trouver ſeul dans

l'Univers, qui ne veuille & ne reconnoiſſe point de Dieu. Il parle le langage de tout le reſte des hommes, il confeſſe que Dieu eſt; mais en lui laiſſant ſon être, il en ôte tout ce qui le rend ſouverainemeht ſage, juſte & adorable. Il ſe fait un Dieu de ſa façon; il lui diſpute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, & le ſoin de le gouverner. Il le laiſſe comme une idole, oiſif ſur le trône de ſa majeſté, ne prenant aucune part à ce qui ſe paſſe dans l'Univers, & abandonnant au haſard & au concours fortuit des cauſes ſecondes, les deſtinées des hommes.

Toute la vertu des impies ſe borne à ſe livrer ſans réſerve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature, en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la ſageſſe & de la régularité; c'eſt pour s'accommoder aux préjugés communs; mais ils ſe mocquent en ſecret de l'eſtime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence & de la vertu. On nous vante ſouvent leur probité, & les maximes ſévères dont ils ſe piquent; mais quelles vertus, même

humaines, peuvent reſter dans des hommes qui ſe croyent permis tout ce qu'ils deſirent; qui regardent les crimes les plus honteux, comme des penchans innocens; qui ne croyent rien devoir qu'à eux-mêmes; qui ſont perſuadés que Dieu regarde d'un œil égal les vices & les vertus; & qui ne connoiſſent point d'autres regles de leurs mœurs, que les paſſions mêmes qui en font tout le déréglement & tout le déſordre? Plus ils ſentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres, ſi elle étoit connue, plus ils affectent au-dehors de modération & de philoſophie. Ils ſe piquent des vertus extérieures qui honorent la ſociété; ils veulent paſſer pour amis fidèles, rigides obſervateurs de leurs promeſſes; ils ont une vaine oſtentation de droiture & de ſincérité: mais il n'en eſt pas un ſeul qui ne ſoit en ſecret dévoué à tous les vices; pas un qui ne ſoit parjure & trompeur, quand il peut l'être ſurement, & ſans que ſa gloire en ſouffre; pas un qui ſoit capable de faire un bien, ſi ſon intérêt ou ſa réputation ne l'exigent; pas un enfin qui ſe refuſe un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui ſeul.

Un esprit fort regarde toutes les religions comme le fruit des préjugés & de la superstition des peuples. L'Histoire même des merveilles que Dieu a opérées en faveur de l'ancien Peuple, pour y conserver la connoissance de son nom, ne lui paroît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité, ou amuser la crédulité d'une Nation grossière & superstitieuse. L'établissement même de l'Evangile, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'Univers, les travaux des hommes Apostoliques, & de tant de Martyrs qui ont purgé le monde de l'idolatrie, tant d'événemens merveilleux, où la puissance de Dieu se manifeste d'une manière si visible, ne sont, selon lui, que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes, ou crédules ou imposteurs. Des hommes crédules ou imposteurs! qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avoit de plus sage & de plus éclairé sur la terre; de changer la face de l'Univers; de rendre témoignage par les tourmens les plus affreux, & par leur mort, à la vérité & au Dieu qui les envoyoit; de corriger les hommes des vices & des déréglemens publics; & d'annoncer la doctrine

la plus ſage, la plus ſublime & la plus conforme aux beſoins de l'homme, la plus oppoſée à ſes paſſions; en un mot, la plus digne de l'Etre ſouverain, dont on eût jamais ouï parler ſur la terre. Voilà la ſageſſe tant vantée, c'eſt-à-dire, le délire le plus mépriſable de ce que le monde appelle *Eſprits forts*.

DE L'HEROISME.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

LE bonheur, ou la témérité ont pu faire des héros, mais la vertu toute ſeule peut former de grands-hommes. Il en coute bien moins de remporter des victoires, que de ſe vaincre ſoi-même. Il eſt bien plus aiſé de conquérir des provinces, & de dompter des peuples, que de dompter une paſſion. Les combats où préſide la fermeté, la grandeur du courage, la ſcience militaire, ſont de ces actions rares que l'on peut compter aiſément dans le cours d'une longue vie; & quand il ne faut être Grand que certains momens, la nature ramaſſe toutes ſes forces, & l'orgueil, pour un peu de tems, peut ſuppléer à la vertu.

Mais un Prince, maître de ſes paſſions, apprenant ſur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité, que les ſoins & les peines que le devoir y attache; plus touché de ſes fautes, que des vaines louanges qui les lui déguiſent en vertus; regardant comme l'unique privilége de ſon rang, l'exemple qu'il eſt obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein, ni d'autre regle que ſes déſirs, & faiſant pourtant à tous ſes déſirs un frein de la régle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à ſervir à ſes paſſions, & ne ſe croyant fait lui-même que pour ſervir à leurs beſoins; pouvant abuſer de tout, & ſe refuſant même ce qu'il auroit eu droit de ſe permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, & ne leur montrant jamais que la vertu. Un Prince de ce caractère eſt le plus grand ſpectacle que Dieu puiſſe donner à la terre: une ſeule de ſes journées compte plus d'actions glorieuſes, que la longue carrière d'un Conquérant: l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'eſt de toute la vie.

Les grands-hommes qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand

Oraiſ. Funeb. du Prince de Conty.

que le ſpectacle. Dans ces occaſions rares, les yeux du public, & la gloire du ſuccès, prêtent à l'ame une force & une grandeur étrangère : l'orgueil emprunte les ſentimens de la vertu : l'homme ſe ſurmonte, & ne ſe montre pas tel qu'il eſt. Combien de Conquérans fameux dans l'Hiſtoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroiſſoient au-deſſus des héros, & dans le détail des mœurs & de la ſociété, à peine étoient-ils des hommes! C'eſt que dans les occaſions d'éclat, l'homme eſt ſur le théâtre; il repréſente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il eſt, pour ainſi dire, rendu à lui-même; c'eſt lui qu'on voit, il quitte le perſonnage, & ne montre plus que la perſonne.

DE L'AFFABILITÉ.

Oraiſon funeb. de M. de Villars.

IL eſt des hommes enfoncés, impénétrables, ſur le cœur deſquels un voile fatal eſt toujours tiré, qui ne s'attirent qu'en ſe cachant, le reſpect des peuples; qu'on ne révère, que parce qu'on ne les a jamais vus, & qui, comme ces antres qu'une

vaine religion conſacra jadis, n'ont rien de vénérable, que leur obſcurité. On les voit affecter des momens ſacrés de ſolitude, inventés pour honorer la pareſſe. Leurs maiſons ſont des maiſons d'orgueil & de faſte, où ceux que les affaires y attirent, penſent preſque plus aux moyens d'aborder leur Juge, qu'à lui expoſer leur droit & leur juſtice: où dans un ſilence profond, & avec un reſpect qui approche du culte, on attend que la divinité ſe montre; & où mille malheureux ſouffrent moins de leur miſère, que de leur ennui. Auprès d'eux, un ſimple oubli eſt un crime, qu'à peine mille ſoins & de longues aſſiduités peuvent expier: vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut ſervir qu'avec ſolemnité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion; & qui, comme l'Arche d'Iſrael, frapperoient de mort, ſi pour trop penſer même à les ſecourir, on n'avoit pas aſſez penſé à les reſpecter.

L'humanité & l'affabilité ſeroient les vertus naturelles des Grands, s'ils ſe ſouvenoient qu'ils ſont les pères de leurs peuples. Le dédain & la fierté, loin d'être les prérogati- Panég. de Saint Louis.

ves de leur rang, en ſont l'abus & l'opprobre; & ils ne méritent plus d'être les maîtres de leurs ſujets, dès qu'ils oublient qu'ils en ſont les pères.

Petit Carême Serm. du IV. Dim.

Ceux qui ſe parent d'une antiquité douteuſe, & à qui on diſpute tout bas l'éclat & les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont ſans ceſſe dans la bouche, croyent en aſſurer la vérité par une affectation d'orgueil & de hauteur, mettent la fierté à la place des titres; & en exigeant au-delà de ce qui leur eſt dû, ils font qu'on leur conteſte même ce qu'on devroit leur rendre. On eſt moins touché de ſon élévation, quand on eſt né pour être Grand. Quiconque eſt ébloui de ce dégré éminent où la naiſſance & la fortune l'ont placé, fait aſſez voir qu'il n'étoit pas fait pour monter ſi haut. Les plus hautes places ſont toujours au-deſſous des grandes ames; rien ne les enfle & ne les éblouit, parce que rien n'eſt plus haut qu'elles.

Carême. Sermon du IV. Dim.

Il y en a qui accompagnent la miſéricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main ſecourable, on leur montre

un visage si dur & si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si séche & si farouche : car la pitié qui paroît touchée de nos maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage.

Souvent on laisse à l'autorité un front si sévère & un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur, la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élévent sur les peuples, ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics, qui ont formé les dignités publiques ; & si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent, & qui en sont revêtus ; & non pas pour ceux qui l'implorent, & qui viennent y chercher un asyle. Il est vrai que la bonté toute seule seroit dangereuse dans les soins publics, si elle n'étoit tempérée par une juste sévérité ; & que comme les Princes portent le sceptre pour marquer qu'ils sont les pasteurs de leurs peuples, & qu'ils doivent pourvoir à leurs besoins ; ils portent aussi le glaive, pour se souvenir qu'ils sont établis pour en corriger ou punir les abus.

Panég. de Saint Louis.

Petit Carême. Serm. du IV. Diman.

Souvent, c'eſt l'humeur toute ſeule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des Grands cette ſérénité qui les rend acceſſibles & affables. C'eſt une inégalité de caprices, plus que de fierté. Occupés de leurs plaiſirs, & laſſés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût. Il ſemble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, & qui leur eſt à charge. A force d'être honorés, ils ſont fatigués des honneurs qu'on leur rend; & ils ſe dérobent ſouvent aux hommages publics, pour ſe dérober à la fatigue d'y paroître ſenſibles. Mais qu'il faut être né dur, pour ſe faire même une peine de paroître humain! N'eſt-ce pas une barbarie, non-ſeulement de n'être pas touché, mais de recevoir même avec ennui, les marques d'amour & de reſpect que nous donnent ceux qui nous ſont ſoumis? N'eſt-ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-deſſus les momens d'humeur & de chagrin que les ſoins de la grandeur & de l'autorité traînent après ſoi? l'humeur eſt-elle donc le privilége des Grands, pour

pour être l'excuſe de leurs vices ? S'il pouvoit être quelquefois permis d'être ſombre, biſarre, chagrin, à charge aux autres & à ſoi-même ; ce devroit être à ces infortunés, que la faim, la misère, les calamités, les néceſſités domeſtiques, & tous les plus noirs ſoucis environnent ; ils ſeroient bien plus dignes d'excuſe, ſi portant déja le deuil, l'amertume, le déſeſpoir ſouvent dans le cœur, ils en laiſſoient échapper quelques traits au-dehors. Mais que les Grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, & que les joies & les plaiſirs accompagnent par-tout, prétendent tirer de leur félicité même, un privilége qui excuſe leurs chagrins biſarres, & leurs caprices ; qu'il leur ſoit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils ſont plus heureux ; qu'ils regardent comme un droit acquis à la proſpérité, d'accabler encore du poids de leur humeur, des malheureux qui gémiſſent déja ſous le joug de leur autorité & de leur puiſſance : ſeroit-ce donc là le privilége des Grands, ou la punition du mauvais uſage qu'ils font de la grandeur ?

Il eſt des hommes frivoles qui croyent que les Princes ne ſont Oraiſ. Funèb. de Madame

dignes de nos éloges, que lorſque leur faſte & leur fierté les rend indignes de notre amour ; qu'un cœur tendre & compatiſſant deshonore le rang & la naiſſance ; que l'humanité dégrade l'homme, & qu'il faut être né dur & biſarre, pour être né Grand. Quel fléau pour le genre-humain, ſi celui qui donne les Grands à la terre, puniſſoit l'erreur de ces images, en nous donnant des maîtres qui leur fuſſent ſemblables ! Et qu'y a-t-il de plus honorable à la grandeur, que l'humanité ? Les Princes ne ſont puiſſans que pour être bons : ils doivent, ſi je l'oſe dire, leur puiſſance & leur grandeur à nos beſoins ; & s'il n'y avoit pas des foibles & des malheureux, le Ciel n'auroit pas donné des Maîtres à la terre.

Petit Carême, Serm. du IV. Dimanche.

On donne dans un ſpectacle profane, des larmes aux avantures chimériques d'un perſonage de théâtre ; on honore des malheureux feints, d'une véritable ſenſibilité ; on ſort d'une repréſentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux : & un malheureux que nous rencontrons au ſortir delà, couvert de plaies, & qui veut nous entretenir de l'excès de ſes

peines, nous trouve insensibles. Avons-nous donc laissé toute notre sensibilité sur un théâtre? & faut-il faire revivre, pour nous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, & toutes les horreurs des siécles payens?

Il y a dans l'affabilité une espéce de confiance en soi-même qui sied bien aux Grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, & qui est comme une espéce de valeur & de courage pacifique. C'est être foible & timide, que d'être inaccessible & fier. En quoi les Princes qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère & dédaigneux, sont plus inexcusables; c'est qu'il leur en coute si peu de se concilier leurs cœurs. Il ne faut pour cela ni effort ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit. Le peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout: & peut-on aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? N'est-ce pas s'avilir soi-même, que de mépriser à ce point toute l'humanité? & mérite-t on le nom de Grand, quand on ne fait pas même sentir ce que valent les hommes? La nature n'a-t-elle pas imposé déja une assés grande peine

Petit Carême. Serm. du Mardi de la IV. Semaine.

aux peuples & aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance, & comme dans l'esclavage? n'est-ce pas assés que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, & comme une loi, de ramper & de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris, & par une fierté qui en est si digne elle-même? Ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? & si quelqu'un devoit être honteux de son état, seroit-ce le pauvre qui le souffre, ou le Grand qui en abuse?

Petit Carême. Serm. du IV. Dimanche.

On reproche souvent aux malheureux leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes & vagabondes, on s'en prend à eux de leur indigence & de leur misère; & en les secourant on achéte le droit de les insulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que l'on outrage, de nous répondre; si l'abjection de son état n'avoit pas mis le frein de la honte & du respect sur sa langue: Que me reprochez-vous, nous diroit-il, une vie oiseuse, & des mœurs inutiles & errantes? mais quels sont les soins qui vous occupent dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquié-

tudes de la fortune, les mouvemens des passions, les rafinemens de la volupté. Je puis être un serviteur inutile; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? Si les plus coupables étoient les plus pauvres & les plus malheureux ici bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne? Vous me reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel usage faites-vous des vôtres? Je ne devrois pas manger, parceque je ne travaille pas; mais vous-même êtes-vous dispensé de cette loi? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne molesse? & vos profusions sont-elles plus permises que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines?

Un Prince véritablement affable, laisse à l'auguste éclat de sa naissance, la dignité qui la fait respecter; mais il en ôte l'humeur & la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, & qui ôtent beaucoup aux Grands. Il ne retient de son rang que ce qu'il en faut pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en fait descendre; & il rassure si fort ou le respect ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son

Oraison funebre du Prince de Conty.

entretien, on goûte toujours à la fois, & le plaisir d'être charmé de lui, & le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Petit Carême. Serm. du IV. Dimanche.

La fierté, qui d'ordinaire est le vice des Grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture & de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, & de tâcher de se mettre par l'enflure secrette de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance.

Nos Rois ne perdent rien à se rendre accessibles; l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le Trône n'est élevé que pour être l'asyle de ceux qui viennent implorer la justice ou la clémence du Prince; plus il en rend l'accès facile à ses sujets, plus il en augmente l'éclat & la majesté. Et n'est il pas juste que la nation de l'Univers qui aime le plus ses Maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher?

Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure & vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mis entr'eux & les Grands. Ils

peuvent toujours ſe flatter de cette vaine perſuaſion, que la nature a été injuſte de les faire naître dans l'obſcurité, tandis qu'elle a réſervé l'éclat du ſang & des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite. Plus ils ſe trouvent bas, moins ils ſe trouvent à leur place. Auſſi l'inſolence & la hauteur deviennent ſouvent le partage de la plus vile populace; & plus d'une fois les anciens régnes de la Monarchie l'ont vu ſe ſoulever; vouloir ſecouer le joug des Nobles & des Grands, & conjurer leur extinction & leur ruine entière. Les Grands au contraire places ſi haut par la nature, ne ſauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaiſſant. Ils n'ont plus de diſtinction à ſe donner du côté du rang & de la naiſſance; ils ne peuvent s'en donner que par l'affabilité: & s'il eſt encore un orgueil qui puiſſe leur être permis, c'eſt celui de ſe rendre humains & acceſſibles

La fierté prend ſa ſource dans la médiocrité, ou n'eſt plus qu'une ruſe qui la cache. C'eſt une preuve certaine qu'on perdroit en ſe montrant de trop près. On couvre de la fierté, des défauts & des foibleſſes

que la fierté trahit & manifeſte elle-même. On fait de l'orgueil le ſupplément, ſi j'oſe parler ainſi, du mérite; & on ne ſait pas que le mérite n'a rien qui lui reſſemble moins que l'orgueil.

Les Princes inviſibles & efféminés, devant leſquels c'étoit un crime digne de mort que d'oſer paroître ſans ordre, & dont la ſeule préſence glaçoit le ſang dans les veines des ſupplians, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, ſans ame, ſans vie, ſans courage, ſans vertu. Livrés dans le fond de leurs palais à de vils eſclaves; ſéparés de tout commerce, comme s'ils n'avoient pas été dignes de ſe montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux, n'euſſent pas été dignes de les voir; l'obſcurité & la ſolitude en faiſoient toute la majeſté.

L'affabilité eſt comme le caractère inſéparable, & la plus ſure marque de la grandeur. Les deſcendans de ces races illuſtres & anciennes, auſquels perſonne ne diſpute la ſupériorité du nom & l'antiquité de l'origine, ne portent point ſur leur front l'orgueil de leur naiſſance; ils la laiſſeroient ignorer, ſi elle pouvoit l'être. Les monumens publics en

parlent

parlent assés, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation, que par une noble simplicité. Ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; & parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse & l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent.

DE LA GLOIRE.

IL y a long-tems que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire. Ils la perdent, la plupart en la cherchant ; & croyent l'avoir trouvée, quand on donne à leur vanité, les louanges qui ne sont dûes qu'à la vertu. Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Passion.

La gloire qui finit avec les Grands est toujours fausse : elle est donnée à leurs titres plus qu'à leur vertu ; c'est un faux éclat qui environne leurs places, mais qui ne sort pas d'eux-mêmes : ils sont sans cesse entourés d'admirateurs, & vuides au-dedans des qualités qu'on admire. Cette gloire est le fruit de l'erreur & de l'adulation, & il n'est pas étonnant de la voir finir avec elle : telle Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

eſt la gloire de la plupart des Princes & des Grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reſte d'éloge ; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funébre : mais tout s'éclipſe & s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données. C'eſt un langage ſurranné & inſipide, qu'on n'oſeroit plus parler ; on en voit preſque rougir les monumens publics où elles ſont encore écrites, & où elles ne ſemblent ſubſiſter, que pour rappeller publiquement un ſouvenir qui les déſavoue. Ainſi les adulations ne ſurvivent jamais à leurs héros ; & les éloges mercénaires, loin d'immortaliſer la gloire des Princes, n'immortaliſent que la baſſeſſe, l'intérêt, la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

Les ſuccès éclatans & les grands événemens qui les ſuivent, ne donnent pas toujours droit de prétendre à la gloire. Je ſais que le monde y attache de la gloire, & que d'ordinaire chés lui, ce ne ſont pas les vertus, mais les ſuccés qui font les grands hommes. Les Provinces conquiſes, les batailles gagnées, les négociations difficiles terminées, le trône chancelant affermi ; voilà ce

que publient les titres & les inſcriptions, & à quoi le monde conſacre des éloges & des monumens publics, pour en immortaliſer la mémoire. Je ne veux pas qu'on abatte ces marques de la reconnoiſſance publique ; tout ce qui eſt utile aux hommes eſt digne en un ſens de la reconnoiſſance des hommes. Comme l'émulation donne des ſujets illuſtres aux Empires, il faut que les récompenſes excitent l'émulation, & que les ſuccès voient toujours marcher après eux les récompenſes.

Quelle eſt la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches ? où ſont les victoires qui n'ayent une de leurs faces peu glorieuſe au vainqueur ? Quels ſont les ſuccès où les uns ne prêtent au haſard, les mêmes événemens dont les autres font honneur aux talens & à la ſageſſe ? Quelles ſont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches & rampans ? En un mot, où ſont les héros dont la malignité, & peut-être la vérité, ne faſſe des hommes ? Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Il n'eſt point de Prince ni de Grand, malgré la baſſeſſe & le déréglement de ſes mœurs & de ſes penchans, à qui de vaines adula- Petit Carême. Sermon du Dim. de la Paſſion.

tions ne promettent la gloire & l'immortalité, & qui ne compte ſur les ſuffrages de la poſtérité, où ſon nom même ne paſſera peut-être pas, & où du moins il ne ſera connu que par ſes vices. Il eſt vrai que le monde qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverſe lui-même le lendemain, & qu'il ſe venge à loiſir dans les âges ſuivans, par la liberté de ſes cenſures, de la contrainte & de l'injuſtice de ſes éloges. Il n'attend pas même ſi tard; les applaudiſſemens publics qu'on donne à la plupart des Grands pendant leur vie, ſont preſque toujours à l'inſtant démentis par les jugemens & les diſcours ſecrets: leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts; & à peine ſorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il eſt permis de parler ainſi, expirer dans le cœur qui les déſavoue.

Petit Carême. Serm. du jour de Pâques.

Les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte des vices des héros: on loue les actions, & l'on mépriſe la perſonne. C'eſt de tout tems qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, & ſes lauriers flétris par ſes foibleſſes. Le monde qui ſemble mépriſer la vertu, n'eſtime & ne

reſpecte pourtant qu'elle. Il éleve des monumens ſuperbes aux grandes actions des Conquérans ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poéſie pompeuſe les chante & les immortaliſe ; chaque Achille a ſon Homère ; l'éloquence s'épuiſe pour leur donner du luſtre : l'appareil des éloges eſt donné à l'uſage & à la vanité ; l'admiration ſecrette & les louanges réelles & ſincères, on ne les donne qu'à la vertu.

Percez juſque dans les motifs des actions les plus éclatantes & des plus grands événemens ; tout en eſt brillant au-dehors ; vous voyez le héros : entrez plus avant ; cherchez l'homme lui-même ; c'eſt-là que vous ne trouverez plus que de la cendre & de la boue. L'ambition, la témérité, le haſard, la crainte ſouvent, & le déſeſpoir ont donné les plus grands ſpectacles & les événemens les plus brillans à la terre. Ce ſont ſouvent les plus vils reſſorts qui nous font marcher vers la gloire, & preſque toujours les voies qui nous y ont conduits nous en dégradent elles-mêmes. Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

Un Prince vertueux qui gouverne ſagement ſes peuples, n'a rien à craindre des diſcours des hommes : Petit Carême Serm. du jour de Pâques.

ſa gloire toute ſeule auroit pu faire des envieux; ſa vertu rendra ſa gloire même reſpectable; ſes entrepriſes auroient trouvé des cenſeurs; ſa vertu ſera l'apologie de ſa conduite: ſes proſpérités auroient excité la jalouſie ou la défiance de ſes voiſins; il en deviendra par ſa vertu l'aſyle & l'arbitre: ſes démarches ne ſeront jamais ſuſpectes, parcequ'elles ſeront toujours annoncées par la juſtice: on ne ſera pas en garde contre ſon ambition, parceque ſon ambition ſera toujours réglée par ſes droits: il n'attirera pas ſur ſes Etats le fléau de la guerre, parcequ'il regardera comme un crime de la porter ſans raiſon dans les Etats étrangers: il réconciliera les peuples & les Rois; loin de les diviſer pour les affoiblir, & élever ſa puiſſance ſur leur diviſion & ſur leur foibleſſe: ſa modération ſera le plus ſûr rempart de ſon Empire: il n'aura pas beſoin de garde qui veille à la porte de ſon palais; les cœurs de ſes ſujets entoureront ſon trône, & brilleront autour, à la place des glaives qui le défendent: ſon autorité lui ſera inutile pour ſe faire obéir. Les ordres les plus ſurement accomplis, ſont ceux que l'amour exécute;

& la ſoumiſſion ſera ſans murmure, parcequ'elle ſera ſans contrainte: toute ſa puiſſance l'auroit rendu à peine maître de ſes peuples, par ſa vertu, il deviendra l'arbitre même des Souverains.

Ecoutons ceux qui ont approché autrefois de ces hommes que la gloire des ſuccès avoit rendu célébres; ſouvent ils ne leur trouvoient de grand que le nom. L'homme déſavouoit le héros; leur réputation rougiſſoit de la baſſeſſe de leurs mœurs & de leurs penchans: la familiarité trahiſſoit la gloire de leurs ſuccès; il falloit rappeller l'époque de leurs grandes actions, pour ſe perſuader que c'étoit eux qui les avoient faites. Ainſi ces décorations ſi magnifiques, qui nous éblouiſſent & qui embelliſſent nos hiſtoires, cachent ſouvent les perſonnages les plus vils & les plus vulgaires. La droiture du cœur, la vérité, l'empire ſur les paſſions: voilà la véritable grandeur, & la ſeule gloire réelle que perſonne ne peut nous diſputer. Un régne ſeroit plein de merveilles; un Prince porteroit la gloire de ſon nom juſqu'aux extrémités de la terre; ſes jours ne ſeroient marqués que par ſes triomphes; il ajouteroit de nou-

Petit Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

velles Couronnes à celles des Rois ſes ancêtres ; l'Univers entier retentiroit de ſes louanges : ſi l'orgueil plutôt que la juſtice étoit l'ame de ſes entrepriſes, il ne ſeroit pas un grand Roi ; ſes proſpérités ſeroient des crimes ; ſes triomphes des malheurs publics : il ſeroit l'effroi & la terreur de ſes voiſins ; mais il ne ſeroit pas le père de ſon peuple : ſes paſſions ſeroient ſes ſeules vertus : & malgré les éloges que l'adulation, la compagne éternelle des Rois, lui auroit donnés ; aux yeux de la poſtérité, elles ne paroîtroient plus que de véritables vices.

DES BIENFAITS.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

IL faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, ſi nous voulons qu'elle ſoit immortelle ; & nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens & les titres qu'on éléve au-deſſus d'eux, & qui ne font rien à leur bonheur, les éblouiſſent ſans les toucher, & deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection publique. Les louanges que nous

donnons aux autres, ſe rapportent toujours par quelques endroits à nous-mêmes. C'eſt l'intérêt ou la vanité qui en ſont les ſources ſecrettes; car tous les hommes ſont vains, & n'agiſſent preſque que pour eux; & d'ordinaire ils n'aiment pas à donner à pure perte des louanges qui les humilient, & qui ſont comme des aveux publics de la ſupériorité qu'on a ſur eux : mais la reconnoiſſance l'emporte ſur la vanité; & l'orgueil ſouffre ſans peine que nos bienfaiteurs ſoient en même-tems & nos ſupérieurs & nos maîtres.

Quel plaiſir ne doit-on pas ſentir à ſoulager ceux qui ſouffrent, à faire des heureux, à régner ſur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations & de leurs actions de graces! Quand il ne nous reviendroit que le ſeul plaiſir de nos largeſſes, ne ſeroient-elles pas aſſez payées pour un bon cœur? Et qu'a de plus délicieux la Majeſté du Trône, que le pouvoir de faire des graces? Les Princes ſeroient-ils fort touchés de leur grandeur & de leur puiſſance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout ſeuls? Faiſons ſervir tant qu'il nous plaira, Petit Carême. Serm. du IV. Dimanche.

nos biens à nos plaiſirs, à nos profuſions, à nos caprices : nous n'en ferons jamais d'uſage qui nous laiſſe une joie plus pure & plus digne du cœur, qu'en ſoulageant les malheureux.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation. Il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'eſt la reconnoiſſance qui les porta autrefois à ſe faire des dieux même de leurs bienfaiteurs. Ils adoroient la terre qui les nouriſſoit, le ſoleil qui les éclairoit, des Princes bienfaiſans, un Jupiter Roi de Créte, un Oſiris Roi d'Egypte, qui avoient donné des loix ſages à leurs ſujets, qui avoient été les pères de leurs peuples, & les avoient rendu heureux pendant leur régne. L'amour & le reſpect qu'inſpire la reconnoiſſance fut ſi vif, qu'il dégénéra même en culte.

Petit Carême. Serm. du IV. Dimanche. Quel uſage plus doux & plus flatteur les Grands peuvent-ils faire de leur élévation & de leur opulence, que de faire des heureux ! S'attirer des hommages ? mais l'orgueil lui-même s'en laſſe. Commander aux hommes, & leur donner des loix ? mais ce ſont-là les ſoins de l'autorité, ce n'en eſt pas le plaiſir. Voir autour d'eux multiplier à l'in-

fini leurs ſerviteurs & leurs eſclaves ? mais ce ſont des témoins qui les embarraſſent & qui les gênent, plutôt qu'une pompe qui les décore. Habiter des Palais ſomptueux ? mais ils édifient des ſolitudes où les ſoucis & les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec eux. Y raſſembler tous les plaiſirs ? ils peuvent remplir ces vaſtes édifices, mais ils laiſſent toujours le cœur vuide. Trouver tous les jours dans leur opulence de nouvelles reſſources à leurs caprices ? la variété des reſſources tarit bientôt, tout eſt bientôt épuiſé ; il faut revenir ſur ſes pas, & recommencer ſans ceſſe ce que l'ennui rend inſipide, & ce que l'oiſiveté a rendu néceſſaire. Qu'ils employent tant qu'il leur plaira leurs biens & leur autorité à tous les uſages que l'orgueil & les plaiſirs peuvent inventer ; ils ſeront raſſaſiés, mais ils ne ſeront pas ſatisfaits ; ils leur montreront la joie, mais ils ne la laiſſeront pas dans leur cœur. Qu'ils les employent à faire des heureux, à rendre la vie plus douce & plus ſupportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à ſouhaiter que le jour qui les vit naître, eût été lui-même la

nuit éternelle de leur tombeau; ils ſentiront alors le plaiſir d'être nés Grands; ils goûteront la véritable douceur de leur état; c'eſt le ſeul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui les environne, eſt pour les autres; ce plaiſir eſt pour eux ſeuls: tout le reſte a ſes amertumes; ce plaiſir ſeul les adoucit toutes.

La joie de faire du bien eſt tout autrement douce & touchante que la joie de le recevoir. Revenons-y encore; c'eſt un plaiſir qui ne s'uſe point; plus on le goûte, plus on ſe rend digne de le goûter. On s'accoutume à la proſpérité, & on y devient inſenſible: mais on ſent toujours la joie d'être l'auteur de la proſpérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux & ſecret dans notre ame: le long uſage qui endurcit le cœur à tous les plaiſirs, le rend ici tous les jours plus ſenſible.

Les perſonnes nées dans une fortune obſcure & privée, n'envient dans les Grands, que le pouvoir de faire des graces, & de contribuer à la félicité d'autrui. On ſent qu'à leur place on ſeroit trop heureux de répandre la joie & l'allégreſſe dans

les cœurs, en y répandant des bienfaits, & de s'assurer pour toujours leur amour & leur reconnoissance. Si dans une condition médiocre, on forme quelquefois de ces desirs chimériques de parvenir à de grandes places, le premier usage qu'on se propose de cette élévation, c'est d'être bienfaisant, & d'en faire part à tous ceux qui nous environnent. C'est la première leçon de la nature, & le premier sentiment que les hommes du commun trouvent en eux.

DE LA CONSCIENCE.

PAR-tout nous rendons hommage par nos troubles & par nos remords secrets, à la sainteté de la loi que nous violons; par-tout un fond d'ennui & de tristesse inséparable du crime, nous fait sentir que l'ordre & l'innocence sont le seul bonheur qui nous étoit destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre d'une vaine intrépidité : la conscience criminelle se trahit toujours elle-même. Des terreurs cruelles marchent partout devant nous. La solitude nous trouble, les ténébres nous allar-

Carême. Sérm. du Dimanche de la Passion.

ment, nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrettes de notre ame; des songes funestes nous remplissent d'images noires & sombres; & le crime après lequel nous courons avec tant de goût, court ensuite après nous comme un vautour cruel, & s'attache à nous pour nous déchirer le cœur, & nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

Avent. Sermon de la Toussaint.

Nous portons tous au-dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons avec les régles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir.

Carême. Serm. du Dimanche de la Passion.

Dès que l'homme est l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de son Auteur; & dès que Dieu a fait de l'homme son ouvrage, & son ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laisser vivre au hasard sur la terre, sans lui manifester sa volonté; c'est-à-dire, sans lui prescrire ce qu'il devoit à son Créateur, aux autres hommes, & ce qu'il se devoit à lui-même: aussi en le tirant de la boue, il imprima

dans ſon être une lumière vive, ſans ceſſe montrée à ſon cœur, qui régloit tous ſes devoirs.

En vain la paſſion entreprend quelquefois de nous perſuader que nous ſommes nés pour le plaiſir, & qu'au fond, des penchans que la nature a mis en nous, que chacun trouve en ſoi, ne ſauroient être des crimes; cette perſuaſion étrangère ne ſauroit jamais raſſurer l'homme criminel. C'eſt un deſir; car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'eſt pas une conviction réelle : c'eſt un diſcours, car on ſe fait honneur de paroître au-deſſus des maximes vulgaires; mais ce n'eſt pas un ſentiment. Avent. Sermon du jour de Noel.

Nous ſentons que l'ordre demande que toutes nos paſſions ſoient réglées par le frein de la loi. Tous nos penchans, corrompus dans leur ſource, ont beſoin d'une régle qui les rectifie & qui les redreſſe. Nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous ſentons que notre corruption ſe répand ſur les plus petites comme ſur les plus grandes choſes; que l'amour-propre infecte toutes nos démarches, & que par-tout nous nous retrouvons foibles, & toujours oppoſés à l'ordre & au devoir. Nous Carême. Sermon du Dimanche de la Paſſion.

ſentons donc que la régle ne doit nulle part être favorable à nos penchans ; que par-tout nous devons la trouver ſévére, parce que par-tout elle doit nous être oppoſée ; que la loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favoriſe nos inclinations, ne ſauroit être le remède deſtiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos deſirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer : en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour propre n'eſt pas la loi, qui n'eſt établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainſi, par un ſentiment ſecret & inſéparable de notre être, nous nous diſtinguons toujours nous-mêmes de la loi, nos penchans de ſes régles, nos plaiſirs de ſes devoirs ; & dans toutes les actions douteuſes, où nous nous déterminons en faveur de nos penchans, nous ſentons fort bien que nous nous éloignons de la loi de Dieu, toujours plus ſévère que nous-mêmes.

Nous n'avons pas beſoin, pour nous éclaircir ſur la plupart de nos doutes, de conſulter des hommes habiles, ni de chercher hors de nous des éclairciſſemens & des réponſes. Ne ſortons point de nous-mêmes, pour ſavoir ce que nous avons à faire ; écoutons

écoutons les décisions de notre cœur; suivons le premier mouvement de notre conscience, & nous nous déterminerons toujours pour le parti le plus conforme à la Loi de Dieu. La première impression du cœur est toujours pour la sévérité de la régle, contre l'adoucissement de l'amour-propre. Notre conscience ira toujours plus loin, & sera toujours plus sévère que nous-mêmes; & si nous avons besoin de décision, ce sera plutôt pour en modérer la sévérité, que pour en détromper la fausse indulgence.

Tel est l'état d'un homme dont la conscience est criminelle; il est l'accusateur secret & continuel de lui-même; il traîne par-tout un fond d'inquiétude que rien ne peut calmer. Malheureux de ne pouvoir vaincre ses penchans déréglés; plus malheureux encore de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa foiblesse; rappellé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet; il se reproche le plaisir injuste dans le moment même qu'il le goûte. Avent. Sermon de la Toussaint.

En vain emportés par le charme des sens, secouons-nous le joug des régles saintes; nous ne pouvons Carême. Sermon du Dimanche de la Passion.

reuſſir à nous juſtifier à nous mêmes nos propres déſordres. Nous prenons toujours en ſecret les intérêts de la loi contre nous-mêmes. Nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des régles contre les paſſions. Nous ne ſaurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu. Nous ſentons toujours une méſintelligence ſecrette entre nos penchans & nos lumières. La loi de Dieu, née dans notre cœur, s'y éléve toujours contre la loi de la chair, étrangère à l'homme: elle y maintient malgré nous, ſa vérité, ſi elle ne peut y maintenir ſon autorité: elle nous ſert de cenſeur, ſi elle ne peut nous ſervir de régle: en un mot, elle nous rend malheureux, ſi elle ne peut nous rendre fidéles.

Avent. Sermon de la Touſſaint. Nous portons toujours au-dedans de nous un juge incorruptible, qui prend ſans ceſſe le parti de la vertu contre nos plus chers penchans; qui mêle à nos paſſions les plus emportées, les idées importunes du devoir; & qui nous rend malheureux, au milieu même de nos plaiſirs & de notre abondance.

DE L'AGITATION, ET DE L'INCONSTANCE de la vie humaine.

QU'EST-CE que la vie humaine ? qu'une mer furieuse & agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, & où chaque instant change notre situation, & nous donne de nouvelles allarmes ? Que sont les hommes eux mêmes ? que les tristes jouets de leurs passions insensées, & de la vicissitude éternelle des événemens ? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel : semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée ; chaque moment est pour eux une situation nouvelle. Ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines, voulant sans cesse se fixer dans les créatures, & sans cesse obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & sans cesse forcés de recommencer leur course. Lassés de leur agitation, & cependant tou-

Mystères. Premier Sermon de la Purification.

jours emportés par le tourbillon, ils n'ont rien qui les fixe, qui les conſole, qui les paye de leurs peines, qui leur adouciſſe le chagrin des événemens; ni le monde qui le cauſe; ni leur conſcience, qui le rend plus amer. Ils boivent juſqu'à la lie toute l'amertume de leur calice; ils ont beau le verſer d'un vaſe dans un autre; ſe conſoler d'une paſſion, par une autre paſſion nouvelle; d'une perte, par un nouvel attachement; d'une diſgrace, par de nouvelles eſpérances; l'amertume les ſuit par-tout; ils changent de ſituation, mais ils ne changent pas de ſupplice.

L'inconſtance eſt le vrai caractère de notre cœur. Chaque inſtant & chaque objet voit preſque naître en nous de nouvelles impreſſions. Si nous nous perdons un moment de vûe, nous ne nous connoiſſons plus. Il ſe forme au-dedans de nous une ſucceſſion ſi continuelle & ſi rapide de deſirs, de jalouſies, de craintes, d'eſpérances, de joies, de chagrins, de haines & d'amours, que ſi nous ne ſuivons ſans ceſſe ces routes diverſes & ſecrettes de nos paſſions, nous n'en voyons plus, ni les principes, ni les ſuites; elles ſe confon-

dent, pour ainſi dire, dans leur multiplicité ; notre cœur devient un abîme, que nous ne pouvons plus approfondir, & dont nous ne voyons jamais que la ſurface.

Les hommes ne ſe reſſemblent jamais d'un moment à l'autre ; ils n'ont point de route fixe & aſſurée ; ils ſe démentent ſans ceſſe dans leurs voies ; tous les jours ne ſont marqués que par des changemens & des inégalités qui les font perdre de vûe. Leur courſe reſſemble à celle d'un inſenſé qui va, revient & retourne, ſans ſavoir où ſes pas doivent le guider : ils ſe fatiguent, ils s'épuiſent, & n'arrivent jamais au but. Leur inconſtance leur eſt elle-même à charge, & ils ne peuvent la fixer. Elle devient un poids qui les accable, & dont ils ne ſauroient ſe débarraſſer : elle fait tout leur crime, & elle fait auſſi tout leur malheur, & leur plus cruel ſupplice. Paraphr. du Pſ. XVIII.

Les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de la vie humaine ; & les hommes ne ſont malheureux, que parcequ'ils ne ſavent pas ſe renfermer dans le moment préſent. Ils hâtent leurs peines & leurs ſoucis ; ils vont chercher dans l'avenir dequoi ſe rendre mal- Myſtères, Prem. Serm. de la Puriſication.

heureux, comme si le présent ne suffisoit pas à leurs inquiétudes. Ils se forment des chimères, pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avoient pas assés de chagrins réels. Ils n'ont plus de lumières que les autres, que pour se former plus d'inquiétudes. Ils ne voyent plus loin, que pour voir plutôt leur malheur. Ils ne sont plus sages, que pour être plus inquiets & plus timides. Ils ne sont plus prévoyans, que pour être de pire condition, & moins tranquilles que les imprudens & les insensés.

Tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux : un nouveau monde s'éléve insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant. Une nouvelle Cour reparoît à la place de celle que nos premières années ont vue : de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre ; de nouvelles scènes occupent tous les jours l'Univers. Nous nous trouvons presque seuls & étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vu naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu. Tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant. Nous tenons encore aux débris d'un monde

qui s'eſt déja à demi écroulé entre nos mains ; nous rappellons même par l'imagination ce qui nous en eſt échappé ; nous donnons de la réalité à ce qui n'eſt plus ; nos premières années ſouillent encore notre cœur par des ſouvenirs laſcifs & injuſtes ; nous faiſons ſans ceſſe revivre nos jours paſſés, en ce qu'ils ont eu de criminel ; nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu pour la vertu. Nous ne voyons dans le paſſé que les révolutions humaines ; nous ne remontons pas plus haut ; & nous vivons comme ſi le haſard conduiſoit l'Univers, & qu'il n'y eût point d'autre raiſon de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Rappellons ſans ceſſe tout ce qui s'eſt paſſé à nos yeux, à la Cour ſurtout, qui eſt comme le théâtre des révolutions humaines ; tant de changemens ſoudains ; des morts ſi terribles & ſi peu attendues, des accidens ſi funeſtes ; les proſpérités ou les malheurs de l'Etat ; l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premières places ; tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chûte ou dans l'aggrandiſſement

des familles : nous y verrons la ſageſſe de Dieu, qui ſe joue ſans ceſſe des paſſions humaines, & qui éléve ou renverſe en un inſtant, pour nous faire ſentir la fragilité de tout ce qui paſſe, & nous apprendre que toute la ſageſſe humaine ne ſauroit nous ſauver du moindre contre-tems, & qu'il n'y a point de conſeil contre les conſeils de Dieu.

Nous ne nous rappellons les évémens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoiſonnent le ſouvenir. Nos pertes paſſées nous tourmentent encore, par les réflexions inutiles, ſur les meſures qui auroient pu nous les épargner. Nous nous reprochons ſans ceſſe d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Nous nous rediſons éternellement qu'une telle précaution priſe, nous eût épargné bien des larmes & des chagrins : nous ajoutons à nos malheurs, de les attribuer à nos imprudences. Nous nous repréſentons après coup les moyens de les éviter très-faciles, comme pour ſentir plus vivement le déſagrément d'y être tombés.

Rien n'arrive preſque jamais dans la vie ſelon nos deſirs. Ce que nous aimons nous échappe, ce que nous ſouhaitons

ſouhaitons nous fuit, ce que nous craignons nous arrive. Nous ne ſommes jamais heureux de tout point. Si la fortune nous rit, la ſanté nous abandonne ; ſi nous jouiſſons de la ſanté, la fortune nous manque ; ſi la faveur du maître nous éléve, l'envie du courtiſan nous flétrit & nous dégrade ; ſi l'envie nous épargne, & que nous puiſſions compter ſur les ſuffrages publics, le maître nous néglige : & ce qu'il y a de triſte pour l'homme, c'eſt qu'un ſeul chagrin l'emporte pour lui, ſur mille plaiſirs ; & que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puiſſe être, empoiſonne toujours tout ce qu'il poſſéde.

DES OCCASIONS DANGEREUSES.

L'INSENSIBILITÉ qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangereuſes, & qui nous perſuade que nous n'y courons point de riſque, n'eſt pas une marque que nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus cor-

Carême. Sermon du jour de Pâques.

rompus. Les dangers, pour avoir trop fait d'impreſſion ſur nous, n'en font preſque plus de ſenſible. Le long uſage des plaiſirs leur a ôté à notre égard le privilége de nous toucher vivement, ſans leur ôter celui de nous corrompre : ils nous ſouillent & nous infectent, ſans nous piquer; comme un corps déja engourdi par le venin de la première piqueure que lui a fait le ſerpent, reçoit la ſeconde ſans en reſſentir la douleur. Le mal n'eſt pas ſi grand, quand on ſe trouve encore ſenſible; c'eſt une marque qu'il reſte encore quelque choſe de ſain dans le cœur. L'inſenſibilité qui nous raſſure, eſt donc plutôt un engourdiſſement qui vient de la corruption, qu'une force qui naiſſe de la vertu; c'eſt la ſatiété des plaiſirs qui fait toute notre innocence. Les impreſſions en ſont d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont plus inſenſibles : on ſe défie des ſentimens marqués & profonds, & qu'on ne peut plus ſe déguiſer à ſoi-même; mais on s'endort ſur ceux qui ne font que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inſpirer des ſentimens vagues de tendreſſe, qu'inſinuer le venin, que nous préparer à toutes les paſſions,

que nous remplir d'images vaines & frivoles, que nourrir notre esprit de maximes passionnées & lascives : & souvent cette prétendue innocence, qui ne consiste qu'à se conserver libre de passion particulière, n'est qu'une corruption du cœur plus dangereuse & plus universelle.

Nous nous en prenons souvent à la Providence, de nous avoir placés en certaines situations, où notre foiblesse trouve des écueils inévitables; nous la blâmons, de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'elle nous impose. Mais la plupart des dangers & des occasions dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places. La même foiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde & de la Cour, nous auroit fait une tentation de la retraite même. Nous portons par-tout avec nous la source de nos crimes & de nos malheurs; & ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors & de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous mêmes. Notre imagination ne nous promet une sureté dans les états où nous ne saurions être, que pour

Mystère. Premier Sermon de la Purification.

nous calmer ſur les infidélités où nous vivons dans notre état préſent. Notre amour-propre nous donne ſans ceſſe le change ; & pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie, il fait que nous nous en prenons à notre ſituation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

DES JUGEMENS DES HOMMES.

Carême, Sermon du Mardi de la II. Semaine.

PLAÇONS-NOUS dans telle ſituation qu'il nous plaira, ſoyons hommes de bien, ſoyons hommes de plaiſirs ; choiſiſſons de la Cour ou de la retraite ; vivons en philoſophes, ou en libertins ; jamais nous ne ferons de tous les hommes, les approbateurs de notre conduite, ni ne réunirons tous les ſuffrages en notre faveur. Ici on eſt homme eſſentiel, ami généreux, homme de guerre ſupérieur aux autres, courtiſan ſincère & déſintéreſſé, eſprit orné & élevé ; là on nous accuſe de perfidie, on nous taxe de mauvaiſe foi, on avilit l'éclat

& le mérite de nos talens & de nos ſervices, on nous range parmi les eſprits vulgaires, on nous prête des attachemens ſecrets, & des foibleſſes indignes de notre gloire. Eſſayons de toutes les ſituations, & voyons ſi nous pourrons parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de notre réputation & de notre conduite. Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des cenſeurs. Faiſons convenir, ſi nous le pouvons, tous les hommes ſur notre ſujet; & alors on nous permettra, à la bonne-heure, de nous faire de la vanité de leurs opinions, la régle de notre conduite. Nous déplaiſons toujours aux uns, par les mêmes endroits que nous avons ſû plaire aux autres. Les hommes ne ſauroient convenir, parceque les paſſions ſont la régle de leurs jugemens, & que les paſſions ne ſont pas les mêmes dans tous les hommes.

Un bon cœur, un cœur droit, ſimple & ſincère, ne peut preſque comprendre qu'il y ait des impoſteurs ſur la terre. Il trouve dans ſon propre fond, l'apologie de tous les autres, & meſure, par ce qui lui en

Carême. Sermon du Mercr. de la IV. ſemaine.

coûteroit à lui-même pour n'être pas de bonne foi, ce qu'il en doit coûter aux autres. Auſſi, examinons ceux qui forment des ſoupçons affreux & téméraires contre les gens de bien; nous trouverons que ce ſont d'ordinaire des hommes déréglés & corrompus, qui cherchent même à ſe calmer dans leurs diſſolutions, en ſuppoſant que leurs foibleſſes ſont des foibleſſes de tous les hommes; que ceux qui paroiſſent les plus vertueux, n'ont par-deſſus eux que plus d'habileté pour ſe cacher; & qu'au fond, ſi on les voyoit de près, on trouveroit qu'ils ſont faits comme les autres hommes. Ils font de cette penſée une reſſource à leurs débauches; & ils s'affermiſſent dans le déſordre, en y aſſociant tous ceux que la crédulité des peuples appelle *gens de bien*. Ils ſe font une idée affreuſe du genre-humain, pour être moins effrayés de celle qu'ils ſont obligés d'avoir d'eux-mêmes; & tâchent de ſe perſuader qu'il n'y a point de vertu, afin que le vice plus commun, leur paroiſſe plus excuſable.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Le monde toujours inexplicable, a de tout tems attaché également de la honte au vice & à la vertu. Il de-

ne du ridicule à l'homme juſte; il perce de mille traits l'homme diſſolu. Les paſſions & les œuvres ſaintes fourniſſent la même matière à ſes dériſions & à ſes cenſures; & par une biſarrerie que ſes caprices ſeuls peuvent juſtifier, il a trouvé le ſecret de rendre en même tems, & le vice mépriſable, & la vertu ridicule.

On a beau mépriſer les hommes, on veut être eſtimé de ceux-mêmes qu'on mépriſe. On a beau être élevé au-deſſus des autres; l'élevation nous expoſe encore plus aux regards & aux diſcours de la multitude; & on ſent encore plus vivement les cenſures de ceux dont on ne doit attendre que des hommages. On a beau jouir des ſuffrages publics, les mépris ſont d'autant plus piquans, qu'ils ſont moins communs & plus rares. On a beau ſe venger des cenſures par des cenſures plus vives & plus mordantes; la vengeance ſuppoſe toujours le reſſentiment & la douleur, & d'ailleurs, on eſt bien moins ſenſible au plaiſir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Avent. Sermon de la Touſſaint.

De toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en eſt pas de moins contagieuſe, que celle qui attache de la gloire Myſtères, Serm. de la Viſitation.

au vice, & de la honte à la vertu. L'iniquité, malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique. On ne voit guères de ces ames déſeſpérées qui ſe faſſent honneur de leur confuſion, & qui mettent leur gloire dans leur infamie. Le crime traîne toujours après ſoi certaine baſſeſſe dont on eſt bienaiſe de dérober le ſpectacle au public ; & je ne ſai par quel reſte de droiture, le ſiécle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut ce que ſa corruption lui fait autoriſer en ſecret.

Avent. Sermon de la Touſſaint.

Les hommes nous diſputent preſque toujours tout ce que la vérité ou la vanité nous attribue. Si nous portons un grand nom, on le diſpute à nos ancêtres : ſi nous échouons, on s'en prend à notre peu d'habileté : ſi nous réuſſiſſons, on en fait honneur au haſard, ou au mérite de nos ſubalternes : ſi nous jouiſſons d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire aux jugemens des plus ſenſés : ſi nous avons tous les talens pour plaire, on dit bientôt que nous avons ſu en faire uſage, & que nous avons trop plu : ſi la conduite eſt hors d'atteinte, on

jette un ridicule piquant ſur notre humeur. Enfin, qui que nous ſoyons, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la ſituation la plus à ſouhaiter pour notre vanité, c'eſt d'ignorer ce que le monde penſe de nous. Les mêmes paſſions qui nous lient, nous déſuniſſent; l'envie noircit nos qualités les plus louables; & nos plaiſirs trouvent des cenſeurs dans ceux-mêmes qui les imitent.

Si nous y prenons garde, nous comptons les jugemens des hommes pour beaucoup; nous ne vivons preſque que pour les autres. Ce que nous ſommes à nos yeux nous intéreſſe peu; nous ne paroiſſons touchés, occupés que de ce que nous ſommes aux yeux des autres; & toute notre attention ſe borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes qui eſt dans l'eſprit des autres. Il ne nous arrive guères de nous demander à nous-mêmes ce que nous ſommes réellement; mais nous nous demandons ſans ceſſe ce qu'on croit que nous ſommes: ainſi toute notre vie eſt imaginaire & fantaſtique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne ſommes pas, flatte notre orgueil. Nous nous laiſſons toucher par des louanges que

Myſtères, Serm. de l'Incarnation.

notre cœur désavoue ; nous nous faisons honneur de la mépriſe publique ; & nous ſommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fauſſes vertus, que nous ne ſommes humiliés par la vérité qui nous fait ſentir nos défauts & nos misères véritables.

Myſtères. Sermon de la Viſitation.

Il eſt des vices moins odieux, des déſordres plus heureux, des crimes plus polis, ſi je l'oſe dire, que le ſiécle place honorablement parmi les vertus ; & qui tout-à-coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, ſans en retenir la honte & les horreurs. Or c'eſt par cette fauſſe idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui ne ſont que des vices trop réels, qu'il arrive que nous faiſons tant d'actions malgré le cri ſecret de la conſcience, & que nous en omettons d'autres dont nous ſentons au-dedans de nous la néceſſité ; le tout pour ne pas choquer le monde. Eh ! n'étoit-ce pas aſſés, que la foibleſſe & la corruption de notre cœur nous rendît la vertu pénible & dégoutante ; falloit-il que le déréglement de l'eſprit y attachât encore de la honte & du mépris ?

Carême. Le monde qui autoriſe tout ce qui

conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur; & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur. Il inspire toutes les passions, & il en blâme toutes les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire, & il nous mépriſe dès que nous y avons réussi. Ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane; & ses entretiens ne sont que des satyres sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné : il loue les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures; & il couvre d'une confusion éternelle ceux qui en paroissent embrasés. Serm. du Jeudi de la Passion.

Les hommes auſquels les passions ont gâté le cœur, sont capables de toute duplicité & de toute bassesse. Comme ils n'ont rien de droit, rien de noble, rien de sincère; ils soupçonnent aisément les autres d'être ce qu'ils sont : ils ne sauroient se persuader qu'il y ait encore des cœurs simples, sincères & généreux sur la terre; ils croyent voir par-tout ce qu'ils sentent en eux-mêmes : ils ne Carême. Sermon du Mercr. de la IV. Semaine.

peuvent comprendre que l'honneur, la fidélité, la ſincérité, & tant d'autres vertus toujours fauſſes dans leur cœur, ayent quelque choſe de plus vrai & de plus réel dans le cœur des autres hommes. C'eſt le malheur des Cours ſur-tout. Comme on y eſt né & qu'on y vit dans le faux, on croit le voir dans la vertu, auſſi-bien que dans le vice. Comme c'eſt une ſcène où chacun joue un perſonnage emprunté, on croit que l'homme de bien ne fait que jouer le perſonnage de la vertu; la ſincérité rare ou inutile, y paroît toujours impoſſible.

DES SOUVERAINS.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

UN Prince n'eſt pas né pour lui ſeul, il ſe doit à ſes ſujets. Les peuples en l'élevant, lui ont confié la puiſſance & l'autorité, & ſe ſont réſerve en échange, ſes ſoins, ſon tems, ſa vigilance. Ce n'eſt pas une idole qu'ils ont voulu ſe faire pour l'adorer; c'eſt un ſurveillant qu'ils ont mis à leur tête pour les protéger & pour les défendre. Ce n'eſt pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux, & ne voyent point; une lan-

gue, & ne parlent point; des mains, & n'agiſſent point; ce ſont de ces Dieux qui les précédent pour les conduire & les défendre. Ce ſont les peuples qui par l'ordre de Dieu les ont fait tout ce qu'ils ſont; c'eſt à eux à n'être ce qu'ils ſont, que pour les peuples. Oui, c'eſt le choix de la Nation qui mit d'abord le ſceptre entre les mains de leurs ancêtres; c'eſt elle qui les éleva ſur le bouclier militaire, & les proclama Souverains. Le Royaume devint enſuite l'héritage de leurs ſucceſſeurs; mais ils le durent originairement au conſentement libre des ſujets: leur naiſſance ſeule les mit enſuite en poſſeſſion du trône; mais ce furent les ſuffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit & cette prérogative à leur naiſſance. En un mot, comme la première ſource de leur autorité vient de nous, les Rois n'en doivent faire uſage que pour nous. Les flatteurs leur rediront ſans ceſſe, qu'ils ſont les maîtres, & qu'ils ne ſont comptables à perſonne de leurs actions: il eſt vrai que perſonne n'eſt en droit de leur en demander compte, mais ils ſe le doivent à eux-mêmes: ils ſont les maîtres de leurs ſujets; mais ils n'en auront que le

titre, s'ils n'en ont pas les vertus: tout leur eſt permis; mais cette licence eſt l'écueil de l'autorité, loin d'en être le privilége: ils peuvent négliger les ſoins de la royauté; mais comme ces Rois fainéans, ſi deshonorés dans nos hiſtoires, ils n'auront plus qu'un vain nom de Roi, dès qu'ils n'en rempliront pas les fonctions auguſtes.

Oraiſ. Fun. Le Prince, le plus grand éloge d'un Prince, c'eſt d'être bon; & les ſeules louanges que le cœur donne, ſont celles que la bonté s'attire. La valeur toute ſeule ne fait que la gloire du Souverain; la bonté fait le bonheur de ſes peuples: les victoires ne lui valent que des hommages; la bonté lui gagne les cœurs. C'eſt pour lui qu'il eſt conquérant; c'eſt pour nous qu'il eſt bon: & la gloire des armes n'ira pas loin, ſi l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux. Un Prince établi pour gouverner les hommes, doit connoître les hommes. Le choix des ſujets eſt la première ſource du bonheur public; & pour les choiſir, il faut les connoître. Nul n'eſt à ſa place dans un Etat où le Prince ne juge pas par lui-même. Le mérite eſt négligé, parce qu'il eſt ou trop modeſte pour s'empreſſer,

ou trop noble pour devoir ſon élévation à des ſollicitations & à des baſſeſſes : l'intrigue ſupplante les plus grands talens ; des hommes ſouples & bornés s'élevent aux premières places, & les meilleurs ſujets demeurent inutiles.

L'onction ſainte répandue ſur les Rois, conſacre leur caractère, & ne ſanctifie pas toujours leur perſonne. L'étendue de leur devoir répond à celle de leur puiſſance ; le ſceptre eſt plutôt le titre de leurs ſoins & de leur ſervitude, que de leur autorité ; ils ne ſont Rois que pour être les pères & les paſteurs des peuples. Ils ne ſont pas nés pour eux ſeuls ; & les vertus privées qui aſſurent le ſalut du ſujet toutes ſeules, ſe tourneroient en vices pour le Souverain. Oraiſ. Funéb. de Louis le Grand.

Rien n'eſt plus grand dans le Souverain que de vouloir être détrompé, & d'avoir la force de convenir ſoi-même de ſa mépriſe. C'eſt un mauvais orgueil, de croire qu'on ne peut avoir tort : c'eſt une foibleſſe, de n'oſer reculer quand on ſent qu'on nous a fait faire une fauſſe démarche. Les variations qui nous ramènent au vrai, affermiſſent l'autorité loin de l'affoiblir. Ce n'eſt pas ſe démentir que de revenir de ſa mépriſe ; ce n'eſt Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

pas montrer aux peuples l'inconſtance du gouvernement, c'eſt leur en étaler l'equité & la droiture. Il ne faut pas craindre qu'ils reſpectent moins la puiſſance qui avoue ſon tort, & qui ſe condamne elle-même; leur reſpect ne s'affoiblit qu'envers celle, ou qui ne le connoît pas, ou qui le juſtifie. Il eſt encore plus glorieux d'avouer ſa ſurpriſe, que de n'avoir pas été ſurpris. Rien n'eſt plus beau dans le Souverain qui ne dépend de perſonne, que de vouloir toujours dépendre de la vérité.

Petit Carême. Serm. de la Purificat.

Quel malheur, quand le Souverain, peu content de ſe livrer au déſordre, ſemble le conſacrer par les graces dont il l'honore dans ceux qui en ſont ou les imitateurs ou les honteux miniſtres! Quel opprobre pour un Empire! Quelle indécence pour la majeſté du Gouvernement! Quel découragement pour une Nation & pour les ſujets habiles & vertueux, à qui le vice enléve les graces deſtinées à leurs talens & à leurs ſervices! Quel décri & quel aviliſſement pour le Prince dans l'opinion des Cours étrangères! & de-là quel déluge de maux dans le peuple! Les places occupées par des hommes corrompus; les paſſions, toujours punies par le mépris,

mépris, devenues la voie des honneurs & de la gloire; l'autorité établie pour maintenir l'ordre & la pudeur des loix, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errans qui nous égarent; les bienséances mêmes publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées, comme des usages surannés, à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gêne même des ménagemens; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu.

Il ne faut pas que les Souverains se jettent dans une multitude de soins & de détails inutiles. Ils se croyent quelquefois obligés de tout voir de leurs yeux, & de tout toucher de leurs mains : les plus grandes affaires les trouvent souvent insensibles, tandis que les plus petits objets réveillent leur attention & leur zèle. Ils ont les sollicitudes de l'homme privé; ils n'ont pas celles de l'homme public. Ce n'est pas à eux cependant à abandonner le gouvernail, pour vaquer à des fonctions obscures qui n'intéressent pas la sureté publique : leurs mains sont premièrement destinées à

Petit Carême. Serm. du Dim. des Rameaux.

manier ces reſſorts principaux des Etats qui ſont mouvoir toute la machine; & tout doit être grand dans la conduite des Grands.

Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

Ce ne ſont pas les ſtatues & les inſcriptions qui immortaliſent les Princes; elles deviennent tôt ou tard le triſte jouet des tems, & de la viciſſitude des choſes humaines. En vain Rome & la Gréce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs Rois & de leurs Céſars, & épuiſé toute la ſcience de l'art, pour les rendre plus précieuſes aux ſiécles ſuivans; de tous ces monumens ſuperbes, à peine un ſeul eſt venu juſqu'à nous. Ce qui n'eſt écrit que ſur le marbre & ſur l'airain eſt bientôt effacé; ce qui eſt écrit dans les cœurs demeure toujours.

Petit Carême. Sermon de la Purification.

Si la juſtice dans le Souverain prend la place des paſſions, quelle ſource de bonheur pour les peuples! c'eſt la vertu qui diſtribue les graces; c'eſt elle qui les reçoit. Les honneurs vont chercher l'homme ſage qui les mérite & qui les fuit; & fuient l'homme vendu à l'iniquité, qui court après. Les fonctions publiques ne ſont confiées qu'à ceux qui ſe dévouent au bien public; le crédit & l'intrigue ne mènent à rien; le mérite &

les ſervices n'ont beſoin que d'eux-mêmes. Le goût même du Souverain ne décide pas de ſes largeſſes ; rien ne lui paroît digne de récompenſe dans ſes ſujets, que les talens utiles à la patrie : les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le ſuivent de près. Il n'y a de mécontens dans l'Etat, que les hommes oiſeux & inutiles : la pareſſe & la médiocrité murmurent toutes ſeules contre la ſageſſe & l'équité des choix. Les talens ſe développent par les récompenſes qui les attendent : chacun cherche à ſe rendre utile au public ; & toute l'habileté de l'ambition ſe réduit à ſe rendre digne des places auſquelles on aſpire. Et ſi l'envie de plaire peut former des hypocrites, outre que le maſque tombe tôt ou tard, & que l'hypocriſie ſe trahit toujours par quelque endroit elle-même ; c'eſt du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ſes apparences.

Un Prince qui n'a cherché ſa gloire que dans le bonheur de ſes ſujets, qui a préféré la paix & la tranquillité, qui ſeule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'euſſent été que pour lui ſeul, & qui n'auroient abouti qu'à flatter ſa vanité : Un Prince

Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

qui ne s'eſt regardé que comme l'homme de ſes peuples, qui a cru que ſes tréſors les plus précieux étoient les cœurs de ſes ſujets : Un Prince, qui par la ſageſſe de ſes loix & de ſes exemples, a banni les déſordres de ſes Etats, corrigé les abus, conſervé la bienſéance des mœurs publiques, maintenu chacun à ſa place, réprimé le luxe & la licence, toujours plus funeſte aux Empires que les guerres & les calamités les plus triſtes; rendu au Culte & à la Religion de ſes pères, l'autorité, l'éclat, la majeſté, l'uniformité qui en perpétuent le reſpect parmi les peuples; qui a regardé ſes ſujets comme ſes enfans, ſon Royaume comme ſa famille; & qui n'a uſé de ſa puiſſance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un Prince de ce caractère ſera toujours grand, parcequ'il l'eſt dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre ſous un ſi bon Maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux; & dans chaque famille, ce ſouvenir conſervé d'âge en âge, deviendra comme un monument domeſtique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un ſi bon Roi dans tous les ſiécles.

Le caractère perpétuel de notre Nation, a toujous été d'aimer ſes Maîtres. Elle compte un ſeul de leurs regards comme un bienfait; & dans les tems même de ſes misères les plus triſtes, elle n'a qu'à lever les yeux vers le Souverain, pour ne plus ſentir la douleur de ſes plaies, & oublier à l'inſtant ſes malheurs & ſes peines. Oraiſon funéb. de M. le Dauphin.

Pour connoître la grandeur véritable des Souverains, il faut la chercher dans les ſiécles qui ſont venus après eux. Plus même ils s'éloignent de nous, plus leur gloire croît & s'affermit lorſqu'elle a pris ſa ſource dans l'amour des peuples. On diſpute encore aujourd'hui à un de nos plus vaillans Rois, les éloges magnifiques que ſon ſiécle lui a donnés à l'envi; & malgré la gloire de Marignan, on doute ſi la valeur doit le faire compter parmi les grands Rois qui ont régné avec moins de ces talens brillans qui font les héros, mais avec plus de ces vertus pacifiques qui font les bons Rois: ſon prédéceſſeur ſera toujours grand dans nos hiſtoires, parce qu'il ſera toujours cher à la nation dont il fut le père. On ne compte pour rien les éloges donnés aux Souverains pendant leur Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

régne, s'ils ne sont répétés sous les régnes suivans. C'est-là que la postérité toujours équitable, ou les dégrade d'une gloire dont ils n'étoient redevables qu'à leur puissance & à leur rang, ou leur conserve un rang qu'ils dûrent à leur vertu, bien plus qu'à leur puissance.

Carême. Sermon du IV. Dimanc. Quelle félicité pour le Souverain, de regarder son Royaume comme sa famille, ses sujets comme ses enfans; de compter que leurs cœurs sont encore plus à lui, que leurs biens & que leurs personnes; & de voir, pour ainsi dire, ratifier chaque jour le premier choix de la Nation qui éleva ses ancêtres sur le trône! La gloire des conquêtes & des triomphes, a-t-elle rien qui égale ce plaisir? Ah! si les hommes se donnoient des Maîtres, ce ne seroient ni les plus nobles ni les plus vaillans qu'ils choisiroient, ce seroient les plus tendres, les plus humains, des Maîtres qui fussent en même tems leurs pères.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation. Un Prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'est pas assuré d'être grand dans la postérité: il n'a travaillé que pour lui. Il n'a rien fait pour ses peuples; & ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire & la grandeur du Souverain. Il pourra

paſſer pour un grand Conquérant ; mais on ne le regardera jamais comme un grand Roi : il aura gagné des batailles ; mais il n'aura pas gagné le cœur de ſes ſujets : il aura conquis des Provinces étrangéres ; mais il aura épuiſé les ſiennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ſes peuples.

Ce n'eſt pas régner, de ne vivre que pour ſoi-même. Les Rois ne ſont que les conducteurs des peuples : ils ont à la vérité ce nom & ce droit par la naiſſance ; mais ils ne le méritent que par les ſoins & l'application. Auſſi les régnes oiſifs forment un vuide obſcur dans nos annales ; elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des Rois fainéans : il ſemble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'eſt un cahos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui : loin de décorer nos hiſtoires, ils ne ſont que les obſcurcir & les embarraſſer : & ils ſont plus connus par les grands hommes qui ont vécu ſous leur régne, que par eux-mêmes. Petit Carême. Serm. du III. Dimanche.

Ce n'eſt pas le rang, les titres, la puiſſance, qui rendent les Souverains aimables : ce n'eſt pas même les ta- Petit Carême. Serm. du IV. Diman.

lens glorieux que le monde admire. La valeur, la supériorité du génie, l'art de manier les esprits & de gouverner les peuples; ces grands talens ne les rendent aimables à leurs sujets, qu'autant qu'ils les rendent humains & bienfaisans : on n'est grand qu'autant qu'on leur est cher. L'amour des peuples a toujours été la gloire la plus réelle & la moins équivoque des Souverains; & les peuples n'aiment guères dans les Souverains, que les vertus qui rendent leur régne heureux.

Oraif. Fuséb. de Madame.

Les sentimens de la nature perdent souvent leurs droits dans le cœur des Princes. Elevés au-dessus de nous, il leur paroît trop vulgaire de penser & de sentir comme nous : nés les maîtres des hommes, ils ne veulent pas même leur ressembler par l'humanité; & destinés par leur naissance à être les pères des peuples, ils se font quelquefois une honte de ce titre aimable, à l'égard même de leurs enfans.

Est-il pour les Princes une gloire plus pure & plus touchante, que celle de régner sur les cœurs? La gloire des conquêtes est toujours souillée de sang; c'est le carnage & la mort qui nous y conduisent, & il faut faire des

des malheureux, pour ſe l'aſſurer : l'appareil qui l'environne, eſt funeſte & lugubre, & ſouvent le Conquérant lui-même, s'il eſt humain, eſt forcé de verſer des larmes ſur ſes propres victoires. Mais la gloire d'être cher à ſon peuple & de le rendre heureux, n'eſt environnée que de la joie & de l'abondance. Il ne faut point élever de ſtatues & de colonnes ſuperbes pour l'immortaliſer; elle s'éleve dans le cœur de chaque ſujet un monument plus durable que le bronſe & l'airain, parce que l'amour dont il eſt l'ouvrage, eſt plus fort que la mort. Le titre de Conquérant n'eſt écrit que ſur le marbre; le titre de Père du peuple eſt gravé dans les cœurs.

DE LA COUR.

LA Cour eſt un ſejour où toutes les paſſions ſe réuniſſent, ce ſemble, pour s'entrechoquer & ſe détruire. Les haines & les amitiés y changent ſans ceſſe avec les intérêts : il n'y a de conſtant & de perpétuel, que le deſir de ſe nuire. Les liens mêmes du ſang ſe dénouent, s'ils ne ſont Oraiſ. fu. néb. de M le Dauphin.

resserrés par des liens communs ; il semble qu'on soit convenu que la bonne-foi ne seroit pas une vertu, & que l'amitié ne seroit plus qu'une bienséance. L'art de tendre des piéges n'y deshonore que par le mauvais succès. Enfin, la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embuches qu'on nous tend ; l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus surement le cœur à l'amertume de la jalousie, & au desir insatiable de la fortune : & comme dans ce Temple de Babylone, en public, tout paroît pour la Divinité, en secret, & par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même.

Oraiſ. funébre de Madame.

Les Cours sont orageuses. Les intérêts y décident toujours des affections ; & comme les intérêts y changent sans cesse, les affections n'y connoissent presque pas de durée. Tout y forme des nuages, les jours ne s'y ressemblent jamais : les mêmes flots qui vous élevent, vous ouvrent le gouffre à l'instant ; & la vicissitude éternelle des événemens, est comme le seul événement, & le seul point qu'on y voit de fixe.

Mystères Sermon de la Purification.

Qu'eſt-ce que la vie de la Cour ? qu'une agitation éternelle ſur l'avenir, qu'une révolution fatiguante de craintes, de précautions, d'eſpérances ? De craintes : tous les événemens nous offrent preſque de nouvelles terreurs ; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre diſgrace ; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme aſſurée ; un air moins gracieux du Maître nous fait déja comme entrevoir notre oubli & notre ruine : De précautions ; nous prenons ſans ceſſe des meſures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront : Enfin d'eſpérances ; un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais pour y parvenir, il faut ſacrifier le repos & toutes les douceurs du préſent. La félicité n'eſt jamais que dans l'idée qui ſe la promet ; les aſſujettiſſemens & les peines ſont dans le cœur qui les ſent & qui les dévore.

DES PRINCES.

Oraiſ. funéb. du Prince de Conty.

LA naiſſance n'approche les Princes de plus près du trône, que pour les lier plus inſéparablement au Souverain. La déſobéiſſance dans le commun des Sujets eſt un crime contre l'Etat; dans les Princes, c'eſt un outrage qu'ils ſe font à eux-mêmes. Les Princes ne ſont nés que pour le bonheur de leur patrie : l'Etat ayant toujours été l'héritage de leurs ancêtres, ils doivent en maintenir la tranquillité, comme celle de leur propre famille : & les premiers regards du Prince tombant ſur eux, ils doivent les premiers baiſſer les yeux devant ſon éclat, & donner les premiers exemples de ſoumiſſion au reſte du peuple.

Oraiſ. funéb. de Madame.

Les Princes ont plus de devoirs à remplir que le reſte des hommes. Plus ils ſont grands, plus ils doivent de grands exemples. Ils ſont en ſpectacle aux regards, comme aux hommages de la multitude. Les premières obligations de leur rang, ſont le zèle pour l'Etat dont ils ſont les premiers ſujets, & dont ils peuvent de-

venir les maîtres; la bienſéance dans les mœurs publiques, dont ils ſont toujours les modèles; la fidélité aux devoirs de la Religion, que leurs ancêtres placèrent ſur le trône.

Qu'un Prince du ſang de nos Rois ait de la valeur, c'eſt un privilége de la naiſſance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu. Le courage & l'intrépidité ſont parmi eux des biens héréditaires, ainſi que les ſceptres & les couronnes; & comme on ne les loue pas d'être nés Princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans. Mais une louange qui les honore, c'eſt que la vie paiſible & privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, laiſſe voir en eux encore plus de vertus eſtimables; c'eſt qu'en les voyant tous les jours nous les voyions toujours plus grands. Oraiſ. fun. du Prince de Conty.

Les Princes ſont expoſés à plus de dangers que les autres hommes; & les inclinations les plus heureuſes & les plus louables, que peuvent-elles contre tout ce qui les environne? Nos vices ſe cachent ſous l'obſcurité de notre deſtinée; mais qu'offriroit notre vie aux yeux du public, ſi elle étoit en ſpectacle comme la leur? C'eſt Oraiſ. fun. de M. le Dauphin.

un malheur de leur rang, que souvent avec plus d'innocence que nous, ils ne sauroient jouir comme nous de l'impunité d'un seul de leurs vices.

Orais. funèbre de Madame.

Rien n'est plus rare pour les Grands, que les vertus domestiques. La vie privée est presque toujours le point de vûe le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi dire, contre eux-mêmes. Toujours en spectacle, ils représentent; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs & leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques & accoutumés, le personnage cesse, & l'homme prend sa place & se développe.

DE LA NAISSANCE.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

UNE haute naissance est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a attaché de tout tems des distinctions d'honneur & d'hommages. Mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est, un engagement à la

gloire, ce n'eſt pas elle qui la donne : c'eſt une leçon domeſtique, & un motif honorable de grandeur ; mais ce n'eſt pas ce qui nous fait Grand : c'eſt une ſucceſſion d'honneur & de mérite ; mais elle manque, & s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom, ſans hériter des vertus qui l'ont rendu illuſtre. Nous commençons, pour ainſi dire, une nouvelle race ; nous devenons des hommes nouveaux : la nobleſſe n'eſt plus que pour notre nom, & la roture pour notre perſonne.

Que les Grands ſe vantent d'avoir des Princes & des Rois parmi leurs ancêtres ; s'ils n'ont pas d'autre gloire que celle de leurs ayeux, ſi leurs titres ſont leurs uniques vertus, s'il faut rappeller les ſiécles paſſés pour les trouver dignes de nos hommages, ſi toute leur grandeur eſt dans leur nom, leur naiſſance les avilit & les deshonore. On oppoſe ſans ceſſe leur nom à leur perſonne ; le ſouvenir de leurs ayeux devient leur opprobre ; les Hiſtoires où ſont écrites les grandes actions de leurs pères, ne ſont plus que des témoins qui dépoſent contre eux. On cherche ces glorieux ancêtres dans leurs indignes ſucceſſeurs ; on redemande

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

à leur nom les vertus qui ont autrefois honoré la patrie; & cet amas de gloire dont ils ont hérité, n'eſt plus qu'un poids de honte qui les flétrit, & qui les accable.

Il en eſt qui portent ſur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les dégrés de leur grandeur, par des ſiécles qui ne ſont plus, par des dignités qu'ils ne poſſédent plus, par des actions qu'ils n'ont pas faites, par des ayeux dont il ne reſte plus rien qu'une vile pouſſière, par des monumens que les tems ont effacés, & ſe croyent au-deſſus des autres hommes parce qu'il leur reſte plus de débris domeſtiques de la rapidité des tems, & qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres, de la vanité des choſes humaines.

DE L'ÉDUCATION.

Oraiſ. funébre de M. de Villars.

ON ne peut trop déplorer la vanité de ces perſonnes d'un rang diſtingué, qui croiroient dégrader leurs ancêtres, s'ils s'appliquoient eux-mêmes à leur former une poſtérité digne d'eux; qui regardent comme des ſoins roturiers, le ſoin de

l'éducation, ſans quoi ſe ſouille & s'épaiſſit la nobleſſe du ſang; qui confient à des mains étrangères, le ſoin de cultiver des vertus domeſtiques; mettent à prix la deſtinée de leurs enfans; & pour ſe trop ſouvenir de leur grandeur, laiſſent après eux des ſucceſſeurs qui ne s'en ſouviennent pas aſſés.

Quel ſoin, que celui d'être chargé de former la jeuneſſe des Souverains de jetter dans ces ames deſtinées; au trône, les premières ſemences du bonheur des peuples & des Empires; de régler de bonne heure des paſſions qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inſpirer des vertus, qui doivent être, pour ainſi dire, les vices & les vertus publiques; de leur montrer la ſource de leur Grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laiſſer auprès d'eux à la vérité, l'accès que l'adulation uſurpe toujours ſur elle; de leur faire ſentir qu'ils ſont Grands, & de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les ſentimens, en leur adouciſſant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété, des penchans, à qui tout va préparer le poiſon du vice; en un mot, d'en

Oraiſ. funébre de M. le Dauphin.

former des maîtres & des pères.

Panégyrique de Saint Louis.

On aime assés à donner à des enfans des leçons de vertu & de probité ; on se fait honneur même de leur débiter les maximes les plus sévères & les plus héroïques de la sagesse ; mais la conduite domestique soutient mal le faste & la vanité de ces instructions. On leur propose les vertus de leurs ancêtres, & on affoiblit, en les démontrant soi-même, par des mœurs opposées, l'impression qu'auroit pû faire le souvenir de ces anciens modèles. Aussi, loin de leur inspirer des sentimens de vertu, par ces impressions contredites par nos exemples, nous les accoutumons à penser de bonne heure, que la vertu n'est qu'un nom, que les maximes qu'on nous en débite, ne sont qu'un langage & une façon de parler qui a passé des pères aux enfans, mais que l'usage a toujours contredit ; & qu'enfin, ceux qui en ont paru dans tous les tems les plus zélés défenseurs, ont toujours été au fond, semblables au reste des hommes.

On publie souvent que la jeunesse des Rois doit avoir de plus nobles amusemens que des pratiques journalières de piété ; que sous pré-

texte de préſerver ſon innocence, on amollit ſon courage; qu'il faut laiſſer plus de carrière à des penchans, qui dans la ſuite ne trouvant plus de frein dans l'autorité ſouveraine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre; & qu'enfin, une vertu ſi rigoureuſe & ſi exacte, peut former de bons ſolitaires, mais qu'elle n'a jamais formé de grands Princes. Ainſi juſtifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'eſt pas qu'on ne recommande tous les jours à ceux qui y préſident, d'imprimer de bonne-heure aux enfans qu'on leur confie, les maximes de la vertu & de la ſageſſe; mais ce ſont les ſeules impreſſions qu'on craint toujours qui ne ſoient pouſſées trop loin. L'amour de la gloire, le deſir de parvenir, l'art de plaire, ſont les plus ſérieuſes & les plus importantes leçons qui cultivent la jeuneſſe de ceux que leur naiſſance deſtine à de grandes places. On aime à voir briller dans cet âge tendre, les premières lueurs de toutes ces dangereuſes paſſions. Les ébauches naiſſantes des grands vices, on les appelle de grandes eſpérances. On regarde les inclinations heureuſes & tranquilles

d'un naturel tourné à la vertu, comme des préſages moins favorables; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité. On y réveille par mille artifices les paſſions que la nature même ſembloit avoir aſſoupies; & il arrive ſouvent que ces impreſſions étrangères prévalent, & que ceux pour qui on avoit craint un excès de ſageſſe & de vertu, deviennent trop licentieux pour le monde même.

DE LA JEUNESSE.

Oraiſ. funébre de M. de Villeroy.

QU'EST-CE que la jeuneſſe des perſonnes, ſur-tout d'un certain rang? C'eſt une ſaiſon périlleuſe, où les paſſions ne ſont pas encore gênées par les bienſéances de la grandeur, & où elles ſont facilitées par ſon autorité. C'eſt une conjoncture fatale où le vice n'a rien de difficile ni de honteux, où le plaiſir eſt autoriſé par l'uſage, ſoutenu par des exemples qui tiennent lieu de loi; les exemples facilités par la puiſſance, & la puiſſance miſe en œuvre par les emportemens de l'âge, par toute la vivacité du cœur.

Auſſi dans les éloges qu'on entreprend de la plupart des hommes extraordinaires, on eſt obligé de tirer le rideau ſur les premières années de leur vie : on laiſſe dans un ſage oubli, un tems où ils ſe ſont oubliés eux-mêmes. On ne leur donne, ni enfance, ni jeuneſſe, & on ne commence leur hiſtoire, que par où l'on peut commencer leur éloge. On les produit tout-à-coup ſur le théâtre du monde, à peu près comme Dieu y produiſit le premier homme, c'eſt-à-dire, dans la perfection de l'âge & de la raiſon.

DES LOIX.

CE n'eſt point le Souverain, ce ſont les Loix qui doivent régner ſur les peuples. Le Prince n'en eſt que le miniſtre, & le premier dépoſitaire. Ce ſont elles qui doivent régler l'uſage de l'autorité ; & c'eſt par elles que l'autorité n'eſt plus un joug pour les ſujets ; mais une régle qui les conduit, un ſecours qui les protége, une vigilance paternelle qui ne s'aſſure leur ſoumiſſion, que parcequ'elle s'aſſure leur

Petit Carême. Serm. de l'Incarnation.

tendreſſe. Les hommes croyent être libres, quand ils ne ſont gouvernés que par les Loix; leur ſoumiſſion fait alors tout leur bonheur, parcequ'elle fait toute leur tranquillité & toute leur confiance. Les paſſions, les volontés injuſtes, les deſirs exceſſifs & ambitieux que les Princes méchans mêlent à l'uſage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoibliſſent. Ils deviennent moins puiſſans, dès qu'ils veulent l'être plus que les Loix. Ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuſte & odieuſe, l'énerve & la diminue. La ſource de leur puiſſance eſt dans le cœur de leurs ſujets; & quelque abſolus qu'ils paroiſſent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les ſervent.

Petit Carême Serm. du Dim. des Rameaux.

La Religion ſouffre toujours de la foibleſſe des Loix; & l'Egliſe ne doit compter ſur rien, dans un Empire où le gouvernement n'a rien de fixe. Auſſi les Etats où la multitude gouverne, & ceux où elle partage la puiſſance avec le Souverain, ſont ſans ceſſe expoſés à des révolutions; ſe départant auſſi facilement des Loix, que du culte de leurs pères: les ſoulévemens y ſont auſſi im-

punis que les erreurs ; & c'eſt-là où l'héréſie a toujours trouvé ſon premier aſyle. Elle ſe fortifie au milieu de la confuſion des Loix, & de la foibleſſe de l'autorité. Elle doit toujours ſa naiſſance ou ſon progrès aux troubles & aux diſſenſions pupliques. Les régnes les plus foibles & les plus agités ont toujours été parmi nous, comme par-tout ailleurs, les régnes funeſtes de ſon accroiſſement & de ſa puiſſance ; & dès que l'harmonie civile ſe dément, toute la Religion elle-même chancelle.

Il n'y a point de bonheur pour les peuples, que dans l'ordre & la ſoumiſſion. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéiſſance, le gouvernement n'a plus de régle. Chacun veut être à lui-même ſa loi : la confuſion, les troubles, les diſſenſions, les attentats, l'impunité naiſſent bientôt de l'indépendance ; & les Souverains ne ſauroient rendre leurs ſujets heureux, qu'en les tenant ſoumis à l'autorité, & leur rendant en même tems l'aſſujettiſſement doux & aimable. Carême. Sermon de l'Incarnation.

Les hommes ſont trop légers, trop inconſtans, trop foibles, pour ſe conduire tout ſeuls. Il leur a fallu Tome des Oraiſ. funéb. II. Sermon

d'une Profession Religieuse.

des Loix pour les fixer dans la société, il leur en faudroit pour les fixer avec eux-mêmes. Ce que nous regardons comme la ſouveraine félicité, cette liberté, cette indépendance que nous vantons tant, c'eſt préciſément la ſource de cet ennui qui empoiſonne tous nos plaiſirs. C'eſt un ſupplice continuel de vivre ſans régle & au haſard, de ne conſulter que le goût & les inégalités de l'imagination, d'être incapable de ſuite & d'uniformité, de mener une vie qui ne ſe reſſemble jamais à elle-même; où chaque jour amène de nouveaux goûts & de nouvelles occupations, où preſque jamais rien n'eſt à ſa place, où l'on ſe porte ſoi-même par-tout, & où par-tout on eſt à charge à ſoi-même: une vie incertaine, inégale, oiſeuſe dans ſon agitation; une vie qu'on nomme libre, mais d'une liberté qui nous peſe, qui nous embarraſſe, dont nous ne ſavons ſouvent quel uſage faire; où l'on eſſaye de tout, & où l'on s'ennuie de tout.

Petit Carême. Sermon de l'Incarnation.

La liberté que les Princes doivent à leurs peuples, c'eſt la liberté des Loix. Ils ſont les maîtres de la vie & de la fortune de leurs ſujets, mais ils ne peuvent en diſpoſer que ſelon les

les Loix. Ils ne connoiſſent que Dieu ſeul au-deſſus d'eux, mais les Loix doivent avoir plus d'autorité qu'eux-mêmes. Nos Rois ne commandent pas à des eſclaves, ils commandent à une Nation libre & belliqueuſe, auſſi jalouſe de ſa liberté que de ſa fidélité ; & dont la ſoumiſſion eſt d'autant plus ſure, qu'elle eſt fondée ſur l'amour qu'elle a pour ſes maîtres. Ses Rois peuvent tout ſur elle, parceque ſa tendreſſe & ſa fidélité ne mettent point de bornes à ſon obéiſſance ; mais il faut que ſes Rois en mettent eux-mêmes à leur autorité ; & que plus ſon amour ne connoît point d'autre loi qu'une ſoumiſſion aveugle, plus ſes Rois n'exigent de ſa ſoumiſſion, que ce que les Loix leur permettent d'en exiger : autrement, ils ne ſont plus les pères & les protecteurs de leurs peuples, ils en ſont les ennemis & les oppreſſeurs ; ils ne régnent pas ſur leurs ſujets, ils les ſubjuguent.

Les Empires ne peuvent ſe ſoutenir que par l'équité des mêmes Loix qui les ont formés. L'injuſtice a bien pu détrôner des Souverains, mais elle n'a jamais affermi les trônes. Les Miniſtres qui ont outré la puiſſance des Rois, l'ont toujours affoiblie ; ils

Petit Carême. Serm. du Vendredi Saint.

n'ont élevé leurs maîtres que ſur la ruine de leurs Etats ; leur zèle n'a été utile aux Céſars, qu'autant qu'il a reſpecté les loix de l'Empire.

DU TEMS.

Carême. Sermon du Lundi de la Paſſion.

LA ſource de tous les déſordres qui régnent parmi les hommes, c'eſt l'uſage injuſte qu'ils font du Tems. Les uns paſſent toute leur vie dans l'obſcurité & dans la pareſſe, inutile à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes ; les autres dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne ſemblent être nés ſur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos ; & ſe dérober par la diverſité des plaiſirs, à l'ennui qui les ſuit par tout, à meſure qu'ils le fuient ; les autres n'y ſont que pour chercher ſans ceſſe dans les ſoins d'ici-bas, des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il ſemble que le Tems ſoit un ennemi commun, contre lequel tous les hommes ſont convenus de conjurer. Toute leur vie n'eſt qu'une attention déplorable à s'en défaire. Les plus heureux ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux

à ne pas ſentir le poids de ſa durée; & ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaiſirs frivoles, ou dans les occupations ſérieuſes, c'eſt qu'elles abrégent la longueur des jours & des momens, & nous en débarraſſent ſans que nous nous appercevions preſque qu'ils ſont paſſés.

Où ſont nos premières années? que laiſſent-elles de réel dans notre ſouvenir? pas plus qu'un ſonge de la nuit: nous rêvons que nous avons vécu, voilà tout ce qui nous en reſte. Tout cet intervalle qui s'eſt écoulé depuis notre naiſſance juſqu'aujourd'hui, ce n'eſt qu'un trait rapide, qu'à peine nous avons vu paſſer. Quand nous aurions commencé à vivre avec le monde, le paſſé ne nous paroîtroit pas plus long, ni plus réel. Tous les ſiécles qui ont coulé juſqu'à nous, nous les regarderions comme des inſtans fugitifs; tous les peuples qui ont paru & diſparu dans l'Univers, toutes les révolutions d'Empires & de Royaumes, tous les grands événemens qui embelliſſent nos hiſtoires, ne ſeroient pour nous que les différentes ſcènes d'un ſpectacle que nous aurions vu finir en un jour. Rappellons ſeulement les victoi-

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. ſemaine.

res, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événemens pompeux du dernier règne: nous y touchons encore, nous en avons été la plupart les spectateurs; ils passeront dans nos annales, jusqu'à nos derniers neveux; mais pour nous, ce n'est déja plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, & que chaque jour efface même de notre souvenir.

Carême. Sermon du Lundi de la semaine de la Passion.

Le Tems, ce dépôt précieux qui nous a été confié, est devenu pour nous un fardeau qui nous pése & nous fatigue. Nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours; & nous craignons presque comme un malheur égal, d'en porter l'ennui & la durée. C'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, & que nous ne pouvons souffrir entre nos mains. Toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre; & malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assés pour ne savoir encore qu'en faire.

Carême. Serm. du Jeudi de la IV. semaine.

Les années paroissent longues, quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparoissent, elles nous échappent en un instant; &

nous n'avons pas tourné la tête, que nous nous trouvons comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroiſſoit encore ſi loin, & ne devoit jamais arriver. Regardons le monde tel que nous l'avons vu dans nos premières années, & tel que nous le voyons aujourd'hui. Une nouvelle Cour a ſuccédé à celle que nos premiers ans ont vûe; de nouveaux perſonnages ſont montés ſur la ſcène; les grands rôles ſont remplis de nouveaux acteurs; ce ſont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles paſſions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le ſujet des louanges, des dériſions, des cenſures publiques. Un nouveau monde s'eſt élevé inſenſiblement, & ſans que nous nous en ſoyons apperçus ſur les débris du premier.

Carême. Sermon du Lundi de la ſemaine de la Paſſion.

Notre Tems eſt la choſe dont nous faiſons le moins de cas. Nos offices, nous les réſervons pour nos amis; nos bienfaits pour nos créatures; nos biens pour nos proches & pour nos enfans; notre crédit & notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paroiſſent dignes: notre tems, nous le donnons à tout le monde; nous l'ex-

posons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes; on nous fait même plaisir de nous en décharger C'est un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage; il fait tout l'ennui, tout l'embarras, & le fardeau le plus pesant de notre vie.

Carême. Ser. du Jeudi de la IV. semaine.

Tout passe avec nous, & comme nous: une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin; & nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; les morts & les vivans se remplacent & se succèdent continuellement Rien ne demeure: tout change, tout s'use, tout s'éteint. Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, & dans le tems que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits: & à peine en sont ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie, cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Loin de nous détromper par l'exemple de ceux que

nous voyons disparoître, il sort de leurs cendres des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs.

DES ANCIENS PHILOSOPHES.

LA Philosophie païenne ne détruisoit les vices que par le vice; elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde. Elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en elevo t toujours une plus dangereuse sur leurs ruines, je veux dire l'orgueil. Semblable à ce Prince de Babylone, qui n'avoit renversé les autels des dieux des Nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, & ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il vouloit faire adorer à toute la terre. Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Platon qui avoit si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage; & permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms & les droits paternels que la nature elle-même a toujours respectés le plus, jusque parmi les

animaux; & donne à la terre des hommes incertains de leur origine, tous venant au monde ſans parens, pour ainſi dire, & par-là ſans liens, ſans tendreſſe, ſans affection, ſans humanité; tous en état de devenir inceſtueux, ou parricides ſans le ſavoir.

Carême. Serm. du Dimanche de la Paſſion.

Il n'étoit pas étonnant que la morale n'eût rien de fixe dans les Ecoles païennes. Livrées à l'orgueil & aux variations de l'eſprit humain, c'étoit la vanité, & non pas la vérité qui faiſoit les Philoſophes. Les régles changeoient avec les ſiécles; de nouveau tems amenoient de nouvelles loix; en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs, c'étoit le changement des mœurs qui entraînoit toujours celui de la doctrine. Comme ils ne puiſoient leurs lumières que dans la corruption de leurs cœurs, & dans la variété de leurs penſées, ils qualifioient le bien & le mal ſelon leurs caprices; les vices & les vertus étoient preſque parmi eux des noms arbitraires.

Carême. Ser. du Jeudi après les Cendres.

Il y a eu des Philoſophes qui vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le ſouverain bien; & quelle que pût être l'intention du premier Auteur de cette ſecte, il eſt certain

tain que ſes diſciples ne cherchérent point d'autre félicité que celle des bêtes. Les plus honteuſes diſſolutions devinrent des maximes de Philoſophie. Rome, Athènes, Corinthe, virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'eſt peu; les vices les plus abominables y furent conſacrés, on leur dreſſa des temples & des autels. L'impudicité, l'inceſte, la cruauté, la perfidie, & des crimes encore plus honteux, furent érigés en divinités. Le culte devint une débauche & une proſtitution publique, & des dieux ſi criminels ne furent plus honorés que par des crimes.

Les ſiecles païens ont reconnu la néceſſité d'une Philoſophie, c'eſt-à-dire, d'une lumière ſupérieure aux ſens, qui en réglât l'uſage, & fît de la raiſon un frein aux paſſions humaines. La nature toute ſeule les a conduits à cette vérité, & leur a appris que l'aveugle inſtinct ne devoit pas être le ſeul guide des actions de l'homme. Il faut donc que cet inſtinct, ou ne vienne pas de la première inſtitution de la nature, ou qu'il en ſoit un dérangement; puiſque toutes les loix qui ont paru dans le monde n'ont été faites que pour le modérer;

Carême. Serm. du Lundi de la premiere ſemaine.

que tous ceux qui dans tous les siécles ont eu la réputation de sages & de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions ; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monstres, & l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livroient sans réserve & sans pudeur à la brutale sensualité ; & que cette maxime une fois établie, que nos penchans & nos desirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, vivre seuls comme des bêtes.

Carême. Serm. du Jeudi après les Cendres.

Que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les Ecoles de la Philosophie païenne! Les uns doutoient de tout, les autres croyoient tout savoir ; les uns ne vouloient point de Dieu, les autres nous en donnoient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, & laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur, & incompatible avec son repos : quelques autres, esclave des destinées, & soumis à des loix qu'il

ne s'étoit pas imposées lui-même: ceux-ci, incorporé avec tout l'Univers, l'ame de ce vaste corps, & faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Autant d'Ecoles, autant de sentimens sur un point si essentiel: autant de siécles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité & la nature de l'ame. Ici c'étoit un assemblage d'atômes; là, un feu subtil; ailleurs, un air délié: dans une autre Ecole, une portion de la divinité: les uns la faisoient mourir avec le corps; d'autres la faisoient vivre avant le corps; quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre corps; de l'homme au cheval; de la condition d'une nature raisonnable à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettoit dans la raison; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation & dans la gloire; plusieurs dans la paresse & dans l'indolence: & tous ces points si essentiels à la destinée de l'homme, étoient devenus des problêmes, qui de part & d'autre n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des Ecoles, & la vani-

té des Sophiſtes : des queſtions oiſeuſes où l'on ne s'intéreſſoit pas pour le fond de la vérité ; mais ſeulement pour la gloire de l'avoir emporté.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Carême. Sermon du Lundi de la 1. ſemaine

REMONTONS juſqu'à la naiſſance des ſiécles : liſons l'hiſtoire des Royaumes & des Empires : écoutons ceux qui reviennent des Iſles les plus éloignées ; l'immortalité de l'ame a toujours été, & eſt encore la croyance de tous les peuples de l'Univers. La connoiſſance d'un ſeul Dieu a pu s'effacer ſur la terre ; ſa gloire, ſa puiſſance, ſon immenſité ont pu s'anéantir, pour ainſi dire, dans le cœur & dans l'eſprit des hommes : des peuples entiers & ſauvages peuvent vivre encore ſans culte, ſans religion, ſans Dieu dans ce monde ; mais ils attendent tous un avenir ; mais le ſentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer dans leur cœur ; mais ils ſe figurent tous une région que nos ames habiteront après

notre mort; & en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas ſe ſentir eux-mêmes.

Si tout meurt avec le corps, qu'eſt-ce qui a pu perſuader à tous les hommes, de tous les ſiécles, & de tous les païs, que leur ame étoit immortelle? d'où a pu parvenir au genre humain cette idée étrange d'immortalité? Un ſentiment ſi éloigné de la nature de l'homme, puiſqu'il ne ſeroit né que pour les fonctions des ſens, auroit-il pu prévaloir ſur la terre? Car ſi l'homme, comme la bête, n'eſt fait que pour le tems; rien ne doit être plus incompréhenſible pour lui, que la ſeule idée d'immortalité. Des machines paitries de boue, qui ne devroient vivre, & n'avoir pour objet qu'une félicité ſenſuelle, auroient-elles jamais pu, ou ſe donner, ou trouver en elles-mêmes de ſi nobles ſentimens, & des idées ſi ſublimes? Cependant cette idée ſi extraordinaire eſt devenue l'idée de tous les hommes: cette idée ſi oppoſée même aux ſens, puiſque l'homme comme la bête meurt tout entier à nos yeux, s'eſt établie ſur la terre: ce ſentiment qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'Univers, a trouvé une docilité univerſelle parmi

tous les peuples ; les plus ſauvages, comme les plus cultivés ; les plus polis, comme les plus groſſiers ; les plus infidèles, comme les plus ſoumis à la foi.

La ſociété univerſelle des hommes, les loix qui nous uniſſent les uns aux autres, les devoirs les plus ſacrés & les plus inviolables de la vie civile ; tout cela n'eſt fondé que ſur la certitude d'un avenir. Ainſi, ſi tout meurt avec le corps, il faut que l'Univers prenne d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres uſages, & que tout change de face ſur la terre. Les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne-foi, de la reconnoiſſance, ne ſont plus que des erreurs populaires ; puiſque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous ſont rien, auſquels aucun nœud commun de culte & d'eſpérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, & qui ne ſont déja plus. Les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, ſont donc des noms de théâtre, & de vains titres qui nous abuſent ; puiſque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'eſt plus un lien durable ; que nos pères, qui nous ont précédés, ne ſont plus ; que nos enfans ne ſeront point nos ſucceſ-

seurs ; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite ; que la société sacrée des noces, n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bisarre & fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

D'où vient que des hommes si différens d'humeurs, de culte, de païs, de sentimens, d'intérêts, de figure même, & qui à peine paroissent entre eux de même espéce, conviennent tous pourtant de l'immortalité de l'ame, & veulent tous être immortels ? ce n'est pas ici une collusion ; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les païs & de tous les siécles ? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation ; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples ; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte, car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef & de protecteur ; les hommes se le sont persuadé eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres ; & seul, depuis

le commencement des choſes, il a paſſé des pères aux enfans, & s'eſt toujours maintenu ſur la terre.

Les annales domeſtiques & la ſuite de nos ancêtres, n'eſt donc plus qu'une ſuite de chimères, puiſque nous n'avons plus d'ayeux, & que nous n'aurons plus de neveux. Les ſoins du nom & de la poſtérité ſont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illuſtres, une erreur puérile, puiſqu'il eſt ridicule d'honorer ce qui n'eſt plus: la religion des tombeaux, une illuſion vulgaire; les cendres de nos pères & de nos amis, une vile pouſſière qu'il faut jetter au vent, & qui n'appartient à perſonne: les dernières intentions des mourans, ſi ſacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier ſon d'une machine qui ſe diſſout. Et pour tout dire, en un mot, les loix ſont donc une ſervitude inſenſée; les Rois & les Souverains, des fantômes que la foibleſſe des peuples a élevés; la juſtice, une uſurpation ſur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain ſcrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur & la probité, des chimères; les inceſtes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, & des noms,

que la politique des Législateurs a inventés.

Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, & s'il n'y a point d'autres maux & d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? ses faveurs sont donc le prix du crime, & ses châtimens la seule récompense de la vertu? Quel Dieu de ténébres, de foiblesse, de confusion & d'iniquité se forme l'impie! Quoi! il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé, dans un désordre si universel? de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le juste; l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare & infidèle? du haut de sa grandeur, Dieu se feroit un délassement bisarre de ces tristes événemens, sans y prendre part? parcequ'il est grand, il seroit ou foible, ou injuste, ou barbare? parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite?

S'il n'y a point d'avenir, quel des-

ſein digne de ſa ſageſſe, Dieu auroit-il pu ſe propoſer en créant les hommes? Quoi! il n'auroit point eu d'autres vues en les formant, qu'en formant la bête? L'homme, cet être ſi noble, qui trouve en lui de ſi hautes penſées, de ſi vaſtes deſirs, de ſi grands ſentimens; ſuſceptible d'amour, de vérité, de juſtice; l'homme ſeul, de toutes les créatures, capable d'une deſtination ſérieuſe, de connoître & d'aimer l'Auteur de ſon être: cet homme ne ſeroit que pour la terre; pour paſſer un petit nombre de jours, comme la bête, en des occupations frivoles, ou des plaiſirs ſenſuels? il rempliroit ſa deſtinée en rempliſſant un rôle ſi mépriſable? il n'auroit paru ſur la terre, que pour y donner un ſpectacle ſi riſible & ſi digne de pitié? & après cela il retomberoit dans le néant, ſans avoir fait aucun uſage de cet eſprit vaſte & de ce cœur élevé que l'Auteur de ſon être lui avoit donné? Où ſeroit ici la ſageſſe du Créateur, de n'avoir fait un ſi grand ouvrage que pour le tems; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des eſſais badins de ſa puiſſance, & délaſſer ſon loiſir par cette variété de ſpectacles? Le Dieu des impies n'eſt donc grand, que parcequ'il eſt plus injuſte, plus

capricieux, & plus mépriſable que l'homme?

Convenons des maximes des impies ſur l'immortalité de l'ame; & l'univers entier retombe dans un affreux cahos; & tout eſt confondu ſur la terre; & toutes les idées du vice & de la vertu ſont renverſées; & les loix les plus inviolables de la ſociété s'évanouiſſent; & la diſcipline des mœurs périt; & le gouvernement des Etats & des Empires n'a plus de régle; & toute l'harmonie du corps politique s'écroule; & le genre-humain n'eſt plus qu'un aſſemblage d'inſenſés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force, plus d'autre frein que leurs paſſions, & la crainte de l'autorité; plus d'autre lien que l'irreligion & l'indépendance; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; & ſi ce plan affreux de république plaît à quelqu'un, il eſt bien digne d'y occuper une place.

DU SACERDOCE.

QU'EST-CE que l'honneur du Sanctuaire? C'eſt une ſervitude honorable, qui nous établiſſant ſur

Tome I. des Confer. De l'ambition

des Clercs. tous, nous rend redevables à tous : c'eſt une ſollicitude laborieuſe & univerſelle, qui nous met entre les mains les paſſions, les beſoins, les foibleſſes, & tout le détail des misères humaines : c'eſt un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre ſein, tout un peuple, comme une nourrice porteroit ſon enfant ; d'eſſuyer ſans nous rebuter, ſes inquiétudes & ſes caprices ; de ſouffrir, ſans l'abandonner, ſes ingratitudes & ſes murmures ; de réunir aux devoirs & à l'obſervance des loix, cette différence infinie d'humeurs, d'eſprits, d'intérêts, de talens, de conditions qui le compoſent, & de redoubler nos ſoins, à meſure qu'il s'étudie à les rendre inutiles : c'eſt une élévation incommode, qui nous expoſe aux regards publics : c'eſt une inſpection pénible, qui devient plus difficile & plus périlleuſe, à meſure que les mœurs des ſiécles ſe corrompent ; qui en nous confiant le dépôt des régles, nous revêt d'une autorité qui ſe fait preſque toujours plutôt ſentir par les refus que par les graces, & nous expoſe à la haine de ceux mêmes que nous voulons ſauver : c'eſt-à-dire, c'eſt un état dont les ſoins ſont infinis & ingrats ; dont les ſeuls priviléges, ſont des exem-

ples qui puissent servir de modèle; dont toute l'autorité, & les plus sages ménagemens du zéle se bornent à faire des murmurateurs & des mécontens.

Qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés? Les uns exclus par les circonstances de leur naissance, des bénédictions temporelles, & des prérogatives du premier-né; tristes peut-être comme Esaü, de n'y pouvoir plus rien prétendre, se consolent sur ce que le père de famille a des bénédictions de plus d'une sorte, & regardent le plus saint & le plus sublime de tous les états, comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienséance que le monde lui-même leur impose, & un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maison, qu'ils se doivent à eux-mêmes: les autres destinés dès leur tendre enfance à des espérances d'élévation, accoutumés par des discours domestiques à ne se figurer le fardeau redoutable du Sacerdoce, que sous les idées flatteuses de poste & de dignité, y courent comme à des biens & des honneurs assurés: semblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le temple que parcequ'ils ont oui

dire, qu'ils y trouveroient des trésors immenſes, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts ſacrés, deſtinés, non à nourrir leur faſte & leur molleſſe, mais à la nourriture des orphelins & des veuves.

Tome I. des Conſer. De l'ambition des Clercs.

On ne ſouhaite ſouvent les fonctions du Sacerdoce, que pour les rétributions qui y ſont attachées : les mieux payées, ſont les plus courues; celles où il ne s'agit que de la gloire de Dieu & du ſalut de nos frères, ont peu de ſolliciteurs. Un eſprit d'intérêt ſordide entre dans les Miniſtères les plus ſaints : on apprécie les fonctions ſublimes du Sacerdoce, comme les ouvrages vils & méchaniques; & on eſt plus occupé de ce qu'elles rendent, que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainſi, ſous prétexte qu'il eſt permis de vivre de l'Autel, on fait de l'Autel comme un métier qui nourrit ſon artiſan; & l'on accoutume les peuples à ne pas diſtinguer le ſalaire d'un Prêtre du Très-Haut, du ſalaire du vigneron & du laboureur qui défriche la terre.

Oraiſon fun. de M. de Villeroi.

Il en eſt qui ne doivent qu'à des baſſeſſes profanes une élévation toute ſainte; qui ne ſont montés qu'en rampant ſur le Trône Sacerdotal; qu'on ne voit aſſis dans le ſanctuaire du Dieu vivant, que pour avoir été

long-tems debout dans les antichambres des Grands, & qui n'auroient jamais été placés sur la tête des hommes, s'ils n'avoient été mille fois lâchement à leurs pieds.

Le Sacerdoce est pour la plupart le terme fatal de leurs études. On ne s'étoit proposé que d'en savoir assés pour soutenir les épreuves légères de doctrine & de capacité par où il faut passer pour être admis aux saints Ordres. Est-on revêtu du saint & dernier caractère? on est charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de son ignorance ou de sa capacité. Les livres sont devenus des meubles de rebut; souvent même on n'en a pas, & c'est beaucoup quand le Presbitere de certains Pasteurs est décoré du moins de la présence d'une seule Bible.

Tome III. des Conf. De l'étude nécessaire aux Ministres.

Le caractère sacré qui fait le Prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme; & un Prêtre né avec un esprit rude, impétueux, grossier, bisarre, se voyant établi sur un peuple; loin de trouver dans sa nouvelle qualité de père & de pasteur, un frein à son humeur, & de nouveaux motifs de douceur & de tendresse, n'y trouve presque toujours que de nouvelles occasions de rudesses, de bisarreries & d'emportemens.

Tome III, des Confer. Discours XV.

On étoit doux & paiſible dans un état dépendant & ſubalterne ; le deſir d'être en place étoit plus fort que l'humeur, & la contraignoit ; on obéiſſoit avec docilité ; à peine eſt-on placé, que l'on commande avec rudeſſe, & que l'on ne ſe contraint plus dans une nouvelle ſituation où l'on auroit dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur & de la contraindre. Ce n'eſt pas le peuple ſeul qui ſe plaint : les Seigneurs eux-mêmes de Paroiſſes, qui avoient cru trouver dans leur Curé une ſociété douce & édifiante, un conſeil dans leurs perplexités, une conſolation dans leurs peines, un ami ſolide & chrétien dans l'éloignement où ils vivent des villes, & de tous les autres ſecours de la religion & de la ſociété, n'y trouvent ſouvent qu'un Paſteur féroce ; livré à lui-même, à ſon humeur bruſque & ſolitaire, ſans communication, ſans prévenance, ſans autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ſes paroiſſiens, de le contredire ; & par-là, de le révolter & contre le Miniſtre de la Religion, & contre la Religion elle-même.

Tome I. des Confer. De l'ambition des Clercs.

Une dignité ſacrée eſt un miniſtère qui nous fait un devoir eſſentiel de conſerver le goût de la retraite & du

du recueillement au milieu des ſoins & des embarras ; de conſerver cette fleur de réputation, cette innocence & cette pudeur ſacerdotale, parmi les paſſions & les ſecrettes foibleſſes dont nous ſommes les témoins & les dépoſitaires ; qui nous mêle parmi les hommes, & quelquefois dans les Palais des Rois, & nous oblige cependant d'y porter toute la ſimplicité, toute la gravité, toute la mortification des déſerts, & d'y condamner par notre exemple, la molleſſe & l'ambition de ceux qui les habitent. C'eſt un poſte de vigilance où il faut avoir ſans ceſſe à la main les armes ſpirituelles d'une milice ſainte : le glaive de la parole, le bouclier de la foi & de la doctrine, pour combattre contre la chair & le ſang, contre les puiſſances inviſibles, contre les erreurs qui altèrent le dépôt ſacré, contre les préjugés & les maximes du ſiécle, qui corrompent les régles ; de ſorte que les abus que nous tolérons ou que nous ne corrigeons pas, deviennent nos crimes, & que les déſordres publics nous ſont comptés comme nos vices particuliers. Eſt-il ſur la terre une condition plus périlleuſe ? Un état, qui dans l'affoibliſſement preſque univerſel des régles & de la loi, met ſur nous les abus pu-

blics, & ne compte notre innocence perſonnelle, que comme le point le plus facile de nos devoirs.

Tome I. des Confer. De l'excellence du Sacerdoce.

Quelques uns détrompés des plaiſirs, & rebutés des injuſtices du monde qui les néglige; laſſés même des paſſions par le vuide ſeul & l'amertume qui les ſuit, dépouillent l'ignominie de l'habit ſéculier; entrent dans la Cléricature, ſimplement comme dans une voie plus ſure de ſalut, & où la bienſéance les met à couvert des occaſions de chûte qu'ils avoient trouvées dans le monde, & regardent comme la réparation de leurs crimes paſſés, un état ſublime & divin dont les pénitens mêmes étoient autrefois exclus, & qui n'étoit ouvert qu'à l'innocence. Chacun n'enviſage le Sacerdoce que par rapport à ſoi; nul ne le regarde comme un état à ſuites, & qui lie nos deſtinées à celle des peuples, comme ſi nous n'étions Prêtres que pour nous-mêmes.

Tom. I. des Confer. De l'ambition des Clercs.

Si les dignités de l'Egliſe n'étoient comme autrefois, que des miniſtères pauvres & laborieux, ſans éclat, ſans pompe, expoſés à la faim, à la nudité, aux perſécutions, à la mort; les trouveroit-on dignes de nos empreſſemens? S'il ne falloit que vaquer à la prière, & au miniſtère de

la parole, & porter le poids du jour & de la chaleur; ſi l'honneur du Sanctuaire n'offroit rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieroit-on beaucoup le partage apoſtolique ? Hélas ! on verroit bientôt nos empreſſemens rallentis, nos brigues & nos pourſuites changées en frayeurs, en réſiſtances, en vaines allégations ſur notre indignité & ſur notre foibleſſe. En un mot, s'il ne falloit être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne nous paroîtroit pas fort digne de nos recherches. Mais nous ſavons que la mer où nous allons entrer, cache des tréſors dans ſon ſein; que les filets de Pierre ont la vertu de trouver une ſomme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poiſſon; ſur cette eſpérance nous voulons gouverner le vaiſſeau & ſuccéder à ſon miniſtère.

Il n'en eſt pas des honneurs du Sanctuaire comme des dignités du ſiécle. Celles-ci fondées ſur la crainte, ſur un frein néceſſaire aux paſſions des hommes, ſur une autorité extérieure qui doit parler & impoſer aux yeux & aux ſens, ont beſoin d'une pompe extérieure pour ſe ſoutenir. La majeſté des loix tire preſque toute ſa force de la majeſté du Souverain & de celle de ſes mini-

Tome I. des Conferences. De l'uſage des revenus eccléſiaſtiques.

ſtres. Il faut du ſpectacle & de l'appareil pour rendre les titres, qui élévent les hommes les uns ſur les autres, reſpectables. La puiſſance des Souverains vient de Dieu ſeul ; mais c'eſt l'orgueil qui a inventé enſuite la plupart des titres ſubalternes, qui mettent une ſi grande différence parmi leurs ſujets. Ainſi c'eſt à l'orgueil à ſoutenir ce que l'orgueil ſeul a inventé : ce ſont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vuide & le néant, & leur donner une ſorte de réalité. Mais c'eſt l'innocence, la ſainteté, la juſtice, la modeſtie, la pauvreté, le zèle, le travail, qui ſont l'éclat des dignités du Sanctuaire. Elles ne ſont fondées que ſur le mépris du monde, & de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des ſens, puiſqu'elles ne ſont fondées que pour en donner l'exemple, & l'inſpirer aux fidèles. La magnificence n'eſt pas l'état de l'Egliſe ſur la terre : elle eſt ici-bas étrangère, déſolée de l'abſence de ſon Epoux, affligée des ſcandales qui la deshonorent, des perſécutions qui la troublent, des ſchiſmes qui la déchirent, des plaies domeſtiques qui la percent d'un glaive de douleur ; & tandis qu'elle eſt couverte de deuil & d'amertume, ſes Miniſtres ne doivent

pas venir lui insulter par une pompe déplacée, & éloignée de son esprit.

Que produit-on aujourd'hui, comme un titre qui donne droit aux honneurs & au ministère redoutable du Temple ? Le nom & la naissance : comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé que par les crimes & l'ambition de nos ancêtres, devoit nous donner avec leur sang, l'humilité, la pudeur, le zèle, l'innocence, la sainteté, qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes ; comme si une distinction toute humaine, qui traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs toujours opposées à l'esprit de notre ministère, devoit-elle même nous en rendre dignes. La noblesse que demande la sublimité de nos fonctions, est une noblesse d'ame, un cœur héroïque, un courage sacerdoral, que les menaces, les promesses, la faveur ou la disgrace du monde trouvent également inébranlable. La seule roture qui deshonore le Ministère, c'est une vie souillée, des mœurs profanes, des penchans mondains, un cœur lâche & rampant, qui sacrifie la régle & le devoir à des faveurs humaines. Depuis que les Césars & les Maîtres du monde se sont soumis au joug de la

Tome I. des Conférences. De l'ambition des Clercs.

foi, l'Eglise a assés d'éclat extérieur; elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses Ministres : la protection des Souverains assure sa tranquillité, & lui conserve le respect & l'obéissance des peuples. Voilà à quoi les Puissances de la terre lui sont utiles; mais la noblesse & la grandeur humaine de ses Ministres lui sont à charge : il faut qu'elle en soutienne le faste & l'orgueil, & qu'un bien consacré à des usages saints, & destiné à soulager des misères réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom & de la naissance. Aussi ses Fondateurs & ses plus illustres Pasteurs furent d'abord pris d'entre le peuple; les siécles de sa gloire furent les siécles où ses Ministres n'étoient que la balayure du monde : elle a commencé à dégénérer, depuis que les Puissans du siécle se sont assis sur le Trône sacerdotal, & que la pompe séculière est entrée avec eux dans le Temple.

Tome I. des Conférences. De la fuite du monde.

Par l'onction sacerdotale, nous cessons en un sens d'être citoyens & membres de la République. Unis avec les autres hommes par les devoirs publics qui nous lient à l'Etat, nous formons un peuple à part, une Nation sainte, un sacerdoce royal. Nous commençons à vivre sous d'autres loix, à contracter de nouveaux

rapports, à prendre des engagemens plus saints. Ce n'est pas que nous cessions d'être membres de l'Etat, du côté de l'obéissance & de la soumission que nous devons aux Puissances établies de Dieu ; nous en devons même donner l'exemple au reste des Fidèles, & rendre à César ce qui est à César : nous ne cessons d'être membres de la République, que par les fonctions publiques qu'elle exige de ses membres. Les Mystères saints deviennent nos seules fonctions ; les Temples, nos maisons ; les Autels sacrés, nos places d'honneur ; les œuvres de la piété & de la charité, nos tributs & nos charges publiques ; les Cantiques, nos plaisirs publics. C'est sur ce fondement que les loix ne comptent point sur nous pour les services & les besoins communs de l'Etat. Elles ne nous renferment point dans le corps de la société. Elles nous regardent comme détachés du reste des citoyens, déchargés des devoirs & des assujettissemens sur lesquels roule la vie civile. Elles se départent, pour ainsi dire, du droit qu'elles avoient sur nous, & nous laissent tout entiers à des usages plus saints & plus augustes. Elles respectent le recueillement profond que deman-

dent nos fonctions ; & nous laiſſent pour partage un loiſir ſacré, afin que nous remplaſſions par nos prières & par nos offrandes, les ſervices que nous manquons de rendre à la République. Toute la perſonne d'un Prêtre eſt comme un ſpectacle de Religion, qui doit toujours être environné de reſpect, de gravité & de décence, & qu'on ne devroit plus regarder qu'avec une eſpéce de culte.

Tome I. des Conférences. De l'uſage des revenus eccl.

Le monde, tout corrompu qu'il eſt, blâme en ſecret dans les Paſteurs & les Miniſtres de l'Egliſe, ce faſte & ces profuſions dont il ſemble leur faire honneur. Il eſt le premier & le plus rigide cenſeur d'un abus qui paroît ſon ouvrage. Tout aveugle & injuſte qu'il eſt, il reſpecte encore aſſés la majeſté de la Religion, pour comprendre que ſes Miniſtres doivent l'honorer plutôt par la ſainteté de leur vie, que par la pompe qui les environne. Il ſent le ridicule & l'indécence d'un faſte attaché à un état ſi ſaint, & à l'uſage d'un bien conſacré à la piété & à la miſéricorde. Les plus mondains eux-mêmes ſont indignés, ſcandaliſés, de voir ſervir au luxe, à la ſenſualité, & à toutes les pompes du ſiécle, des richeſſes priſes ſur l'autel. Ils blâment la ſimplicité de leurs pieux ancêtres,

ancêtres, d'avoir laissé des biens si considérables aux Eglises, pour nourrir la mollesse, la vanité & le faste des Ministres; & de n'avoir diminué les possessions & les héritages de leurs maisons, que pour augmenter les abus & les scandales de l'Eglise. Ils disent que ces biens sortis de leurs maisons auroient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfans, & à les mettre en état de servir la patrie, qu'à nourrir le faste & l'oisiveté d'un Clerc inutile à l'Eglise & à l'Etat. Ils se plaignent que les Clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent, & que le malheur des tems se fait sentir au reste des citoyens. L'héréfie, en usurpant le siécle passé, les biens consacrés à l'Eglise, n'allégua point d'autres prétextes. L'usage profane que la plupart des Ministres faisoient des richesses du Sanctuaire l'autorisa à les arracher de l'Autel, & à rendre au monde des biens que les Clercs n'employoient que pour le monde.

On allégue comme des titres qui donnent un droit incontestable aux dignités de l'Eglise, les plaies & les services de ses proches. On veut que l'innocence, la douceur & la tranquillité du Sanctuaire, soient le prix

Tome I. des Conférences. De l'ambition des Clercs.

des incendies & des carnages ; que l'Eglise, qui a tant d'horreur pour le sang, en souille pour ainsi dire, ses dignités & ses places ; que les guerres & les calamités dont elle gémit, soient payées d'un honneur & d'un ministère de paix & de réconciliation ; que les plaies qui ont pu honorer la patrie, ayent droit d'en faire une honteuse à l'Eglise, & que la valeur dans les combats, donne des Ministres de charité & d'humilité aux Fidèles. Les services militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du siécle, mais non dans celle de Jesus-Christ. Ils peuvent donner des chefs aux armées, & des gouverneurs aux provinces ; mais non des Pasteurs aux Eglises. On peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos Rois sont revêtus ; mais non de l'ordre & de l'honneur du Sacerdoce. Les guerres où nos proches se sont distingués, sont-elles devenues pour nous des marques de vocation à un état dont la principale fonction est d'annoncer la paix à la terre ? Qu'y a-t-il de commun entre les honneurs des armes & l'innocence du Sanctuaire ? entre les victoires qu'on remporte sur les hommes avec un glaive de mort & de fureur, &

celles que l'on doit remporter sur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie & de salut.

Un Pasteur peut-il alléguer son nom & sa naissance, & excuser là-dessus son faste & ses profusions? Mais eût-il trouvé dans un partage domestique, de quoi soutenir la vanité de son nom dont il fait monter si haut les dépenses inévitables? Le dernier peut-être d'une famille nombreuse, ou du moins exclu des droits & des prérogatives de l'aînesse, il se seroit vu réduit dans le monde à une fortune médiocre, à une portion de cadet, toujours fort mince dans les maisons les plus anciennes. Quoi! L'Eglise s'est-elle obligée d'établir dans le luxe & dans l'abondance, ceux que le monde auroit laissés dans une honnête médiocrité? Ils seroient plus à leur aise du patrimoine des pauvres, qu'ils ne l'eussent été de la succession de leurs ancêtres? Leur nom n'eût pas souffert dans le monde, de l'obscurité & de la modicité de leurs biens & de leur fortune, & il souffriroit dans l'Eglise, de leur frugalité & de leur modestie? Quoi! le monde qui a formé le fantôme de la vanité, du nom & de la naissance, n'eût pas soutenu en eux son ouvrage, &

Tome I. des Conférences. De l'usage des revenus eccl.

l'Egliſe qui la condamne, cette vanité, qui la combat, ſeroit elle-même obligée de la ſoutenir? Les bienſéances du monde ne ſeroient point bleſſées, lorſque leur fortune ne répondroit point à leur nom; & celles de l'Egliſe le ſeroient, lorſque l'innocence, la ſimplicité, la tempérance, la piété de leur vie répondroit à la ſainteté de leur caractère?

DES PRÉDICATEURS.

Carême. Serm. du I. Dimanche.

LES Prédicateurs ſont obligés de reſpecter nos ennuis & nos dégoûts, en mêlant ſouvent à la vérité, des ornemens humains qui toujours l'affoibliſſent. Il ſemble qu'ils viennent nous parler pour eux, & nous les écoutons comme des importuns qui viendroient nous demander des graces.

On ſe fait quelquefois bon gré d'être inſenſible aux vérités qu'on entend; on ſe fait une eſpéce de force & de vanité de les écouter de ſang froid; on regarde peut-être comme un bon air & une ſupériorité d'eſprit, que ce qui touche tous les autres, nous laiſſe tout ſeuls calmes & tranquilles. On fait peut-être

oſtentation de ſon inſenſibilité ; il ſemble que ce ſoit une foibleſſe à nous, d'être ſenſibles à des vérités qui triomphérent autrefois des Philoſophes & des Céſars. Mais la marque la plus ſure d'un eſprit frivole & léger, d'une raiſon médiocre & bornée, d'un cœur mal fait, & incapable de grandeur & d'élévation ; c'eſt de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui ſatisfaſſe, qui intéreſſe, dans les vérités ſi ſages & ſi ſublimes de notre morale.

Au milieu d'un ſpectacle profane, nous n'avons point de regret aux momens que des plaiſirs ſi frivoles occupent. C'eſt-là que toutes les penſées d'affaires, de fortune, de famille ceſſent ; & que tout le reſte oublié, l'eſprit né pour des choſes plus ſérieuſes ſe repaît avidement d'avantures chimériques. C'eſt de-là qu'on ſort toujous plein, occupé, tranſporté des maximes laſcives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repaſſe les endroits qui ont fait ſur le cœur des impreſſions plus dangereuſes ; on en porte le ſouvenir juſqu'aux pieds des Autels. Ces images ſi fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer ; & au ſortir de la parole ſainte, tout ce qu'on a retenu, ce ſont peut-être les défauts de celui qui l'a annoncée.

Combien eſt-il de ces hommes, ſages à leurs propres yeux, qui ſe piquent de force & de raiſon, & qui ne viennent entendre les Prédicateurs qu'avec un eſprit préparé, & comme en garde contre toutes les terreurs de la parole ſainte. Ils ne font pas gloire d'être inſenſibles à toute vérité; mais ils regardent le Miniſtère Evangélique comme un art d'exagération & d'hyperbole. Les plus ſaints mouvemens du zèle ne ſont dans leur eſprit que les tours étudiés d'un artifice humain, & les menaces les plus terribles, des ſaillies d'une vaine éloquence: les maximes les plus inconteſtables, des diſcours où il entre plus d'uſage que de vérité; les arrêts les plus capables d'allarmer les conſciences, des façons de parler dont il eſt permis à chacun de rabattre. On oppoſe ſans ceſſe tout bas à la vérité, les maximes du monde qui la contrediſent. On vient combattre la vérité, & non pas céder à ſa force & à ſa lumière; & être les apologiſtes ſecrets du monde & des paſſions, dans le lieu même deſtiné à les condamner & à les combattre.

Chacun s'enviſage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de ſe reconnoître tel qu'il eſt.

On a beau, pour ainſi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en ſoi certains traits adoucis, qui changent la reſſemblance. On ſe dit tout bas à ſoi même ; je ne ſuis pas cet homme : & tandis que le public nous applique peut-être des vérités ſi reſſemblantes ; ſeuls, ou nous réuſſiſſons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères. Nous cherchons à nos propres portraits, des reſſemblances étrangères ; nous ſommes ingénieux à détourner ſur les autres, le coup que la vérité n'avoit porté que ſur nous. La malignité des applications eſt l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la Chaire fait de nos vices, & nous jugeons témérairement de nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes.

Les Prédicateurs ne ménagent peut-être que trop notre foibleſſe ; ils reſpectent peut-être trop des coutumes qu'un long uſage a conſacrées, de peur de paroître cenſurer les grands exemples qui les autoriſent. Ils n'oſent preſque parler de certains déſordres, de peur que leurs cenſures ne paroiſſent plutôt tomber ſur les perſonnes que ſur les vices. Ils ſe contentent de nous montrer de loin,

des vérités qu'il faudroit nous mettre sous l'œil. La foiblesse leur arrache souvent des éloges, où le zèle devroit placer des anathêmes & des censures : ils se laissent, comme le monde, éblouir par les noms & par les titres; & parcequ'ils nous doivent du respect, ils nous refusent souvent la vérité, qu'ils doivent encore respecter davantage.

Parmi tous ceux qui viennent entendre les Prédicateurs, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges & en censeurs de la parole sainte. On n'y vient que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent, pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours & des instructions : on se fait honneur d'être difficile : on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, & qui seroient d'un plus grand usage pour soi : & tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre.

FIN.

De l'Imprimerie d'AUG-MART. LOTTIN.

MAY 6 1887

NOV 26 1913